This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

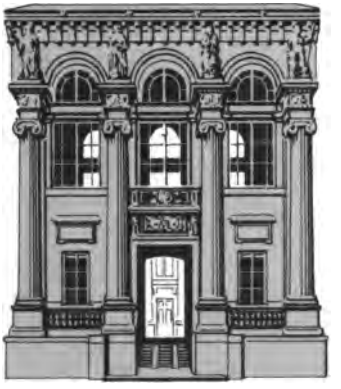
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIR[redacted]ND

Arch. 12°F. 1765(3)

L A

CONTAGION SACRÉE,

O U

HISTOIRE NATURELLE

DE LA

SUPERSTITION.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

Prima mali labes.

TOME SECOND.

LONDRES

MDCCLXVIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
9 OCT 1984
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES
CHAPITRES.
TOME SECOND.

CHAPITRE IX.

De la Tolérance; elle eſt incompatible avec les principes fondamentaux de toute Religion. Page 1

CHAPITRE X.

De l'influence de la Religion ſur la Morale; la Religion ne peut en être la baſe. 48

CHAPITRE XI.

Des prétendus devoirs, des pratiques & des fauſſes vertus de la Religion. Dangers des Expiations. 77

CHAPITRE XII.

Continuation du même ſujet. Des perfections fanatiques de la ſuperſtition. 94

CHAPITRE XIII.

La superstition contredit, confond & détruit les vraies idées de la vertu. Principes naturels de la Morale. 111

CHAPITRE XIV.

De l'influence de la Religion sur le bonheur des individus; elle les rend très-malheureux. 145

CHAPITRE XV.

De l'inutilité & de l'impossibilité de corriger ou de réformer la superstition. Des remedes efficaces que l'on peut lui opposer. 161

HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE DE LA SUPERSTITION,

CHAPITRE IX.

De la Tolérance; elle eſt incompatible avec les principes fondamentaux de toute Religion.

Il n'eſt, ſans doute, perſonne qui ne ſoit indigné ou affligé à la vue des effets terribles que nous venons de rapporter, & qui ne ſoit obligé de convenir de la réalité des maux qui furent les ſuites des opinions religieuſes des hommes; on nous dira, peut-être, que ce n'eſt point à la Religion elle-même, mais à l'abus de la Religion, que ſont dus les excès dont nous avons parlé; on prétendra que l'abus des choſes les plus utiles peut devenir nuiſible,

& que c'eſt aux paſſions des hommes que l'on doit attribuer les fureurs dont la Religion ne fut que le prétexte.

Je réponds que c'eſt dans les principes de la Religion même, dans le Dieu qui lui ſert de baſe, dans les idées funeſtes que le genre humain s'en eſt faites, qu'il faut chercher la ſource des malheurs qui n'en furent & qui n'en ſeront jamais que des ſuites néceſſaires. Les hommes qui, comme on l'a déjà remarqué précédemment, éprouvent alternativement des biens & des maux dans leur exiſtence actuelle, & font honneur à la Divinité de tout ce qui leur arrive dans ce monde, ne peuvent, quelqu'effort qu'ils faſſent, lui attribuer une bonté permanente; dès qu'ils ſouffrent, ils doivent la craindre; & dès qu'ils la craignent ils doivent la ſuppoſer méchante, ou du moins ils ſont forcés de ſe défier de ſes diſpoſitions, tantôt bonnes, tantôt mauvaiſes pour eux. Un Dieu qui ſçait tout, qui peut tout, ſans la permiſſion duquel rien ne ſe fait ici-bas, ne peut être regardé comme invariablement bon. Le Dieu terrible doit toujours éclipſer dans l'eſprit des hommes le Dieu favorable. Le Dieu dangereux les occupera bien plus que le Dieu rempli de bonté dont ils n'ont rien à craindre; ainſi l'idée de Dieu réveillera

néceſſairement le ſentiment de la frayeur; ſentiment qui ſuppoſe de la méchanceté dans l'objet qui l'excite.

La Religion ramenera toujours les hommes à la crainte; tout objet vague qui les fait trembler les occupera ſans relâche, fera fermenter leurs eſprits, excitera des diſputes entre eux, & les portera tôt ou tard à des extrémités. Toute Religion demande pour premier ſacrifice un renoncement total à la raiſon; dès que les hommes ceſſent de prendre la raiſon pour guide dans l'examen de la choſe qu'ils croient la plus importante pour eux, ils n'auront garde d'être retenus par elle toutes les fois qu'il s'agira de la Religion; ainſi leur conduite ne ſera jamais qu'une ſuite d'égaremens. Si Dieu eſt l'auteur de la Religion, elle doit commander à la nature-même; elle doit lui impoſer ſilence lorsqu'elle aura la témérité de contredire ſes volontés, ou celles de ſes interpretes. Si c'eſt la volonté divine qui décide du juſte & de l'injuſte, Dieu eſt le maître de la vertu; à ſa voix le crime peut devenir vertu & la vertu peut devenir crime. Voilà donc la morale ſubordonnée aux caprices des interpretes de la Divinité. Dieu eſt le premier Souverain des nations, il com-

mande aux Rois mêmes, il régle le ſort des Empires ; ainſi la Politique doit être ſoumiſe à la Religion ; les intérêts paſſagers & temporels des Gouvernemens ne ſont point faits pour balancer un inſtant les intérêts de la Divinité, & de ſes Miniſtres, chargés d'apprendre ſes intentions aux hommes. La nature, la raiſon, la morale, la vertu, le bien-être des Etats ſont donc faits pour céder à la Religion, qui, émanée de l'arbitre ſouverain des hommes & des choſes, doit néceſſairement triompher de tout ce qui s'oppoſeroit à ſes vues.

Toutes ces notions ſont des Corollaires tirés des premiers principes ſur leſquels toute Religion eſt fondée. D'où l'on voit que les hommes ſont inconſéquens toutes les fois qu'ils démentent par leur conduite le ſyſtême d'après lequel ils partent ; il ne leur eſt point permis de déroger à leurs principes, & lorſqu'ils s'écartent de la route néceſſaire que la Religion leur trace, ils ſe rendent ſans doute coupables envers Dieu. Lorſqu'ils voudront être conſéquens, ils exécuteront ſans répliquer les ordres qu'on leur donnera de la part du ciel, ils recevront avec docilité les paſſions qu'on voudra leur inſpirer au nom de Dieu, ils détruiront in-

diſtinctement les ennemis de ſa gloire, ils ſerviront les complots de ceux qui connoiſſent ſes profonds deſſeins ; &, s'il le faut, ils porteront le trouble dans la ſociété, ils riſqueront de la diſſoudre, lorsque Dieu demandera qu'on lui en faſſe le ſacrifice.

C'eſt donc aux principes mêmes de la Religion que nous devons attribuer les folies & les excès dont elle fut toujours la cauſe ; les hommes trompés ſur la Divinité, tirerent de leurs principes les inductions les plus nuiſibles à leur bonheur ici-bas ; leur conduite devint néceſſairement une longue chaîne d'extravagances. La Religion, qu'il n'eſt jamais permis de contredire ou d'examiner, rendra toujours reſpectables aux peuples les fureurs des ambitieux, des enthouſiaſtes & des fourbes qui mettront habilement ſur le compte des Dieux les horreurs enfantées par leurs paſſions déteſtables. Quoi de plus odieux qu'un manteau toujours prêt à couvrir les forfaits les plus avérés ! quoi de plus légitime que de détruire des chimeres au nom desquelles la terre fut toujours déſolée ! Si la raiſon reprenoit ſur l'homme ſes droits uſurpés par l'erreur, ne ſentiroit-il pas que tout ce qui par ſoi-mê-

me ou par ſes ſuites néceſſaires porte le trouble dans la ſociété ; tout ce qui bannit la concorde entre des êtres deſtinés à s'aimer, à ſe ſecourir mutuellement ; tout ce qui leur fournit des prétextes pour ſe haïr, ſe tourmenter & s'égorger ; enfin tout ce qui les aſſervit & les rend malheureux, ne peut être regardé que comme une invention funeſte, une conſpiration contre le genre humain, qui peut être légitimement attaquée, juſtement dénoncée, livrée à l'indignation & au mépris.

Une ſuperſtition qui aura pour objet de ſon culte un Dieu redoutable, perfide, cruel & ſanguinaire, doit finir tôt ou tard par faire des fanatiques, des enthouſiaſtes, des mélancoliques, des furieux ; elle ſera entre les mains des tyrans & des impoſteurs une arme ſûre pour enſanglanter le monde & pour le remplir de malheureux. Si des fourbes, détrompés d'une telle Religion, la font ſervir à leurs vues, ſi des ambitieux en font uſage pour appuyer leur politique, ſi des ames vénales & intéreſſées trouvent en elle des moyens de contenter leur avarice ; ſi des entêtés s'en ſervent pour venger leur orgueil, ils ne réuſſiroient jamais dans leurs indignes projets, ſi leurs paſſions n'étoient point ſecondées par des peuples ſtupides & dévots qui croient

de bonne foi ſe rendre agréables à leur Dieu, en ſe prêtant aux crimes ordonnés par ſes Miniſtres, ou utiles aux Tyrans qui commandent en ſon nom. Avec le cœur le plus droit & l'ame la plus honnête celui qui eſt pénétré de la crainte de ſon Dieu ne peut s'empêcher de haïr ceux que ſa Religion lui déſigne comme des ennemis de ce Dieu; ſi ce Dieu eſt un Monarque jaloux, il doit régner ſans partage; s'il n'y a qu'une ſeule Religion qui lui plaiſe, il faut l'établir par-tout; quelqu'un s'oppoſe-t-il à ſes progrès, il faut l'exterminer. Eſt-elle attaquée, il faut prendre ſon parti, il faut périr pour elle.

Tolérer une Religion c'eſt permettre un culte que l'on croit offenſant pour ſon Dieu; c'eſt faire céder les intérêts de ſa gloire à une politique humaine, abominable à ſes yeux; rien dans le monde n'eſt plus important que Dieu, c'eſt de lui que dépend le ſort des humains, l'eſſentiel eſt de lui plaire, il eſt aſſez puiſſant pour rendre les ſociétés heureuſes & floriſſantes ſans le ſecours de l'homme; ne vaut-il pas mieux qu'un Etat ſoit languiſſant & dépeuplé, que de renfermer un grand nombre de citoyens infideles qui attireroient infailliblement ſur lui la colere des Cieux?

Il faudra donc que les Princes, Lieutenans & Repréſentans de la Divinité, chargés de venger ſes droits, défenſeurs de ſa Religion, s'arment du glaive pour extirper l'impiété & l'héréſie de leurs Etats; qu'ils banniſſent, perſécutent & détruiſent ceux de leurs ſujets que le Clergé leur dénoncera comme les ennemis de Dieu. S'ils négligeoient d'obéir a ſes Miniſtres; ſi un Gouvernement trop doux refuſoit de tremper ſes mains dans le ſang, ſi l'intérêt de l'Etat l'engageoit à demeurer neutre entre le ciel & la terre; enfin ſi les opinions du Prince étoient offenſantes pour Dieu; dès-lors il ſeroit indigne de le repréſenter, & comme tel traité par le Clergé en impie, en rebelle, en tyran, peu fait pour commander à un Peuple fidele. (1)

Telles ſont, & telles doivent être pour un eſprit conſéquent, les maximes d'une Religion fondée ſur les oracles d'un Dieu, partial, jaloux de ſa gloire, qui veut régner ſans partage; qui s'intéreſſe aux opinions des hommes; qui a cent fois ordonné le meurtre & les aſſaſſinats. Ceux qui en adoptant une pareille Religion ſuivent des maximes contraires, ſont des raiſonneurs

(1) Autrefois le Pape déclaroit *hérétiques* tous les Princes qui lui réſiſtoient; dès-lors ils étoient déchus de la couronne, & les peuples abſous du ſerment de fidélité.

peu conſéquens, bien plus touchés des intérêts futiles de l'Etat, des préceptes d'une morale humaine, qui conſultent plutôt la douceur de leur propre caractere, le cri de la nature, que les intérêts de la Religion, que les ordres de leur Dieu, que ſon caractere emporté : l'homme véritablement dévot doit néceſſairement lui ſacrifier toutes les autres conſidérations. Si ce Dieu eſt terrible, il eſt un prévaricateur, un inſenſé toutes les fois qu'il refuſe de complaire à ſon atrocité. Sous un Dieu colere & méchant la tolérance eſt une lâcheté criminelle, c'eſt une véritable trahiſon.

Ainſi, que le Chrétien religieux étouffe le cri de la nature s'il veut être conſéquent à ſes principes. Envain ſe flatteroit-il de concilier la tolérance avec le Dieu terrible qu'il a reçu des Hébreux. Le Dieu qui n'a créé ſon premier pere que pour lui tendre un piège, n'eſt-il donc pas un Dieu dont il faut ſe défier? Le Dieu qui commanda le ſacrifice de ſon fils unique à cet Abraham qu'il honora de ſon alliance, n'eſt-il pas un Dieu cruel? Le Dieu qui ne voulut s'appaiſer que par la mort de ſon propre fils, n'eſt-il donc pas de tous les Dieux le plus implacable? Le Dieu de ce Moyſe, dont le Chriſtianiſme révere les

oracles, de ce Jephté qui ſacrifia ſa fille, de ce cruel David qui fut *un homme ſelon ſon cœur*, de ce Phinées & de ces Lévites qui furent choiſis pour le ſervir en récompenſe de leurs aſſaſſinats, n'eſt-il pas un Dieu furieux ? Le Dieu qui ſe dit le Dieu *des armées* & des *vengeances*, qui ordonne d'exterminer les nations & leurs Divinités, qui fait nâger les villes des Cananéens dans le ſang, qui veut que l'on maſſacre les Rois, qui ordonne par ſes Prophêtes de paſſer les femmes, les vieillards & les enfans au fil de l'épée, eſt-il donc un Dieu bien rempli de bonté ? Enfin le Dieu qui veut que ſes adorateurs pleurent, gémiſſent, ſe mortifient, & qui deſtine à des flammes éternelles la plus grande partie de ſes enfans, eſt-il un pere bien tendre, un Dieu favorable ? Non, le Dieu des Chrétiens eſt un Dieu de ſang ; c'eſt par le ſang qu'il veut être appaiſé ; c'eſt par des flots de ſang qu'il faut déſarmer ſa fureur ; c'eſt dans le ſang qu'il faut éteindre ſon foudre allumé par les crimes de la terre ; c'eſt par des torrens de larmes qu'il faut laver ſes iniquités ; c'eſt par des cruautés qu'il faut lui témoigner ſon zéle ; c'eſt par la frénéſie qu'il faut lui prouver ſa ſoumiſſion. L'eſprit du

Chriſtianiſme eſt un eſprit deſtructeur : ſon Dieu ordonna la deſtruction, ainſi que tout Chrétien détruiſe ſes ennemis ; qu'il détruiſe ſon propre corps s'il veut lui plaire ; qu'il perſécute, qu'il combatte, au riſque de périr lui-même, & qu'il ſerve un Dieu vengeur qui récompenſera ſon zéle, & qui puniroit ſon indifférence & ſa tiédeur.

On ne manquera pas de nous dire que le Dieu des Chrétiens, ſi ſévere autrefois, s'eſt radouci, depuis qu'il s'eſt réconcilié avec le genre humain par la mort de ſon fils ; que ſes préceptes ont changé ; que ſi dans le tems de ſa colere il exerça une juſtice rigoureuſe, déſarmé maintenant, il leur recommande l'humanité, la juſtice, la concorde & la paix. Ainſi donc c'eſt de la bouche d'un Dieu immuable que nous voyons ſortir des ordres ſi contradictoires ; il condamne aujourd'hui ce qu'il preſcrivit autrefois : d'après des volontés ſi diſcordantes quelle conduite faudra-t-il donc tenir ? Faut-il aimer ou aſſaſſiner ſes ennemis ? N'eſt-il pas aujourd'hui comme alors également irrité des penſées & des actions des hommes ? Ses adorateurs ne ſont-ils pas maintenant auſſi intéreſſés qu'autrefois à lui montrer de l'affection & du zéle ? Sa cauſe doit-elle être à préſent trahie, abandonnée, mépriſée, &

ſi jamais elle eut beſoin du bras des hommes pour la défendre, pourquoi n'auroit-elle pas encore beſoin de leur ſecours? Sous un Dieu vindicatif peut-on avoir trop de zêle, le parti de la douceur ne ſeroit-il pas un parti dangereux? Quand même il l'auroit recommandée, peut-on ſuppoſer qu'il pût ſavoir mauvais gré à ceux qui transgreſſeront ſes ordres par un excès d'attachement pour lui?

C'eſt de la diverſité des commandemens que le même Dieu donna en différens tems, que réſulte la diverſité des opinions que les Chrétiens ont adoptées ſur la Tolérance; les uns, plus conſéquens ſans doute à leurs principes, veulent que l'on perſécute, que l'on tourmente, que l'on établiſſe la Religion & ſes dogmes par le feu, par le fer, par les ſupplices: d'autres veulent qu'on ſe contente de gémir en ſilence ſur les erreurs de ſes freres égarés, & qu'on remette au Tout-Puiſſant le ſoin de juger & de ſe venger lui-même. Les uns ne prêchent que le ſang & le carnage; les autres ſe contentent de haïr intérieurement ou de mépriſer ceux qui ne penſent point comme eux; car au fond il eſt impoſſible au dévot d'aimer ſincérement & ſon Dieu & ceux qui l'offenſent. Les uns préferent leur Dieu à la morale, à la

vertu, au repos de l'Etat ; les autres le ſacrifient à la douceur des mœurs, à leur tempérament honnête, à la bonté de leur cœur, à l'équité naturelle, à l'intérêt des nations.

Si le bon ſens & la raiſon avoient à décider entre des opinions ſi contraires, les hommes ſauroient bientôt à quoi s'en tenir ; mais on ne les conſulte jamais dès qu'il s'agit de la Religion. Ainſi les adorateurs du même Dieu n'ont pu convenir juſqu'à préſent s'il étoit plus expédient & plus conforme à ſes vues de perſécuter que de tolérer ſes adverſaires : les deux partis admettent un Dieu terrible, mais qui ſe dit néanmoins le *Dieu de la paix ;* chacun des diſputans autoriſe ſon opinion par des preuves également fortes, par des exemples également déciſifs, par des ordres également formels ; au milieu de ces querelles les Chrétiens étonnés ne ſavent point encore s'ils doivent être bons ou méchans, cruels ou pacifiques, juſtes ou injuſtes, indulgens ou emportés. L'un participe avec joye au ſacrifice qu'on fait d'un hérétique que ſes inquiſiteurs ont condamné aux flammes ; il ne doute pas que ſon ſupplice ne ſoit un ſacrifice de bonne odeur, propre à lui attirer les faveurs du ciel ; l'autre détourne avec horreur ſes

yeux de cette affreuſe tragédie, & voudroit arracher du bûcher le malheureux dont le crime eſt de s'être trompé.

Ne ſoyons point ſurpris de cette diſcordance dans les idées des ſuperſtitieux Chrétiens. Leur Dieu dans quelques circonſtances ordonna formellement le maſſacre, l'injuſtice, le crime & la vengeance; il approuva le vol, l'uſurpation, le meurtre, le Régicide: il voulut qu'on traitât avec la derniere barbarie tous ceux qui ne connoiſſoient ni ſon nom ni ſa Loi; Dans d'autres occaſions, ſes intérêts ayant changé, ce même Dieu recommanda la douceur, défendit la violence, ordonna la ſoumiſſion aux Puiſſances de la terre, modéra le zéle fougueux de ceux qui s'ingéroient de défendre ſa cauſe, ſe réſerva le ſoin de ſe venger, & voulut que ſes ſectateurs obſervaſſent les régles de l'humanité.

Comment régler ſa conduite ſur les volontés d'un Dieu ſi viſiblement en contradiction avec lui-même? Ne voit-on pas clairement que ces ordres oppoſés ont été les effets des intérêts, du tempérament, des paſſions, des circonſtances de ceux qui à différentes repriſes ont fait parler la Divinité? Ne ſent-on pas qu'ils

ont consulté les dispositions, les besoins, les mœurs & les idées des peuples à qui ils annonçoient ses décrets? Si un Législateur cruel, assûré de son autorité sur un peuple de brigands & de voleurs, lui ordonna le meurtre & le carnage, un imposteur, dénué de forces, & de pouvoir, fut obligé d'annoncer un Dieu plus modéré, dans un pays où lui-même avoit besoin d'indulgence; il eût été extravagant, il eût révolté les esprits, s'il eût préché l'intolérance. Moyse maître absolu de ses Israëlites sauvages, stupides & indigens, leur parloit selon leurs vues en leur disant d'exterminer & de piller; le Christ n'eût été qu'un insensé s'il eût tenu le même langage à une poignée de malheureux qui s'étoient attachés à lui. (2)

(2) Malgré l'esprit de modération & de douceur que les Chrétiens attribuent à Jésus-Christ, l'Evangile nous le montre quelquefois très-emporté & sous les traits d'un perturbateur du repos public. En disant ouvertement des injures aux Prêtres de son pays, & en chassant sans autorité les vendeurs du temple, il ne montra pas assûrément cet esprit pacifique que ses disciples nous vantent. Il est évident que le Christ fut l'ennemi juré des Prêtres, de leurs autels, de leurs temples, de leurs sacrifices; & c'est précisément sous ces traits que nos Prêtres d'aujourd'hui nous dépeignent un impie & un citoyen dangereux. Si plusieurs passages de l'Evangile des Chrétiens semblent recommander la tolérance, beaucoup d'autres ordonnent formellement la haine & la persécution. Jésus dit *qu'il est venu apporter le glaive;* qu'il est venu *séparer le fils d'avec son pere;* que *celui qui n'écoutera pas l'Eglise doit être re-*

Les Apôtres d'une Religion naiſſante & opprimée furent donc obligés de recommander la patience, la tolérance & la douceur; parvenue au pouvoir elle changea bientôt de ton; pour lors elle ne prêcha que vengeance, que fureur, & fit du monde entier un vaſte cimetiere. La conduite ordonnée par la Religion dut changer avec les circonſtances de ſes Miniſtres; leur politique verſatile fut forcée de s'accommoder aux tems; humble, rampante, facile dans l'origine, elle ne ſe permit d'élever ſa tête & ſa voix, de rendre ſes ſectateurs turbulens, de ſemer la diſcorde, de braver la puiſſance civile, de ravager la terre, que lorsqu'elle ſe ſentit aſſez forte pour le faire impunément. Ce furent toujours les intérêts des guides ſpirituels des peuples qui réglerent leurs paſſions; ils rendirent à volonté leurs ſectateurs doux ou emportés, patiens ou féroces, ſoumis ou rebelles, humains ou barbares, ſuivant que les circonſtances l'exigeoient. Les Prêtres des Chrétiens ont de tout tems ſoumis les intérêts publics à leurs propres caprices, la morale à leurs fan-

gardé comme un Payen & un Publicain. S. Paul ordonne *d'éviter un hérétique comme un homme pervers.* S. Jean défend *de recevoir & de ſaluer un hérétique.* &c.

fantaiſies, la conduite des hommes à leurs déciſions; ils trouverent, quand ils voulurent, dans les oracles du ciel des raiſons pour juſtifier les opinions les plus contraires; l'ambiguité & les contradictions de ces oracles les mirent toujours à portée de décider de la maniere qui leur convenoit le mieux; des ordres clairs & précis, des loix qui ne ſe contrediſent point, des commandemens conformes à la raiſon n'ont pas beſoin d'interpretes; c'eſt l'autorité qui explique & qui décide toutes les fois que la raiſon eſt forcée de ſe taire.

Malgré l'incertitude dans laquelle le langage de la Divinité & de ſes Prêtres ſemble laiſſer le Chrétien ſur le parti qu'il doit prendre dans les queſtions qui intéreſſent ſa Religion, celui de la douceur, de l'indulgence, de la tolérance ne peut être le plus ſûr; il le ſentira s'il fait attention au caractere de ſon Dieu, & aux traits ſous leſquels on le lui montre dans ſes livres ſacrés. Les adorateurs d'un Dieu qui punit les enfans des fautes de leurs peres; qui a cent fois ordonné ou approuvé des actions criminelles, qui a fait aſſaſſiner des Rois & détruire des nations entieres, dont les Prophêtes ont ſouvent fait maſſacrer des milliers d'hommes pour quelque offenſe ou

transgreſſion; (3) les adorateurs, dis-je, d'un Dieu de ce caractere ne peuvent être *Tolérans*, & ſes Prêtres ne peuvent ſans le trahir ou ſans nuire à leur cauſe être ſincérement pacifiques & modérés; un Prêtre tolérant perdroit bientôt ſon empire; ſon intérêt exige que l'on égorge & que l'on perſécute; il faut uſer de violence pour inculquer des opinions abſurdes; la liberté de penſer ſera toujours funeſte au ſacerdoce. Envain lui dira-t-on que le Dieu qui s'eſt montré ſi terrible, ſi ſanguinaire, eſt devenu depuis plus humain & plus facile, l'idée de ſa férocité primitive eſt bien plus utile à des impoſteurs méchans que celle de ſa bonté ſubſéquente; cette idée eſt bien plus propre à troubler le cerveau du fanatique & du zélé; ils ſe croiront donc forcés d'être cruels, ils juſtifieront leur barbarie par l'exemple de leur Dieu & des perſonnages révérés qui ont

(3) La Bible nous apprend que Moyſe (*qui étoit le plus doux des hommes*) fit égorger plus de quarante mille Iſraëlites, pour avoir déſobéi à ſes commandemens: la tribu de Lévi fut promue au ſacerdoce pour avoir exécuté ſes ordres ſanguinaires. Les Papes ont fait immoler à la Religion (c'eſt-à-dire à leur intérêt) des millions de Chrétiens. Les Eſpagnols & les Portugais traitoient les habitans des Indes comme des bêtes; les premiers ont, dit-on, maſſacré plus de vingt millions d'Américains. Les Mahométans n'ont point été moins féroces dans leurs conquêtes ordonnées par leur Prophête.

eu le bonheur de lui plaire; leurs Prêtres leur diront que la Divinité courroucée demande de grands ſacrifices; que ce qu'elle approuve dans un tems peut lui déplaire dans un autre; ils leur montreront dans des livres ſaints des révoltes, des aſſaſſinats & des ſoulevemens rapportés avec éloge, & leurs pieux ſectateurs croiront ces actions louables & permiſes toutes les fois que les intérêts du ciel l'exigeront. (4)

En un mot dès qu'on ſuppoſe un Dieu ſévere & cruel, la ſévérité & la cruauté doivent toujours l'emporter ſur la tolérance & la douceur; la perſécution eſt un devoir; & quel que ſoit le dommage que la politique en dût ſouffrir, le parti le plus ſûr ſera d'exterminer tous ceux qui déplai-

(4) Joſué extermina les peuples de Canaan; Ahod tua Eglon ſon Roi, à l'inſtigation de Samuel. David ſe ſouleva contre ſon maître. Les Prophètes des Hébreux furent toujours des ſéditieux. Les Rois de Juda ne furent agréables à Dieu que quand ils furent des monſtres. Le Pape s'eſt arrogé le droit de dépoſer les ſouverains & de diſpenſer les ſujets du ſerment de fidélité. Jaques Clément aſſaſſina Henri III. Roi de France. Henri IV. fut tué par un fanatique élevé par les Jéſuites, qui ont toujours prêché le régicide & la perſécution. Cette doctrine eſt très-conforme à l'eſprit du Chriſtianiſme; un Chrétien ne doit rien préférer à *la cauſe de Dieu.* Perſonne n'ignore que ce ſont les Jéſuites qui ont tramé parmi nous la *conſpiration des poudres.*

ſent à la Divinité. Son caractere moral ſuffit pour fixer les incertitudes du dévot; il n'y a que des indifférens, des lâches, des ſerviteurs peu attachés qui puiſſent conſentir à demeurer tranquiles ou permettre qu'on offenſe le Monarque céleſte. Auſſi voyons-nous preſque toujours que la Religion eut le pouvoir de diviſer les citoyens, de les mettre aux priſes, d'exciter des perſécutions, & de produire des ravages inouis. L'eſprit de paix ne put rien contre l'emportement des paſſions que le zêle fit éclore; le fanatiſme victorieux étouffa la voix de la nature, de l'humanité, de la politique; la douceur ne fut le partage que de quelques ames honnêtes, trop foibles pour arrêter la fougue des Tyrans, des Prêtres & des peuples forcenés. *Tolérant* ou *impie* furent preſque toujours des ſynonymes pour les Dévots & les Prêtres. Le partiſan de la douceur fut regardé comme un fauteur du crime; il n'oſa point montrer ſes ſentimens: odieux & pour le deſpotiſme & pour le ſacerdoce, il fut réduit à gémir en ſecret des maux de ſa patrie qu'il voyoit la victime d'un zéle deſtructeur ou d'une politique trop aveugle ou trop timide pour contenir les fureurs des Prêtres. Les Gouvernemens ſéduits par eux

ou dans la crainte de leur déplaire, traiterent en ſujets rebelles tous ceux qui refuſoient de ſe conformer à leurs opinions; & ſouvent la perſécution força les ſectaires de ſe ſoulever en effet contre une autorité cruelle qui leur faiſoit ſentir ſes coups, ſans jamais leur faire éprouver ſes bontés.

Il ne faut donc point s'étonner ſi nous ne voyons nulle part la Tolérance vraiment établie parmi les Chrétiens, ni même dans le monde entier. Par-tout la différence des Religions met une différence très-marquée entre les citoyens du même Etat: dans les pays mêmes qui ſe vantent d'être les plus libres & les plus dégagés du fanatiſme religieux, ſi l'on y permet l'exercice de quelques Religions différentes de celle qui domine ou de celle du Souverain, c'eſt toujours à regret, avec beaucoup de reſtrictions, & ceux qui les profeſſent ſont au moins haïs & mépriſés par les partiſans du culte dominant; ils ſont exclus des places, des récompenſes & des graces; ils ſont forcés de vivre inutiles à la ſociété, & les talens les plus éminens ne peuvent vaincre les obſtacles que la Religion oppoſe à leur avancement. Par-tout nous voyons les différens ſectai-

res ſe déteſter. Le nom ſeul de la Religion d'un homme diminue l'eſtime & l'affection de ſes concitoyens pour lui, & les Gouvernemens n'ont ni aſſez de ſageſſe ni aſſez de courage pour tenir une balance égale entre tous leurs ſujets: les ſectateurs de la Religion dominante ſemblent être les ſeuls enfans de l'Etat, la partialité que le Gouvernement a pour eux doit néceſſairement exciter l'envie, la jalouſie & la haine de ceux qu'il rejette ou qu'il exclut des faveurs; par cette politique ſtupide, l'Etat ſe remplit de ſujets, qui dès l'enfance apprennent à s'envier, à ſe mépriſer, à ſe regarder avec horreur, & qui ſe perſuadent que ceux qui ne penſent point comme eux ou qui ſuivent un culte différent ſont des êtres d'une eſpece différente de la leur. (5)

Par-tout la ſecte la plus puiſſante, (c'eſt-à-dire celle qui a pour elle le ſouverain & ſes cohortes,) écraſe, dédaigne & gêne toutes les autres, & le Gouvernement ſe

(5) En parcourant l'hiſtoire du monde l'on ne trouve une tolérance réelle établie qu'à la Chine, ſous la Dynaſtie des Princes de la race de Gengiskan; ces Princes admettoient dans leurs conſeils des Idolâtres, des Arméniens, des Juifs, des Mahométans & des ſectateurs de Confucius. La Religion ne ceſſera de cauſer des troubles dans les Etats que lorſque les Gouvernemens ſeront aſſez ſenſés pour ne pas plus inquiéter les citoyens ſur leur façon de penſer, que ſur les mêts qu'ils font ſervir ſur leurs tables.

régle ſur les opinions théologiques dans la conduite qu'il tient envers ſes ſujets; partout les Gouvernemens ne ſemblent travailler qu'à ſe faire des ennemis ſecrets de tous ceux qui ne penſent point comme eux. L'on ne peut être ſoldat ſi l'on ne ſouſcrit aux déciſions de la théologie; l'on ne peut être magiſtrat ni prendre part à l'adminiſtration publique, ni ſoutenir la puiſſance civile, ſi l'on n'eſt parfaitement ſoumis à la puiſſance ſacerdotale; l'on ne peut prétendre être récompenſé de ſes ſervices ſi l'on n'admet des formules, des articles de foi, des opinions imaginées par les ſpéculateurs qui ont fixé la croyance; l'on ne peut enſeigner les arts ou les ſciences les plus étrangeres à la Religion ſans avoir ſon attache. En un mot tous ceux qui n'adoptent point le ſyſtême dominant de l'Etat ou du Prince ſont comme des peſtiférés, que l'on ſéqueſtre des autres, de peur qu'ils ne les infectent de leur contagion. D'après ces notions ridicules la ſociété perd les ſecours & ſes droits ſur la tendreſſe d'un très-grand nombre de ſes enfans qui demeurent toujours comme des étrangers dans leur propre patrie.

Juſqu'à préſent le plus grand effort de la raiſon humaine & de la politique

ſe borne à permettre à des ſectes différentes de vivre dans la ſociété; malgré cette prétendue tolérance ceux qui n'ont point la théologie du Prince ne laiſſent pas d'éprouver de continuels déboires, des injuſtices marquées, d'eſſuyer des préférences douloureuſes, d'être ſans ceſſe les victimes du mépris & de la partialité. C'eſt dans les principes du Chriſtianiſme même qu'il faut chercher la ſource d'une conduite ſi peu morale & ſi contraire au bien des Etats; tout homme aſſez vain pour ſe croire le favori de ſon Dieu doit mépriſer tous ceux qui ne jouiſſent point d'un pareil avantage. Tout homme qui croit que ſon Dieu s'irrite des faux raiſonnemens ou du culte des autres ne doit point les ſupporter; il doit ſe ſéparer d'avec eux, ou du moins il ne doit les ſouffrir que quand il ne peut faire autrement.

Les préjugés des peuples & la conduite des Gouvernemens envers les citoyens qui different de la Religion dominante, ſe meſurent toujours ſur le crédit plus ou moins grand dont le Clergé jouit dans un pays. Toutes les fois que le ſacerdoce a du credit, il tourmente, il perſécute, il fait périr qui conque ne penſe point comme lui; la politique forcée de ſe prêter à ſes cruelles fantaiſies n'a que le ſoin d'égorger pour lui.

Par-tout où le Prêtre domine, l'*orthodoxie*, c'eſt-à-dire la déférence aveugle pour ſes déciſions eſt la choſe la plus importante, l'omiſſion de ſes pratiques eſt une faute impardonnable; l'héréſie, ou la liberté de penſer ſont des crimes d'Etat; une parole indiſcrette contre la Religion, ou le refus de ſe conformer à ſes rites, ſont des forfaits dignes de mort. Nourri dans ces idées le peuple ne voit un hérétique qu'avec horreur; il le regarde comme un monſtre, il contemple ſes tourmens avec curioſité, & pouſſe ſa férocité dévote juſqu'à voir ſa mort avec édification; il applaudit à ſes bourreaux. En Eſpagne & en Portugal le jour deſtiné aux ſacrifices humains que l'Etat offre à ſon Dieu ou à ſes Prêtres, eſt un jour ſolemnel qui nourrit la dévotion d'un peuple empreſſé de prendre part à une fête ſi ſainte.

Il eſt très-difficile qu'une même Religion, profeſſée par des nations différentes, n'éprouve des altérations; ſi les Princes & les Etats ſont rivaux en politique, les Prêtres ſont rivaux en ſuperſtition; l'intérêt & l'orgueil perſuadent à chacun d'eux qu'ils ſont les ſeuls dépoſitaires d'une foi pure, & chaque peuple eſt convaincu que ſes guides ſont les meilleurs. Toutes les

ſectes modernes qui diviſent & l'Europe & l'Aſie nous montrent des exemples ſans nombre de l'inſociabilité religieuſe. Le Mahométan ſectateur d'Omar déteſte le Perſan qui ſuit la ſecte d'Aly. Un Anglois mépriſe un François parce que celui-ci eſt attaché à bien des dogmes que le premier a jugés ridicules ; le François à ſon tour mépriſe l'Eſpagnol & le Portugais qui ne trouvent rien de plus naturel que de brûler tous ceux qui n'ont pas une foi auſſi implicite que la leur. La Religion plus encore que les bornes des Etats ſépare leurs habitans ; l'indifférence totale pour la Religion eſt un pas eſſentiel pour rendre les nations plus humaines & ſociables.

Parmi les artifices dont la politique ſacerdotale s'eſt de tout tems ſervie pour conſerver ſon empire ſur ſes eſclaves, le plus adroit fut de leur rendre odieux les ſectateurs des autres Religions, de rompre toute communication ſociale avec eux ; de leur interdire toute alliance, toute liaiſon avec des hommes qu'elle leur fit regarder comme des ennemis, des méchans, des proſcrits. Le peuple ſe perſuade même que ſon Dieu attache quelque ſigne de réprobation à quiconque ne le ſert point à ſa maniere ; il a de la peine à regarder un

Hérétique, un Idolâtre, un Juif comme un homme ordinaire ; les Prêtres ſavent très-bien que la converſation familiere & le commerce de la vie pourroient déſabuſer leurs diſciples, & leur montreroient que cet homme, qu'ils regardent comme odieux, a pourtant ſouvent des vertus & mérite leur eſtime ; ces découvertes ſeroient, ſans doute, nuiſibles au ſacerdoce, dont l'intérêt fut toujours de ſéparer ſon troupeau de celui de ſes rivaux, & d'élever entre ſes eſclaves & ceux des autres un mur de ſéparation. De-là toutes les déclamations contre la tolérance ; de-là ces loix ſi barbares, ces uſages ſi choquans que nous voyons établis dans un grand nombre de pays contre les infortunés que la Religion rejette. Le véritable intérêt du Prêtre eſt que l'on traite comme un animal immonde & nuiſible, tout homme qui a le malheur de n'être pas de ſon avis ; la Religion rendra toujours les hommes inſociables. (6) L'intérêt du ſacerdoce veut

(6) Les Hébreux dans les tems les plus reculés n'admettoient à leur table que ceux qu'ils admettoient à leurs autels. *Voyez Génèſe chap. XLIII. vs.* 32. L'intolérance eſt fort ancienne dans le monde. St. Jérôme nous apprend que ſuivant les traditions Judaïques le Patriarche Abraham penſa être brûlé pour avoir refuſé de reconnoître la Divinité du feu adoré par les Chaldéens, dont il avoit quitté le culte. *V. Hieronymi traditiones in Geneſim* 11, 28, 32. Les Juifs appelloient le temple de Samarie, le

que tous ceux qui ne lui ſont pas ſoumis ſoient comptés pour des ennemis de l'Etat; le peuple ignorant ne pourra jamais conſentir à montrer de l'amitié à des êtres que ſa Religion condamne; & le Gouvernement ne peut, ſans attirer ſur lui & ſur ſa nation le courroux céleſte, tolérer les ennemis du Dieu auquel il eſt ſoumis lui-même.

Cela ſuffit pour nous faire ſentir la futilité de la diſtinction que l'on fait de la *Tolérance religieuſe* & de la *Tolérance civile* ou *politique*; la premiere eſt impoſſible; elle ſeroit incompatible avec tout ſyſtême religieux, que chacun n'admet que parce-qu'il le ſuppoſe plus agréable à Dieu que tous les autres. Elle ſuppoſeroit que la

Temple du fumier & quelque fois *ſichar*, le menſonge. Les Samaritains de leur côté appelloient le temple de Jéruſalem *Domus ſtercoris*. Plus les ſectes ont de rapports & plus elles ſe haïſſent; ce ſont alors des parens qui ſe déteſtent. La grande haine des Chrétiens contre les Juifs vient, ſans doute, de ce qu'ils ont enlevé le Dieu de ces derniers, qui ſont le plus à portée de convaincre leur Religion de fauſſeté. Il eſt beaucoup de pays en Europe où l'on maltraite les Juifs & où on leur fait payer le même péage qu'à des pourceaux. Ces Juifs étoient ſi peu ſociables que Juvenal dit d'eux:

Non monſtrare viam eadem niſi ſacra colenti,
Quæſitum ad fontem ſolos deducere Verpos.

V. SATYR. XIV.

Divinité n'a point fait connoître ſes volontés aux hommes, & qu'elle voit d'un œil égal tous les cultes qu'on lui rend; ce qui n'accommoderoit point la vanité du Clergé qui veut ſeul avoir rencontré juſte. Enfin la Tolérance religieuſe ne s'accorderoit point avec ſes intérêts; il veut que ſes ſujets ſpirituels pour être ſoumis & réunis ayent une même croyance ou la même crédulité & ne puiſſent jamais briſer aucuns des chaînons qui les attachent à lui. L'unité d'aveuglement ou l'accord dans la démence ſont néceſſaires à une multitude que l'on veut aſſervir & retenir facilement ſous le joug.

La Tolérance civile n'eſt gueres plus poſſible. Quand bien même le ſacerdoce conſentiroit à s'y prêter (ce que l'on ne doit point eſpérer) le ſouverain n'eſt-il pas ſous l'empire de ſon Dieu? Lui ſeroit-il permis de temporiſer avec ſes ennemis? Ne ſe rendroit-il pas coupable d'une indifférence criminelle s'il trahiſſoit les intérêts de ſa Religion? Ne doit-il pas s'occuper du bonheur, du ſalut éternel de ſes ſujets? Leur permettra-t-il de s'égarer & de ſe perdre à jamais? Ne doit-il pas ſe ſervir de ſon autorité pour les forcer de rentrer dans la bonne voie, & de ſauver leurs ames bien plus importantes que leurs

corps? Ne doit-il pas uſer, s'il le faut, d'une *cruauté ſalutaire* pour les obliger de ſe rendre dignes du plus grand des biens? (7) Ainſi le Gouvernement, s'il eſt pénétré de l'amour de Dieu & des vérités de ſa Religion, ne peut jamais conſentir à tolérer l'héréſie, à conniver à l'impiété, à permettre que ſes ſujets ſe damnent. Auſſi voyons-nous par-tout que l'intolérance religieuſe entraîne néceſſairement l'intolérance civile: celui que la Religion proſcrit ne jouit nulle part de tous les avantages du citoyen.

Je le répete donc, l'hiſtoire religieuſe du genre humain nous montre toujours un eſprit d'intolérance & de perſécution dans toutes les ſuperſtitions du monde. Dans l'antiquité la plus reculée nous voyons les partiſans de différens Dieux ennemis les uns des autres. Sans nous arrêter à ces Hébreux dont les ordres exprès de leur Dieu jaloux ou de leurs Prophêtes firent des monſtres de cruauté & des fléaux pour

(7) Les Gouvernemens qui tyranniſent les conſciences couvrent leur infamie du prétexte de *l'intérêt qu'ils prennent au ſalut des ames.* On pourroit leur dire de ne point s'inquiéter des *ames*, qui ſeront toujours très-bien, quand les *corps* ſeront contens. Les Princes ſont chargés du ſoin de rendre leurs ſujets heureux en ce monde, c'eſt l'affaire de chacun des citoyens de chercher les moyens d'être heureux dans l'autre.

leurs voiſins, nous voyons des guerres ſacrées en Egypte entre les adorateurs des Dieux divers de cette contrée ſi fertile en ſuperſtitions. (8) Le Perſe qui adoroit *Oromaze* ſous l'emblême du feu ſacré, fut l'ennemi des Dieux des Grecs & des Egyptiens, & détruiſit par zêle tous les temples & les idoles des contrées où il porta ſes armes victorieuſes. Si les Polythéiſtes n'eurent point pour l'odinaire un zêle auſſi amer que les adorateurs d'un ſeul Dieu, cependant la Religion mit quelquefois le trouble entre eux; le temple de Delphes pillé occaſionna, comme on ſcait, parmi les Grecs la guerre qui fut nommée *ſacrée*. Si le deſir de faire des proſélytes ou d'acquérir de nouveaux ſujets à ſon Dieu fut l'ame de quelques Religions, par une façon différente d'enviſager les choſes, quelques peuples furent jaloux de leurs Dieux & de leurs cul-

(8) On prétend que Buſiris, qui étoit un Tyran, dans la vue de diviſer ſes ſujets & de les empêcher de ſe réunir contre lui, les rendit ennemis les uns des autres en leur donnant des Dieux différens ou différens emblêmes de la Divinité.

Inde furor vulgo quod Numina vicinorum
Odit uterque locus, cum ſolos credat habendos
Eſſe Deos quos ipſe colit.

JUVENAL.

Un Chat tué par un Soldat Romain penſa cauſer une révolution en Egypte.

tes, & ne voulurent point, ou du moins difficilement en faire part aux étrangers. Tel paroît avoir été l'eſprit de la Religion des Romains mêmes, qui ne permirent jamais qu'à des peuples alliés, amis, favoriſés, de faire des offrandes à Jupiter *Capitolin.* Nous retrouvons le même eſprit excluſif dans les Bramines de l'Indoſtan ; ceux-ci regardent les étrangers comme indignes d'adorer leurs Divinités ou de participer à leurs bienfaits. D'où l'on voit que la Religion rend au moins orgueilleux, jaloux & dédaigneux ceux qu'elle ne rend point intolérans & cruels.

Quoi qu'il en ſoit de ces diverſités, toute Religion, comme on l'a tant prouvé, eut toujours pour objet quelque Dieu cruel dont les Prêtres intéreſſés à faire trembler les mortels rendirent le culte effrayant, abominable ; les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois donnerent leurs propres enfans en repas à leur Dieu. Endurcies par la Religion, des femmes ſont parvenues à vaincre la tendreſſe maternelle ; elles aſſiſterent à ces cruels ſacrifices, qu'elles furent obligées de contempler d'un œil ſec ; elles entendirent ſans émotion les cris de ces victimes arrachées de leurs mamelles. Nous voyons preſque par-tout les af-

affreux Miniſtres des autels transformés en bourreaux, s'armer du couteau ſacré & porter un œil curieux ſur les entrailles palpitantes de l'homme. Loin de déſabuſer les peuples de ces rites abominables, ils ſe crurent intéreſſés à les entretenir dans une férocité ſombre & à rendre la Religion terrible. Le culte de Diane, qui demandoit des victimes humaines, nous prouve que la Religion des Grecs, que l'on regarde communément comme remplie de gaieté, fut cruelle & ſanguinaire, au moins dans ſon origine. (9) Nous trouvons que les Romains ont immolé des hommes dans les commencemens de la République. Chacun ſait que les combats des gladiateurs étoient des uſages ſacrés. Si ces nations ſe départirent par la ſuite de ces uſages déteſtables, c'eſt que peu-à-peu la raiſon força la Religion de prendre un ton plus doux. Les hommes, comme on

(9) C'eſt à l'occaſion de ces cruautés religieuſes que Lucrece s'écrie

Tantum Relligio potuit ſuadere malorum !

Au moins eſt-il certain que l'on pratiquoit des cérémonies cruelles & abominables dans les myſteres du Paganiſme qui ſont appellés φρικτα μυστηρια des *Myſteres horribles.* Le Magiſtrat fut ſouvent obligé de les abolir. On remarquera que les myſteres furent des folies innocentes, tant que le Magiſtrat civil y préſida; mais ils devinrent cruels & déteſtables quand les Prêtres en eurent la direction.

l'a ſi ſouvent répété, puiſerent communément dans le ſein des malheurs leurs idées ſur la Divinité; il fallut des ſiecles de proſpérités ou le progrès très-lent de la raiſon humaine pour les rendre plus doux & moins religieux; mais de nouveaux malheurs renouvellerent ſouvent les idées noires qu'ils s'étoient formées de la Religion.

L'on ne peut préſumer que des Religions ſouillées de pareilles abominations, fondées ſur des Divinités ſi barbares, entretenues par des ſpectacles ſi révoltans, puſſent être humaines, indulgentes, tolérantes: dès qu'on ſe ſuppoſe l'ouvrage d'un Dieu cruel, il faut lui reſſembler, il faut le ſervir ſelon ſon goût, il faut lui immoler des hommes, il faut s'immoler ſoi-même. Les ſacrifices d'Abraham, de Jephté & du Dieu des Chrétiens, & les horribles maſſacres des Nations de Canaan, ſuppoſent, comme on a dit, un Dieu auſſi avide de ſang, auſſi cruel, auſſi ennemi du genre humain, & peut-être même plus atroce que les Dieux farouches des Grecs, des Phéniciens, des Mexicains. Il n'eſt pas un Chrétien qui ne frémiſſe lorſqu'on lui parle du culte affreux de ces derniers, & qui ne s'efforce de diſculper ſon Dieu des actions abominables qu'il a tant de fois ordonnées.

Toutes les fois qu'il s'agit de la Religion les hommes ſont ſi aveugles que jamais ils ne s'appliquent à eux-mêmes les jugemens qu'ils portent ſur la conduite des autres. Un Chrétien condamne aujourd'hui les Dieux barbares de l'Antiquité Payenne, les ſacrifices qu'on leur faiſoit; il eſt ſaiſi d'indignation contre ces Prêtres infames qui leur immoloient des hommes & qui entretenoient les peuples dans d'horribles ſuperſtitions dont la nature frémit; mais ne s'apperçoit-il pas que par la même raiſon il devroit condamner ſon Dieu, à qui des Prêtres, également odieux, immolent aujourd'hui des hérétiques, au nom duquel ces mêmes Prêtres prêchent la guerre & le carnage, & que les Princes croyent ſervir en tourmentant leurs ſujets? Le même Chrétien qui a le front de blâmer le zêle deſtructeur du Muſulman, qu'il voit le glaive & l'Alcoran à la main ravager & & l'Aſie & l'Afrique, a-t-il donc le courage de blâmer ce Moyſe, ce Joſué, ce Gédéon qui au nom de *Jéhovah* vont piller & détruire des nations? Eſt-il un Dieu dans les Religions anciennes ou modernes à qui l'on ait ſacrifié en tout tems un plus grand nombre de victimes humaines qu'au Dieu des Juifs & des Chrétiens? Le Dieu

du Mexique lui-même fut-il jamais honoré de ſacrifices auſſi terribles que ceux qu'offrirent au leur les peuples de l'Europe, diviſés pendant des ſiecles par les démêlés ſuperſtitieux des Papes & des Empereurs? (10) Chaque homme pardonne à ſon Dieu ou à ſes Miniſtres les actions les plus noires, & les ſuppoſe excluſivement en droit de commettre des crimes. Telles ſont les ſuites de l'aveuglement religieux, il ſuſpend dans les hommes l'uſage de leur jugement, il les empêche de voir dans leurs Religions, dans leurs uſages, dans les choſes mêmes qui ſe paſſent ſous leurs yeux, des infamies & des horreurs qui les révolteroient s'ils n'étoient pas les dupes de leurs préjugés.

Tel ſpectateur s'attendrit juſqu'aux lar-

(10) Combien de millions d'hommes ont été égorgés en Europe, même depuis la réformation! Combien l'Egliſe Romaine a-t-elle couté de ſang à la France! Les François nos voiſins malgré leur légéreté naturelle & leur politeſſe ſi vantée, ne furent ni moins cruels ni moins opiniâtres que des bêtes féroces toutes les fois qu'il fut queſtion de la Religion. La façon dont ils en uſent avec les Proteſtans nous prouve qu'en fait de fanatiſme ils ſont encore les mêmes que du tems de leurs guerres de Religion. La fameuſe guerre de trente ans en Allemagne, terminée par la Paix de Weſtphalie, n'eut pour prétexte & pour cauſe que le zèle religieux ſervant de maſque à l'ambition de la Maiſon d'Autriche, toujours unie d'intérêts avec les Prêtres & les Moines contre ſes propres ſujets & ceux de ſes Voiſins.

mes ou brûle d'indignation & de colere lorsqu'il voit au Théâtre la peinture des effets du fanatiſme dans la Tragédie d'Iphigénie: il déteſte l'impoſteur Calchas, en voyant qu'il ſe ſert du nom des Dieux pour forcer un pere tendre de conſentir au ſacrifice révoltant d'une fille chérie: ce même ſpectateur méconnoît les mêmes crimes dans le ſacrifice d'Iſaac ordonné par ſon Dieu; dans le ſacrifice de Jéſus-Chriſt exigé par ce même Dieu. Il ne fait point attention qu'il n'eſt point de tragédie qui préſente des forfaits auſſi grands que ceux que ſes livres ſaints attribuent à un Moyſe, un Joſué, un Samuel, un David, une Judith, &c. Eſt-ce que la Religion change l'eſſence des choſes? Eſt-ce que des noms changés font diſparoître le crime? N'eſt-ce pas anéantir l'idée d'un Dieu que de ſuppoſer qu'il ait pu commander des infamies?

Cependant tous les Dieux furent toujours peints ſous des traits abominables; tous les cultes furent lugubres & inhumains; toutes les Religions rendirent les hommes triſtes & inſociables; tous les Prêtres ont régné par la terreur, la violence & le crime. Plus les Miniſtres du Ciel eurent de crédit & de pouvoir, plus

les peuples furent ſtupides & déraiſonnables. Par-tout où le ſacerdoce eſt le maître, les peuples & les Souverains ſont intolérans; la liberté de penſer eſt proſcrite, la raiſon eſt étouffée, la ſcience eſt bannie, la ſuperſtition triomphe des ſentimens de la nature & du bonheur des Etats. Les nations qui ſe flattent de jouir de la tendreſſe de leur Dieu & qui donnent le plus de pouvoir à ſes Prêtres ne ſont pour l'ordinaire ni les plus riches, ni les plus peuplées, ni les plus puiſſantes, ni les plus fortunées. Dans ces contrées où le Prêtre inſolent & le Cénobite inutile ſont ſeuls opulens, récompenſés, conſidérés; le reſte des citoyens croupit dans l'inertie, dans l'engourdiſſement, dans la miſere, & languit dans un abrutiſſement léthargique qui lui ôte le ſentiment même de ſes maux. Un découragement total s'empare des eſprits; les talens, les arts, les ſciences, enfans de la liberté, ſont avilis & dégradés, ou n'ont de mobiles que ceux que la ſuperſtition leur donne. (11) L'agriculture, le commerce,

(11) Depuis quinze ſiecles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des Egliſes de mauvais goût, ornées de peintures hideuſes & dégoûtantes; des Monaſteres richement dotés pour nourrir des Moines fai-

l'induſtrie recoivent des entraves continuelles. L'Etat eſt plongé dans une ſtagnation fatale; le peuple dévotement ſe livre à la pareſſe, & ſe croit aſſez heureux d'avoir une foi pure & la faveur de ſon Dieu. Le Souverain lui-même eſt pauvre & débile, & le guerrier qui prodigue ſon ſang dans les combats, a la douleur de voir que le Prêtre qui leve ſes mains au ciel, ou que le fanatique qui trouble la ſociété, ſont mieux récompenſés qu'il ne l'eſt pour avoir défendu la patrie.

C'eſt ainſi que par les ſuites néceſſaires de l'intolérance, des perſécutions & du deſpotiſme temporel & ſpirituel, nous voyons des nations, autrefois reſpectables

néans; des Univerſités rendues opulentes pour faire pulluler des Prêtres & des ſuperſtitieux. Dans les tems où les peuples furent les plus pauvres on trouva le ſecret d'élever des Cathédrales & des temples très-couteux. L'entretien de la Divinité fut toujours l'article le plus conſidérable de la dépenſe des nations. Que de millions ſont poſſédés en Italie, en Portugal, en Eſpagne, en France, en Allemagne par les plus inutiles & les plus méchans des hommes! Notre Iſle elle-même n'eſt-elle pas dévorée par ces ſauterelles? combien les nations ſeroient-elles floriſſantes, ſi elles euſſent employé en aqueducs, en canaux, à l'agriculture, au perfectionnement des arts utiles, les ſommes qu'elles ont inutilement dépenſées à nourrir des hommes oiſifs, à bâtir des Egliſes ſomptueuſes, à payer des Théologiens, à enrichir des Prêtres & des Moines! On aſſure que l'Egliſe Cathédrale de Tolede poſſede un tréſor eſtimé cinq cens mille livres ſterlings. Notre-Dame de Lorette eſt, dit-on, plus riche encore.

& floriſſantes, preſque totalement anéanties, dépeuplées, engourdies. Les contrées de l'Europe, pour leſquelles la nature ſembloit avoir épuiſé ſes bienfaits, ſont incultes & languiſſantes, croupiſſent dans la miſere, gémiſſent ſous un double deſpotiſme, & chériſſent lâchement le joug d'une Religion qui les dévore. C'eſt elle en effet qui a, pour ainſi dire, anéanti le Midi de l'Europe, plus ſuperſtitieux que le Septentrion ; les deſcendans avilis des Romains & des fiers Ibériens, ſont aujourd'hui des eſclaves ſans courage, ſans activité, ſans mœurs. Par-tout où le ſacerdoce commande, les terres & les eſprits demeurent ſans culture, la vraie morale eſt ignorée, la liberté & la ſcience ſont bannies, l'induſtrie eſt gênée, le nerf des Etats s'affoiblit, & la nation tombe en décadence ; tout eſt forcé de céder à la ſuperſtition victorieuſe, à l'ignorance enracinée, à des préjugés invincibles, au deſpotiſme deſtructeur, à la pareſſe érigée en vertu.

Indépendamment de la ligue toujours ſubſiſtante que nous avons montrée entre le deſpotiſme & la ſuperſtition, la Tyrannie politique eſt néceſſaire à la Tyrannie religieuſe ; la premiere détruit le bien-être des peuples & les force d'être

ſuperſtitieux ; des nations heureuſes, abondantes, libres, inſtruites, éclairées négligeroient les Prêtres & leurs pratiques pour s'occuper d'objets utiles. C'eſt ſur un peuple malheureux que la Religion a le plus de pouvoir ; le ſacerdoce eſt toujours ſûr que l'infortune & les calamités rameneront à ſes pieds des eſclaves que le bien-être rendroit audacieux & rebelles à ſes ordres. C'eſt ainſi que le deſpotiſme & la ſuperstition ſe prêtent réciproquement les mains ; ils s'uniſſent pour tout détruire ; l'intolérance leur eſt néceſſaire, & la félicité des peuples ne peut réſiſter à leurs efforts réunis.

Ce qui vient d'être dit ſuffit pour faire voir que toute Religion eſt eſſentiellement intolérante par ſes principes & pour ſes intérêts ; ainſi tant que l'on regardera le culte comme la choſe la plus importante, il faudra tout lui ſacrifier juſqu'à la proſpérité, à la puiſſance & au repos des Etats ; le zêle ou l'attachement pour la Religion l'emportera ſur les régles de la politique & de la raiſon. Quand les peuples ſeront paiſibles & tolérans, ils ne devront leur tranquillité momentanée qu'à une heureuſe inconſéquence, ou à des intérêts préſens, qui leur feront perdre de vue des principes

naturellement propres à les rendre féroces & cruels. Les intérêts de ce monde triompheront alors pour un tems de l'atrocité des Dieux; leurs Miniſtres ſeront forcés de ſe contenir, ou de ne point débiter des maximes contraires au bien public; l'Etat pourra jouir d'un repos paſſager juſqu'à ce que le fanatiſme, renaiſſant de ſes cendres, reprenne de nouvelles forces, ou que favoriſé par des circonſtances imprévues, il produiſe de nouveaux embraſemens. Le Prêtre n'eſt indulgent que quand il ne lui eſt point permis de perſécuter; dès qu'il ſe ſent en forces la cruauté ne lui coute rien, & il trouve que le crime eſt néceſſaire pour ſoutenir l'impoſture. (12)

Voilà les funeſtes avantages que la Religion a procurés & procurera toujours aux Gouvernemens & aux mœurs qu'elle ſe

(12) Pluſieurs de nos Théologiens ſe ſont depuis peu hautement déclarés pour la tolérance dans leurs écrits. Je ne les accuſe point de manquer de ſincérité, ou de chercher à faire leur cour, mais je les accuſe d'inconſéquence. Un Chrétien tolérant eſt un homme qui renonce à ſes principes; un Prêtre tolérant eſt un homme qui renoncé à ſes intérêts & qui trahit ſon corps. Pour ſe convaincre de cette vérité, l'on n'a qu'à faire attention aux clameurs que les écrits du ſçavant Docteur Hoadley ont excitées parmi ſes confreres du Clergé. S. Auguſtin s'étoit déclaré pour la tolérance, mais il changea bientôt d'avis. La liberté de l'examen eſt un article fondamental de la Religion Proteſtante, mais nos Prêtres Proteſtans perſécuteroient & brûleroient très-volontiers tous ceux qui d'après leur examen ne penſent pas comme eux.

vante de ſoutenir; utile pour un tems aux ſeuls Tyrans, elle nuit aux bons Princes & aux nations; inquiette & turbulente elle produit continuellement des querelles; arrogante & préſomptueuſe elle ſe feroit un crime de céder à la raiſon. Toujours en délire, ſes ſectateurs ſeront toujours diſpoſés à ſe battre ſans ſçavoir pourquoi: toujours en contradiction avec eux-mêmes, ſes Prêtres, ſuivant leurs intérêts préſens, prêcheront la tolérance ou la perſécution, l'obéiſſance ou la révolte, la douceur ou les aſſaſſinats; mais ſes principes mêmes ſont deſtructeurs; ils ne ſont propres qu'à mettre en fermentation les eſprits & à cauſer des troubles; la Religion ſera toujours implacable, elle ne peut ſincérement pardonner à ſes ennemis; ſi elle fait une trêve avec eux, elle ſe fera un devoir de la rompre toutes les fois qu'elle en aura l'occaſion, & la Divinité juſtifiera toujours ſes infractions & ſes crimes.

Que la raiſon, que la ſaine politique jugent après cela de la réalité des avantages qui peuvent réſulter des ſyſtêmes religieux. Eſt-il bien vrai que la Religion ou que les préjugés ſacrés ſoient néceſſaires au gouvernement des peuples? Eſt-il ſi avantageux de les tromper, de les aveugler, de leur cacher la vérité? Eſt-il dangereux de

les déſabuſer de ces chimeres qui ſont pour eux une ſource de crimes, de combats & de fureurs? Seront-ils donc bien malheureux d'être délivrés des fers de ces Prêtres qui les aſſerviſſent à deux jougs également onéreux?

Les perſonnes de bonne foi reconnoîtront, ſans doute, la vérité du tableau qui vient d'être tracé; elles avoueront que toutes les Religions imaginées jusqu'à préſent & ſubſiſtantes aujourd'hui ſont inutiles & dangereuſes. Mais on nous demandera, peut-être, ſi la Religion, ayant une influence ſi marquée ſur les hommes & ſe trouvant ſi propre à les pervertir, ne pourroit pas entre des mains habiles devenir un mobile très-puiſſant pour les porter à la vertu. On demandera ſi un Légiſlateur plus honnête & plus éclairé que ceux qui juſqu'ici ont apporté des cultes aux nations, ne pourroit pas introduire un Dieu formé ſur le modele d'un homme vraiment bon, équitable, rempli de ſageſſe. En un mot on demandera s'il ne ſeroit pas poſſible de préſenter aux mortels une Religion vraiment utile, capable de les rendre bienfaiſans, équitables, paiſibles & vertueux?

Nous avons déjà en partie répondu à

cette queſtion. (13) Nous avons fait voir qu'en ſuppoſant qu'un Dieu colere eſt l'auteur de toutes choſes, il étoit impoſſible de lui attribuer une bienfaiſance, une ſageſſe, une équité, une prévoyance qui ne ſe démentent jamais. Ainſi ce Dieu ne ſera jamais un modele à propoſer aux hommes.

Nous ajouterons encore à cette réponſe que toute Religion eſt néceſſairement fondée ſur un Dieu qui s'irrite & qui s'appaiſe; en effet s'il n'étoit tantôt courroucé & tantôt favorable, quels rapports pourroit-on ſuppoſer entre les hommes & lui? A quoi ſerviroient les prieres, les cultes, les ſacrifices, les Prêtres, dans une Religion qui ſuppoſeroit un Dieu conſtamment propice? Il faut donc néceſſairement un Dieu colere dans toute Religion; il faut qu'on puiſſe l'appaiſer pour le ramener à la bonté. Cela poſé, ſa ſévérité n'en impoſera jamais qu'à l'homme de bien, dont ſouvent elle troublera le cerveau, tandis que ſa bonté raſſurera le méchant, qui comptera toujours pouvoir facilement l'appaiſer. La Religion étant l'ouvrage de l'imagination, ne peut jamais avoir de principes aſſurés, elle détruira toujours d'une

(13) V. chapitre L

TAYLOR INST. OXFORD

main ce qu'elle établira de l'autre; les expiations anéantiront dans les cœurs les effets de la crainte que pourroit y faire naître l'idée d'un Dieu ſévere.

D'ailleurs l'ignorance où les hommes ſeront toujours ſur l'Eſſence divine, fera de la Divinité un vrai Protée, que chaque homme ſera forcé de voir diverſement, & de compoſer à ſa maniere; cet être arbitraire fera néceſſairement éclore des querelles & des animoſités entre ceux qui s'en occuperont, ſur-tout à cauſe de l'importance qu'ils attacheront à leurs opinions. Ceux mêmes qui annoncent ce Dieu aux hommes & qui ſe donnent pour les interpretes de ſes volontés céleſtes ſeront-ils jamais d'accord entre eux? Ne voyons-nous pas que leurs importantes rêveries ne font que les diviſer? Les nations ne ſont-elles pas aſſez folles pour prendre parti dans leurs querelles ſans même y rien comprendre? Les Miniſtres de la Divinité ne ſont-ils pas en tout pays en droit d'inquiéter les conſciences & de tout mettre en combuſtion? Dès qu'on ſuppoſe un Dieu très-iraſcible, il faut un culte, il faut des expiations, il faut des Prêtres, il faut des penſeurs qui s'en occupent, qui en raiſonnent, qui en parlent aux autres;

& comme les hommes ſont toujours des hommes, ils ſe tromperont eux-mêmes, ou ils tromperont les autres; ils auront des paſſions, des intérêts, des extravagances, & ceux qui les prendront pour guides, en croyant plaire à leur Dieu, ne ſeront que les inſtrumens des folies ou des impoſtures de ſes Prêtres.

Enfin toute Religion fondée ſur une révélation ſera toujours fondée ſur le menſonge, & ne ſe ſoutiendra que par le menſonge & la force. Ceux qui trompent les hommes, toujours méchans eux-mêmes, ne ſeront jamais diſpoſés à les rendre bons, honnêtes & vertueux; le plus grand intérêt des impoſteurs eſt de les rendre ſouples & déraiſonnables; il n'y a que la raiſon & la vérité qui puiſſent rendre les hommes ſolidement heureux; ſi le menſonge leur eſt utile, ce ne peut être que pour des momens paſſagers; *ceux qui ſement du vent finiront tôt ou tard par recueillir des tempêtes.* (14)

Si l'on nous parle de la *Religion naturelle*, dont bien des gens vantent l'utilité, nous dirons qu'il n'exiſte point de Religion naturelle; que la nature ne nous apprend rien ni ſur les rapports qui ſubſiſtent

(14) V. Oſée chap. VIII. vs. 7.

entre elle & les êtres de l'eſpece humaine, ni ſur les moyens de lui plaire. En un mot la nature ne peut point nous découvrir aucun ſyſtême religieux, l'expérience & la raiſon ne peuvent point en produire; toute Religion eſt, par ſon eſſence, toujours en contradiction & avec la nature & avec elle-même.

CHAPITRE X.

De l'influence de la Religion ſur la Morale; la Religion ne peut en être la baſe.

Si, comme on vient de le prouver, la Religion par ſes principes mêmes & par les conſéquences néceſſaires que l'on en tire, ne peut être que nuiſible à la ſaine politique, & tend à détruire tôt ou tard la tranquillité des Etats, il eſt évident que c'eſt fauſſement qu'on nous vante les avantages qu'elle procure à la morale, dont on prétend qu'elle eſt l'appui le plus ſolide. Ce qui nuit à la ſociété ne peut être avantageux aux membres qui la compoſent, ce qui

qui eſt contraire aux vues de tout bon Gouvernement ne peut être utile à des ſujets qu'il doit protéger & faire vivre paiſibles entre eux; ce qui bannit la concorde des nations; ce qui rend l'homme ennemi de ſon ſemblable; ce qui a ſemé ſi ſouvent la diſcorde entre le Souverain & les ſujets; ce qui met ſans ceſſe les citoyens aux priſes; ce qui ſe modifie diverſement dans les eſprits de tous les hommes, ne peut jamais ſervir de baſe à la morale, dont le but invariable doit être de rapprocher les mortels, de confondre leurs intérêts, de leur inſpirer la juſtice & l'humanité, de réunir leurs volontés & de les faire travailler de concert à leur bien-être réciproque, toujours lié à celui de la ſociété.

Tels ſont les motifs & les devoirs que la morale annonce aux hommes; ſi la Religion les fortifioit & les rendoit plus ſacrés, quelqu'incompréhenſibles que ſes dogmes puſſent paroître d'ailleurs, on ne devroit point la rejetter pour cela; il y auroit de la frénéſie à vouloir l'attaquer ſi elle contribuoit réellement à rendre les hommes meilleurs; chercher à l'anéantir ce ſeroit conſpirer contre la ſociété. Mais doit-on des ménagemens à des ſyſtêmes d'erreurs & de préjugés dont les princi-

pes primitifs ſont d'interdire l'uſage de la raiſon, de fermer ſes yeux à la vérité, de ſe haïr ſoi-même, de déteſter tous ceux qui ne voyent pas des chimeres des mêmes yeux, d'enivrer les mortels d'eſpérances frivoles & de craintes déſeſpérantes ſans les rendre plus vertueux ? Tout homme qui s'intéreſſe au bonheur de ſes ſemblables & qui ſent ce qu'il doit au genre humain, n'eſt-il pas autoriſé à combattre des phantômes qui depuis tant de ſiecles ſervent de prétextes aux paſſions & aux fureurs des tyrans, des impoſteurs, des extravagans, des orgueilleux, des avares & des fanatiques, qui prétendent guider les nations, & qui ſe croient intéreſſés à tromper, à diviſer, à rendre leurs eſclaves méchans & malheureux ? Détromper ſes concitoyens de ce fatal ſyſtême, en montrer la fauſſeté, faire ſentir le danger de ſes principes & leurs conſéquences pernicieuſes; lui ſubſtituer des vérités, qui qui en éclairant les hommes les rendront toujours plus humains & plus ſenſés, ne peut être regardé comme un attentat que par ceux qui recueillent les fruits des égaremens du genre humain.

Quand même, comme on vient de voir, on ſuppoſeroit la poſſibilité d'imaginer une Religion conforme à l'intérêt des hommes,

comme cette Religion ſeroit toujours néceſſairement fondée ſur des chimères & des fauſſetés, il faudra néceſſairement qu'elle dégénere en abus, en diſputes, en fureurs, & qu'elle produiſe tôt ou tard des excès & des folies, proportionnés à l'importance que les peuples y attacheroient. Quand même dans l'origine le corps ſacerdotal ſeroit compoſé d'hommes les plus vertueux & les mieux intentionnés, il faudra néceſſairement que ce corps, en poſſeſſion de commander à la crédulité, ſe ſerve de la Religion & de la Divinité pour autoriſer ſes paſſions, pour augmenter ſon pouvoir, pour multiplier ſes richeſſes, pour favoriſer ſes vues intéreſſées. Peu-à-peu les Prêtres perſuaderont à leurs diſciples que rien n'eſt plus eſſentiel pour eux que de ſe ſoumettre aveuglément, d'immoler leur raiſon & leur propre nature à la Divinité, qui jamais ne parlera que ſuivant les intérêts de ceux qui la feront parler. Après les avoir ainſi rendus déraiſonnables il ſera facile aux Prêtres de les pouſſer aux plus grands crimes ou de leur faire violer les devoirs les plus ſacrés de l'homme, ſous prétexte de ſe conformer aux volontés de Dieu. Ainſi toute Religion qui prétendra ſoumettre l'homme à l'empire d'un Dieu, le

ſoumettra réellement à des Prêtres. Toute Religion qui lui propoſera pour régle de ſa conduite la volonté divine, ne lui propoſera réellement pour régle que les volontés de l'ordre ſacerdotal, ſeul en poſſeſſion d'interpréter & d'annoncer les décrets de la Divinité. Ainſi des hommes intéreſſés deviendront les arbitres des mœurs & de la conduite des peuples, & les rendront injuſtes & malfaiſans quand leurs vils intérêts l'exigeront. Une morale religieuſe ne ſera jamais qu'une morale accommodée aux vues du ſacerdoce, celui-ci ne trouvera rien de plus important que d'aveugler les peuples afin de les faire ſans ceſſe travailler à ſa propre grandeur en leur perſuadant qu'ils rempliront par là-tous leurs devoirs envers Dieu.

Voyons d'abord ſi nous pouvons fonder notre morale & régler nos devoirs ſur le caractere moral de la Divinité que l'on nous propoſe pour modele. Dira-t-on que Dieu eſt bon? Mais il ne l'eſt point relativement à la race humaine lorſqu'il l'afflige par des calamités; ſa bonté ſe dément donc & n'eſt point immuable; ainſi Dieu eſt capricieux & changeant, il détruit ſouvent cette harmonie, ce bel ordre que l'on admire dans l'univers. Nous appellons bonté dans un homme la diſpoſition conſtante où il eſt

de faire du bien à ſes ſemblables: dès que cette diſpoſition change en lui ou dès qu'il fait du mal, nous lui retirons notre eſtime & nous l'appellons méchant. Dira-t-on que Dieu eſt juſte? Mais cette juſtice ſe dément pareillement, ſi, comme on eſt forcé de l'avouer, l'innocence & la vertu ſont ſouvent dans l'infortune, & ſi dans le monde que nous habitons les perſonnes les plus honnêtes ſont ſouvent les plus malheureuſes. Nous diſons qu'un homme eſt juſte lorsqu'il eſt dans une volonté permanente de rendre à ſes ſemblables ce qui leur appartient & de les traiter ſuivant leurs mérites; ainſi dès que la vertu ſouffre ſous un Dieu tout-puiſſant, nous ſommes forcés de l'accuſer d'injuſtice, & il ne peut être le modele de la vertu que nous appellons Equité. Si l'on nous dit que Dieu ne doit rien à ſes créatures, on détruit auſſitôt ſon caractere moral, il n'eſt plus un modele de juſtice, il n'eſt plus qu'un Tyran fantasque & déraiſonnable. (15)

(15) On fait conſiſter la vertu à reſſembler à la Divinité. Un Payen qui ſe ſeroit propoſé *Jupiter* pour modele, eût-il été bien vertueux? Un Juif ou un Chrétien qui voudroient imiter le Dieu de la Bible, auroient-ils une morale bien pure? Cependant il eſt évident que le *Jupiter* des Payens étoit un Dieu moins méchant que le Dieu des

Si les ſpéculations Théologiques influoient conſtamment ſur la conduite des hommes, rien ne ſeroit plus propre à détruire en eux toute idée de vertu que les qualités dangereuſes que toutes les Religions de la terre ont aſſignées à leurs Divinités. Les mortels accoutumés à ſuppoſer que leur Dieu eſt un être parfait, dont il n'eſt point permis de blâmer la conduite, qu'il faut imiter & ſuivre de loin, doivent chercher à lui plaire en agiſſant comme lui: qu'en peut-il réſulter? Si l'on m'aſſure que le Dieu que j'adore eſt jaloux, vindicatif, prompt à s'irriter, de quel droit pourra-t-on me dire que je ne dois pas être envieux, que je dois m'abſtenir de la vengeance, qu'il faut mettre un frein à ma colere, qu'il convient d'étouffer la jalouſie dans mon cœur? Si l'on me montre des ambitieux, des zélés féroces, des aſſaſſins, des rebelles, des conquérans, des voleurs, des parricides, des adulteres, comme des perſonnages agréables à ce Dieu, comme des êtres inſpirés par lui, comme des hommes ſelon ſon cœur; comment peut-on me dire enſuite qu'il faut s'abſtenir du bien des

Chrétiens; ſi la conduite du premier invitoit à la débauche, la conduite du ſecond invite à commettre des aſſaſſinats. Les Européens n'ont point gagné à changer les Dieux de leurs ancêtres.

autres, qu'il faut aimer ſa patrie, qu'il faut obſerver le Droit des Gens ? Si l'on me perſuade que la Divinité, ſenſible aux préſens, exige une portion de mes biens eſt l'eſclave d'un intérêt ſordide, comment pourra-t-on me prouver que le déſintéreſſement eſt louable ? De quel droit le Paganiſme, adorateur d'un *Saturne* qui détrône ſon pere; d'un *Jupiter* qui mutile le ſien & qui remplit le monde de ſes adulteres & de ſes débauches; de quel droit, dis-je, une telle Religion pouvoit-elle recommander la piété filiale & la décence dans les mœurs ? Si l'on prétend que le Dieu perfide & ſéducteur que le Chrétien adore ſe plaît à tendre des embûches à ſes foibles créatures, ne doit-il pas en conclure que la trahiſon, la fourberie ſont permiſes, & que la fauſſeté eſt approuvée par la Divinité ? Si l'on aſſure que ce Dieu, d'un caractere ſi dangereux, s'offenſe des penſées, des paroles, des actions & des omiſſions des hommes, ne doit-il pas conclure que rien ne peut le diſpenſer de partager ſes ſentimens; & que pour lui plaire il doit plonger le couteau dans le ſein de tout homme qui l'outrage ? D'après ces funeſtes idées chaque mortel devient néceſſairement ennemi de ſon ſemblable :

chaque nation doit détruire, combattre & troubler celle qui déplaît à ſon Dieu: la ſociété du genre humain, l'union des familles, ſeront troublées; les liens de la patrie, du ſang, de l'amitié doivent à chaque inſtant ſe relâcher & ſe briſer.

C'eſt aux idées odieuſes, abſurdes, informes & contradictoires que les différentes Religions du monde ont données de la Divinité, que l'on peut attribuer l'ignorance & l'incertitude continuelle où la plupart des hommes ſont ſur les devoirs de la morale. En fondant cette morale ſur des Puiſſances inviſibles, dont ſouvent le genre humain éprouvoit les injuſtices; en l'établiſſant ſur des révélations incroyables, ſur des oracles inintelligibles, ſur des préceptes divins perpétuellement contradictoires, & ſouvent deſtructeurs des ſociétés, nos guides ſpirituels ont plutôt ſappé que fortifié les fondemens de toute morale. Le ſuperſtitieux ne ſait jamais à quoi s'en tenir: un Dieu, qu'on lui repréſente comme le plus cruel des Tyrans, comme un être captieux, comme un deſpote inſenſé, lui ordonne d'être bon, d'être humain & ſincere: le même Dieu qui lui défend de voler, lui ordonne de dépouiller l'Egyptien par la fraude, & de s'emparer du pays de ſes voiſins: le même Dieu qui

lui preſcrit la douceur, lui inſpire le zéle, le fanatiſme & la fureur.

Si nous voulons remonter à la ſource véritable de la dépravation des mœurs chez un grand nombre de peuples, nous verrons que c'eſt aux notions affreuſes que la Religion leur a données de leurs Divinités qu'ils en furent redevables. Si dans une nation nous trouvons quelque uſage inhumain, abominable, révoltant, nous nous tromperons rarement en préſumant que c'eſt la ſuperſtition qui l'a fait adopter dans l'origine. C'eſt pour plaire à ſon Dieu que le Phénicien dénaturé lui ſacrifioit ſes enfans; c'eſt pour contenter la jalouſie de ſon Dieu que le Juif zélé portoit le fer & la flamme chez ſes voiſins; c'eſt pour ſatisfaire la paſſion de ſon Dieu lubrique que la femme de Babylone alloit ſe proſtituer dans ſon temple; c'eſt dans l'idée de ſervir l'humeur vindicative & jalouſe de ſon Dieu, que le Chrétien depuis tant de ſiecles ſe fait un devoir de tourmenter, de gêner, de vexer & de brûler ceux qu'il ſuppoſe ſes ennemis. C'eſt pour appaiſer la faim de ſon impitoyable idole que le Mexicain lui immoloit à la fois les habitans d'une Province entiere.

Les uſages les plus étranges, les plus choquans, les plus oppoſés à la nature ont communément la Religion pour principe; elle ſeule a le pouvoir d'étouffer dans les cœurs d'une nation entiere les ſentimens les plus ordinaires, de transformer les hommes en des bêtes féroces & inſenſées. (16) Une morale qui ne peut avoir que le bien des humains, que la juſtice, que la ſociabilité pour objet, eſt forcée de diſparoître devant un Dieu cruel, ſupérieur à la nature & à la raiſon, dont les ordres ne peuvent être diſcutés. Il faut être inhumain, injuſte, fourbe & de mauvaiſe foi ſous une Divinité à qui l'on attribue ces indignes diſpoſitions; toute morale eſt incompatible avec une Religion qui le propoſera pour modele. S'il exiſte des vertus parmi des hommes imbus de ces horribles notions, c'eſt que l'intérêt de leur nature les force à chaque inſtant de perdre de vue

(16) Dans l'Iſle de Formoſe la Religion ordonne aux femmes, qui avant un certain âge ſont enceintes, de ſe faire fouler aux pieds de la Prêtreſſe. La Religion chez les *Jagas*, peuple d'Afrique, vouloit que les guerriers pour ſe rendre invincibles ſe frottaſſent le corps avec la graiſſe de leurs enfans pilés dans un mortier. Dans preſque tout l'Indoſtan la Religion exige que les femmes ſe brûlent ſur les cadavres de leurs maris. Sur la côte de Coromandel la Religion veut que les filles ſoient déflorées par une Idole. Dans les Pays Catholiques-Romains la Religion prétend que des filles malheureuſes gémiſſent toute leur vie dans le chagrin & dans les fers.

leur odieux modele, & triomphe en eux de l'atrocité de leur Dieu. Si ce Dieu changeant ordonne tantôt le crime & tantôt la vertu, ſa morale devient incertaine pour ſes adorateurs; chacun d'eux ſe fera un ſyſtême de conduite dans lequel il ne ſuivra d'autre régle que ſon propre tempérament. En conſéquence il ſera paiſible ou turbulent, humain ou malfaiſant, dévot fougueux ou dévot pacifique, juſte ou injuſte, ſincere ou diſſimulé; il trouvera dans ſon Dieu changeant & dans ſes ordres diſcordans des raiſons également fortes pour juſtifier une conduite, quelconque. En bonne foi, quelle ſeroit donc une morale qui dépendroit du caprice & de l'intérêt de chaque homme, & qui n'auroit d'autre régle que ſon tempérament ou ſon organiſation particuliere, que le mouvement plus ou moins rapide de ſon ſang, que les idées vraies ou fauſſes qu'on lui auroit inſpirées?

Une morale pour être vraie doit être la même pour tous les individus & pour toutes les nations: elle doit ſe fonder ſur la nature, les beſoins, les intérêts des êtres de l'eſpece humaine vivans en ſociété. Les hommes, peu d'accord ſur leurs Dieux, ſur les qualités qu'ils leur donnent, ſur les cultes qu'ils leur rendent, ſont forcés

de s'accorder ſur les principes généraux de la morale. Si dans leur conduite ils dérogent quelquefois à ces principes, cela vient de leurs erreurs, de leurs préjugés, de leurs paſſions, de la perverſité de leurs inſtitutions religieuſes & politiques qui les obligent à devenir ſourds au cri de la nature, & qui les empêchent de connoître ce que la raiſon exige d'eux. L'ignorance dans laquelle les gouvernemens, d'accord avec les Prêtres, plongent les nations, eſt le plus grand obſtacle que la morale ait à vaincre; les hommes ne ſont ſi vicieux & ſi méchans que parce qu'ils ſont ignorans; ils ne ſont ignorans & dominés par des paſſions dangereuſes que parce que leurs Dieux, leurs Souverains, leurs guides ſpirituels & temporels, leurs inſtituteurs, aveugles ou méchans eux-mêmes, ne ſongent point à les éclairer ſur leurs devoirs, à leur développer la raiſon, à leur inſpirer le goût de la vertu, à leur montrer les rapports qui les lient à leurs ſemblables, à leur faire connoître & leur tracer la vraie route du bonheur.

S'il étoit poſſible de ſe figurer un Dieu conſtamment favorable à l'eſpece humaine, c'eſt-à-dire, dont la bonté, l'équité, la ſageſſe ne ſe démentiſſent jamais; dont les volontés toujours d'accord avec elles-mê-

mes ne preſcriviſſent jamais à ſes adorateurs que des actions honnêtes ou utiles à la ſociété ; dont les interpretes parlaſſent toujours le langage de la raiſon ; dont les Repréſentans ſur la terre ne fiſſent que fortifier les ordonnances par l'autorité des loix ; un tel Dieu pourroit ſervir de baſe à la morale, ſon culte ſeroit cher & précieux aux hommes, ſes oracles ne ſeroient que les loix de la nature rendues plus autentiques & plus ſacrées ; la Religion n'en ſeroit que la promulgation, ſes inſtructions les retraceroient perpétuellement au peuple, & le gouvernement les inviteroit ou les forceroit de s'y conformer : mais un Dieu, vu diverſement par chaque homme ou par chaque peuple, ne peut être la meſure des devoirs de tout le genre humain ; ſes volontés exprimées ſi diverſement dans différentes contrées, & ſi contradictoires dans la même Religion, ne peuvent fournir des régles invariables ; enfin ni les préceptes de ſes interpretes, continuellement en diſputes, ni les loix des Souverains, preſque toujours injuſtes & partiales, ni les uſages, ſouvent inſenſés des peuples ignorans & mal gouvernés, ne peuvent être les vraies régles des mœurs, ne peuvent s'accorder avec les intérêts communs des habitans de la terre.

Si je parcours la terre en demandant à chacun de ſes habitans ce qu'il penſe de la bonté, de la juſtice, de la douceur, de la ſociabilité, de l'humanité, de la bonne foi, de la ſincérité, de la fidélité dans ſes engagemens, de la reconnoiſſance, de la piété filiale, &c., ſa réponſe ne ſera point équivoque, chacun approuvera ces qualités, il les jugera néceſſaires, il en parlera avec éloge: mais ſi je lui demande ce qu'il penſe de ſon Dieu, ce que preſcrivent ſes ordonnances, ce qu'enſeignent ſes Prêtres, ce que diſent ſes loix & ſes Souverains, ce que ſes uſages demandent de lui, jamais nous ne pourrons nous entendre, jamais nous ne tomberons d'accord ſur rien. Si je m'adreſſe aux enfans d'Iſraël, ils me diront qu'il faut voler & exterminer des Idolâtres réprouvés par leur Dieu; le Chrétien zélé me dira que tout ce que ſon Dieu commande ne peut être que juſte, que ſes ordres ne ſont pas faits pour être examinés, & qu'il faut adorer ſes décrets lors même qu'il commande le crime. Un peuple féroce & conquérant me dira qu'on peut ſans ſcrupule piller & ravager ſes voiſins; un peuple commerçant m'aſſurera que tout eſt légitime pour la proſpérité de l'Etat; le Sau-

vage prétendra que la vengeance eſt permiſe, & doit être cruelle; le Citoyen policé prétendra qu'elle eſt un mal. L'Indien ou le François me diront que l'adultere n'eſt rien; l'Eſpagnol & l'Arabe me diront que c'eſt un crime affreux; le Tartare vagabond prétendra que l'on peut tuer ſon pere lorſqu'il n'eſt plus bon à rien; le Spartiate aſſurera que le bien de l'Etat exige que l'on tue ſes enfans contrefaits. Si je conſulte les ſujets d'un Deſpote, ils me diront que ſa volonté fait la loi, que ce qu'il ordonne eſt toujours juſte, & que lui obéïr ne peut jamais être un crime. Enfin ſi je conſulte la raiſon j'apprends à quoi m'en tenir ſur toutes ces déciſions ſi diſcordantes; elle me dit que tout ce qui eſt conſtamment utile au genre humain eſt un bien, & que tout ce qui par ſoi-même ou par ſes conſéquences néceſſaires devient nuiſible à la ſociété eſt un mal très-réel; c'eſt là-deſſus que j'établis une morale, & d'après les idées ſi différentes que je trouve répandues parmi les hommes, je m'apperçois que ni les Dieux, ni les Prêtres, ni les Gouvernemens, ni des Loix informes ne peuvent nous preſcrire des devoirs contraires à la nature, à l'eſſenee du genre humain, au bien des ſociétés; j'en conclus que leurs oracles,

dictés ſouvent par la paſſion, par l'inexpérience & le délire, ne peuvent être les régles immuables de la conduite de l'homme.

C'eſt donc ſur la nature que la morale doit ſe fonder. Tant que l'homme ſera un être ſenſible & capable de penſer, il ſera forcé d'aimer la vertu & de haïr le crime; il ne ſe trompera dans ſes jugemens que lorſque l'ignorance, la paſſion, la précipitation l'empêcheront de juger ſainement. Toutes les fois que nous verrons l'homme méchant, nous trouverons en remontant à la ſource de ſes diſpoſitions, qu'elles ſont dues à ſes préjugés politiques & religieux, à ſon éducation, à ſes habitudes vicieuſes, à des opinions fauſſes dont ſon eſprit s'eſt imbu; le méchant eſt un homme ou mal organiſé, ou dépravé par ſes préjugés.

L'enthouſiasme & l'impoſture ont inventé les Religions; les préjugés de chaque peuple ont fait naître ſon culte, les beſoins & les circonſtances de chaque nation ont produit & modifié ſon gouvernement, ſes uſages & ſes loix; mais c'eſt l'expérience de l'homme, aidée par des réflexions ſur ſa propre nature, ce ſont les beſoins invariables & conſtans de l'eſ-

pece

pece humaine qui fixent pour toujours ſa morale.

C'eſt, comme on l'a dit tant de fois, dans l'ignorance forcée où les hommes ſont retenus, dans les préjugés qu'on les oblige de regarder comme ſacrés, dans les vices de leurs gouvernemens & de leurs Religions que nous devons chercher l'origine de cette dépravation générale que nous trouvons dans les mœurs; il faudroit les éclairer, leur montrer la vérité, leur apprendre à faire uſage de la raiſon, les gouverner avec équité, les élever dans de bons principes, leur faire ſentir leurs véritables intérêts, les contenir par de bonnes loix; alors on ne ſeroit point dans la néceſſité de les tromper. Les hommes ſont par-tout traités comme des enfans, on les effraye par des phantômes ou on les appaiſe par des chimeres, qui jamais ne peuvent tenir lieu d'un bonheur préſent & réel. Souverains des nations, voulez-vous des ſujets vertueux, éclairez-les, faites-les inſtruire, invitez-les à bien faire, mais ſur-tout rendez-les heureux: l'erreur ne peut être d'une utilité paſſagere & trompeuſe que pour ceux qui ſont incapables de leur procurer un bien-être véritable ou qui n'en ont point la volonté.

Vainement en effet s'eſt-on promis juſqu'ici de remédier à la perverſité de l'homme en combinant la Morale avec la Religion ; on s'eſt fauſſement imaginé que c'étoit un chef-d'œuvre de politique de réunir le pouvoir des Dieux à celui de la raiſon ; cette alliance monſtrueuſe n'étoit pas faite pour durer ; par cette aſſociation trop inégale la Raiſon, fille de la Nature & de la Vérité, fut accablée ou éclypſée par la Religion, fille du Merveilleux & de Puiſſances inviſibles à qui la nature eſt elle-même ſubordonnée. Par-tout où la morale fut unie à la ſuperſtition, celle-ci prit l'aſcendant ſur elle & finit toujours par l'aſſervir à ſon caprice ; elle ne put marcher ſur la même ligne qu'une compagne enorgueillie de ſon origine céleſte ; elle fut forcée de plier ſous elle & de ſe prêter à ſes merveilles, à ſes impoſtures. Ainſi la morale avilie par la Religion, devint un fanatiſme pur, qui uniquement enivré de ſes notions abſtraites n'eut plus l'homme pour objet. Le Moraliſte religieux perdit de vue la terre, ſon eſprit ne fut occupé que des rapports fictifs qu'il ſuppoſa entre les foibles mortels & la Divinité dont il n'eut point d'idées. Guidé par les leçons du Prêtre l'homme ne connut point

ce qu'il devoit à ſes ſemblables, ne s'occupa point de la ſociété, ſe négligea lui-même, ne regarda la terre que comme un paſſage, fut abſorbé dans ſes rêveries inutiles, & ſe plongea dans une apathie dangereuſe; ou bien lorsqu'il eut de la chaleur dans le ſang & de l'enthouſiaſme, il ne devint actif que pour tourmenter ſes aſſociés ou pour ſe nuire à lui-même; ſes yeux perpétuellement fixés ſur un point éblouiſſant ne virent rien autour de lui, toute ſa morale ſe borna à ne point détourner un inſtant ſes regards des phantômes qui l'aveugloient. Ainſi la morale religieuſe ne fit jamais que des hommes engourdis, des frénétiques, des viſionnaires ſans jamais faire des êtres raiſonnables ni de vrais citoyens.

Un homme inſtruit par la raiſon, formé par une éducation honnête, retenu par de bonnes loix, eſt ſaiſi d'horreur à la vue ou au récit de toute action criminelle & nuiſible; celui qui eſt guidé par la Religion, ayant eu dès l'enfance l'eſprit corrompu par des préjugés, ne ſuppoſe jamais de mal que dans ce qu'on lui dit de contraire aux ordonnances de ſa Religion, & de nuiſible à ſes intérêts; il ne voit rien au delà. Des pratiques négligées, des céré-

monies omiſes, de pieuſes minuties, des fautes imaginaires, lui font bien plus de peur & lui donnent plus de ſcrupules que des fautes réelles, que des crimes avérés. Perſuadé que toute offenſe contre ſa Religion eſt le plus grand des attentats, il ſe fait des monſtres des omiſſions les plus légeres, il éprouve des remords pour des transgreſſions puériles, & ſe pardonne aiſément les choſes les plus graves. Le dévot ſtupidement effrayé des menaces de ſes Prêtres, ne voit rien de plus important que leurs ordres; ébloui de leurs promeſſes tout le reſte lui devient indifférent; il eſt ſûr par leurs ſecours de ſe remettre en grace avec la Divinité, qu'il ſuppoſe plus facile ſur le mal qu'on fait à ſes créatures que ſur le mépris de ſes prétendues Loix. Fier de ſes petiteſſes, qui le mettent bien avec ſon Dieu, il mépriſe la terre & ſe croit un modele de vertus, même en ſe permettant des injuſtices, des vices, & ſouvent des forfaits.

C'eſt ainſi que la Religion, ſubrogée trop ſouvent à la morale, l'anéantit tout-à-fait & ne produit que des dévots ſans vertus. Les hommes les plus religieux ſont rarement les plus honnêtes & les plus ſociables; quant au plus grand nom-

bre des hommes, la Religion les laiſſe tels qu'ils ſont, ils perſiſtent malgré elle dans les habitudes qu'elle condamne; elle ne peut rien contre les paſſions violentes & habituelles; elle eſt moins forte que l'uſage, que l'opinion, que l'intérêt préſent (17); & quand les intérêts des hommes les échauffent elle ne peut réſiſter au torrent qui les entraîne; dès que la Religion leur paroît incommode, ils la rejettent, ils la mépriſent, ils ſe débarraſſent de ſon joug, ſans ſuivre pour cela les régles de la morale, ſans recourir à la raiſon qui les gêneroit encore bien plus que la Religion; alors à la tyrannie religieuſe ſuccede quelquefois la licence la plus complette; accoutumé à voir la morale uniquement fondée ſur la Religion, le méchant ſe flatte que

(17) La même Religion qui permettoit & approuvoit autrefois les combats ſinguliers, les défend aujourd'hui, ſous peine de damnation éternelle; cependant dans les pays les plus ſuperſtitieux nous voyons des duels, parce que l'opinion publique, plus forte que la Religion, fait regarder ceux qui refuſent de ſe venger d'une injure, comme des lâches & comme des perſonnes déshonorées: d'où nous devons conclure que l'idée de l'opinion publique eſt plus forte que la Religion. Les Courtiſans ſont communément les plus corrompus des hommes & les plus diſpoſés à ſacrifier leur honneur & leur conſcience à leur avancement; ils diſent, comme les grands du Royaume d'Achem, *Dieu eſt bien loin, mais le Roi eſt tout près.*

celle-ci une fois bannie, il n'exiſtera plus de frein pour lui, & qu'il pourra ſe livrer impunément au torrent de ſes deſirs; il a diſcuté bien ou mal, mais toujours avec partialité, le ſyſtême qui le gêne; & après avoir entrevu que ſa Religion n'eſt qu'une ſottiſe, il en conclut fort imprudemment que la morale n'eſt pas mieux fondée qu'elle.

D'autres incapables de diſcuter ne peuvent bannir de leur eſprit les idées religieuſes dont ils ont été nourris dès leur enfance, ils font alors un pacte avec la ſuperſtition, ils la concilient avec leurs déréglemens; s'ils ſe ſéparent d'elle pour quelque tems, c'eſt en ſe promettant néanmoins tôt ou tard de s'en rapprocher par la ſuite, & de recourir aux moyens qu'elle eſt toujours prête à fournir aux transfuges qui lui reviennent. C'eſt ainſi que la plupart des hommes, quoique perſuadés que la rapine, l'injuſtice, la violence, la débauche déplaiſent à leur Dieu, ne laiſſent pas de s'y livrer dans la ferme confiance qu'ils pourront un jour ſe réconcilier avec le ciel qu'ils outragent ſciemment: (18) ou bien dans les intervalles de rai-

(18) Le Chriſt dit dans l'Evangile: *faites-vous des amis dans le ciel avec les richeſſes injuſtement acquiſes.* Ces paroles ne ſont-elles pas bien conſolantes pour tous ceux

ſon que les paſſions, la diſſipation & les plaiſirs leur laiſſent, ils demandent pardon à la Divinité des fautes qu'ils ont commiſes, & qu'ils commettront de nouveau toutes les fois qu'ils y ſeront ſollicités. Les nations ſont remplies d'hommes vicieux qui ſavent allier la ſuperſtition avec le crime, qui périodiquement offenſent & appaiſent le ciel, ou qui ſe promettent d'expier dans la vieilleſſe ou à la mort les forfaits d'une vie remplie d'iniquités. Ils ſe flattent que leur attachement peu raiſonné pour la Religion, pour ſes dogmes étonnans, pour ſes pratiques puériles, leur tiendra lieu de ce qu'ils doivent aux hommes, & leur rendra toujours la Divinité propice.

Ainſi la Morale n'a qu'à perdre lorſqu'elle eſt aſſociée avec la Religion; celle-ci fut toujours prête à pardonner, à expier les outrages qu'on faiſoit à cette morale: d'ailleurs la Religion veut occuper l'homme ſans partage; elle montre de l'in-

qui pillent les peuples, & qui ſont aſſurés d'obtenir le pardon de leurs vols en faiſant des largeſſes aux pauvres? C'eſt peut-être en conſéquence de ce principe que l'on voit tant de voleurs publics & particuliers chez les Chrétiens. Les Princes pillent les peuples, occupés à ſe piller les uns les autres. Les marchands les plus dévots ſe permettent des fraudes & des ſupercheries.

dulgence pour les crimes qui ne regardent que les hommes, mais elle exagere & traite avec rigueur les fautes qu'elle invente, les moindres violations de ſes régles, les omiſſions de ſes pratiques, en un mot l'infraction des devoirs fictifs qu'elle impoſe. Quand le Prêtre tient la balance pour peſer les actions humaines, il la fait toujours pencher du côté de ſon propre intérêt; il trouve que les crimes les plus affreux, les plus dignes du courroux céleſte & des châtimens des hommes, ſont ceux qui nuiſent à ſon propre empire; il change en fautes impardonnables des actions totalement indifférentes à la ſociété; il accoutume ſes diſciples à regarder avec horreur les perſonnes peu ſoumiſes à ſes dogmes, réfractaires à ſes caprices, dédaigneux pour ſes myſteres & ſes leçons, peu pénétrés d'un ſaint reſpect pour ſes rêveries & pour les objets qu'il propoſe à la vénération; les peuples nourris dans ces préjugés ſont bien plus révoltés d'une foule de crimes imaginaires que de ceux qui ſont réellement pernicieux ou qui portent le déſordre dans la ſociété; les mots vagues de *profanation*, d'*héréſie*, d'*impiété*, de *ſacrilége*, font ſur les eſprits une impreſſion bien plus forte que l'as-

ſaſſinat, la trahiſon, l'injuſtice, le vol, l'adultere. (19) Le vulgaire imbécille s'accoutume à regarder un homme qui n'a pas la même croyance que ſon Prêtre, ou qui n'eſt pas ſoumis à ſes déciſions, comme bien plus criminel que celui qui outrage la nature & la raiſon ou qui fait un tort évident à ſes ſemblables. Si ces préjugés ſont avantageux à la Religion & à ſes Miniſtres, ils ſont propres à éteindre dans les peuples toute idée de morale: par là les nations deviennent ſuperſtitieuſes, ſans avoir la moindre idée de vertu.

D'après de ſemblables principes il ne faut point être ſurpris ſi nous trouvons une ignorance profonde de la morale, une honteuſe dépravation dans la conduite, un oubli total des loix les plus ſimples de la raiſon & de l'humanité dans les pays les plus ſoumis à la ſuperſtition & à ſes Miniſtres; là les devoirs prétendus de

(19) Quand on vient à examiner de près le ſens des mots terribles ſous leſquels les peuples croient communément déſigner les crimes les plus affreux, on trouve que réellement ces mots ne déſignent que des choſes déplaiſantes pour les Prêtres, & très-peu intéreſſantes pour le reſte des hommes. *L'héréſie* n'eſt qu'une façon de penſer différente de celle du Clergé; il en eſt de même de l'*impiété*, des *blaſphêmes*, des *ſacrilèges* qui n'ont jamais pour objet que des choſes que l'intérêt du Clergé voudroit faire paſſer pour vénérables & ſaintes.

la Religion abſorbent tous les autres; les actions les plus atroces trouvent de l'indulgence & de la faveur dans les Prêtres; les temples ſont ouverts aux meurtriers, aux voleurs, aux ſcélérats; ils y trouvent des aſyles contre la ſévérité des loix; ainſi le ſacerdoce rend ſon Dieu le protecteur & le complice du crime, tandis que pour des opinions, ſouvent cachées, il a le front de faire égorger ou brûler des citoyens vertueux.

Quelles peuvent être les idées de morale d'un Eſpagnol, d'un Portugais ou d'un Italien, qui voit la puiſſance temporelle & ſpirituelle ſe réunir pour faire ſouffrir les tourmens les plus recherchés à un malheureux Hérétique, à un Juif, à un homme qui par légéreté aura tenu quelques diſcours un peu libres ſur la Religion, ou qui aura violé quelque ordonnance de l'Egliſe, tandis qu'il voit le temple de ſon Dieu fournir une retraite ſûre à un aſſaſſin dont les mains fument encore du ſang de ſon ſemblable? A la vue de cette conduite ſi favorable à l'ennemi réel de la ſociété, & ſi cruelle pour celui qui a péché contre la Religion, l'homme qui en eſt le témoin ne doit-il pas ſe convaincre que le meurtre, le vol,

la trahiſon ſont des fautes très-légeres en comparaiſon de celles que la Religion punit avec tant de rigueur? (20) D'un autre côté dans les pays où l'ordre ſacerdotal jouit d'un grand pouvoir, d'une autorité non diſputée, d'une entiere impunité; où la Puiſſance temporelle n'a point le droit de réprimer les excès des Prêtres, où ceux-ci nagent dans l'opulence & vivent dans une honteuſe oiſiveté, leurs mœurs ne tardent point à ſe corrompre; le vice impuni devient bientôt effronté; le ſacerdoce inſolent de ſes forces renonce à toute pudeur, il ſe permet toutes ſortes d'attentats, & le peuple accoutumé à ne point critiquer la conduite de ſes guides, à les imiter, à les juſtifier, ſe corrompt d'après leurs exemples; des Prêtres ignorans, étrangers à la morale, diſſolus & criminels eux-mêmes, le laiſſent croupir dans une ignorance complette de ſes vrais devoirs, lui montrent de l'indul-

(20) En Eſpagne & en Portugal le peuple fait, dit-on, des efforts pour ſouſtraire un meurtrier aux pourſuites de la juſtice; il favoriſe ſon évaſion & ſa retraite dans une Egliſe ou dans un couvent. D'un autre côté lorſque l'Inquiſition pourſuit quelqu'un, chacun s'empreſſe de prêter main forte & de le faire ſaiſir: le Pere eſt forcé de livrer ſon fils, le Mari de livrer ſa femme, ſous peine d'être punis comme fauteurs d'hérétiques.

gence pour les vices dont ils ſont eux-mêmes ſouillés, ſe prêtent facilement à remettre des fautes dont ils ſont eux-mêmes coupables, & dont l'expiation devient toujours très-lucrative pour eux. (21)

(21) Tout le monde ſait à quel point la débauche, la diſſolution & la lubricité ſont portées par les Prêtres & les Moines Eſpagnols & Portugais: ſouſtraits au pouvoir temporel, qui les craint & les reſpecte, ils ſe livrent impunément à leurs vices & à leurs paſſions criminelles; l'Autorité ſéculiere ne peut les punir même pour les crimes les plus noirs que de concert avec la Puiſſance Eccléſiaſtique, qui rarement conſent que l'on puniſſe ſes ſujets, dans la crainte ſans doute du ſcandale. L'on ſait d'un autre côté que ces nations les plus dévotes de l'Europe ſont les plus diſſolues, les plus vindicatives, & celles où les aſſaſſinats ſont les plus fréquens, où la vraie morale eſt la plus ignorée, où le peuple eſt le plus malheureux & le Clergé le plus puiſſant. Il eſt de l'intérêt des Prêtres que le peuple ſoit ſans mœurs, ils ont alors l'occaſion de faire des expiations plus fréquentes.

CHAPITRE XI.

Des prétendus devoirs, des pratiques & des fauſſes vertus de la Religion. Dangers des Expiations.

TELS ſont les importans ſervices que la ſuperſtition rend à la morale ; voyons maintenant l'utilité que la ſcience des mœurs peut retirer des devoirs & des pratiques que la Religion enſeigne aux hommes ; analyſons ces vertus ſublimes auxquelles le ſacerdoce attache le plus haut prix, dont il fait dépendre la bienveillance du ciel, dont l'omiſſion lui paroît le plus affreux des crimes.

Si les idées que les prétendus interpretes de la Divinité ſe formerent & donnerent de l'Etre ſuprême ne purent être que fâcheuſes & contradictoires ; ſi leurs ſyſtêmes théologiques & leurs ſpéculations myſtiques ne furent jamais que des amas d'abſurdités, les cultes qu'ils preſcrivirent & les devoirs qu'ils impoſerent ne furent ni moins inconcevables ni moins déraiſonna-

bles que les Divinités qui les enſeignoient. Rien de plus étrange que les caprices de la ſuperſtition; rien de plus incompréhenſible & de plus ridicule que les actions qu'elle ordonne; rien de plus extravagant & de plus inutile que les vertus desquelles ſes Miniſtres font dépendre la faveur du Très-Haut. La raiſon eſt forcée de rougir dès qu'elle entend les préceptes bizarres qui ſortent de la bouche de ces légiſlateurs inſpirés par le ciel. L'un crie à ſon peuple de retrancher le prépuce de ſes enfans, de ſe laver fréquemment, de s'abſtenir de certaines chairs abominables aux yeux du Seigneur, de renoncer à tout travail en certains jours, d'offrir de fréquens ſacrifices, d'obſerver avec le dernier ſcrupule quelques cérémonies futiles. Un autre preſcrit comme une choſe importante au ſalut éternel que l'enfant, coupable avant même de naître, ſoit lavé & régénéré dans les eaux, qu'il s'abſtienne de viande à des jours marqués; qu'il s'acquitte fidélement des cérémonies myſtiques auxquelles les graces d'en-haut ſont attachées, qu'il ſe ſoumette périodiquement à des rites ſacrés devenus les canaux des graces de ſon Dieu; que par des génuflexions & des mouvemens fréquens & du corps & des lèvres, par des formules invaria-

bles, il faſſe deſcendre les faveurs du Tout-Puiſſant. Le Bramine dit à ſes diſciples de ſe laver dans les eaux du Gange; il leur perſuade que cette eau poſſede la faculté merveilleuſe de purifier les ames de leurs ſouillures; il leur recommande ſur-tout de reſpecter la vie de tout animal ou inſecte, dont la mort attireroit infailliblement le courroux céleſte ſur lui.

On ne finiroit point ſi l'on vouloit rapporter toutes les pratiques & les inventions puériles auxquelles la Religion a dans différens pays attaché la complaiſance ou la colere des Dieux. Le bon ſens eſt dérouté en voyant les devoirs ridicules que la ſuperſtition capricieuſe impoſa toujours aux hommes; l'eſprit ne peut point deviner les motifs des bizarreries que le ſacerdoce a inventées pour appaiſer le ciel ou pour mériter ſes bontés. La Religion ſe plut toujours à mettre la raiſon en défaut; elle ſe crut intéreſſée à ne montrer au vulgaire que des ſymboles, des emblêmes, des énigmes, des myſteres, des cérémonies qu'il adopta ſans examen, auxquels ſa crédulité le ſoumit, avec leſquels l'habitude le familiariſa, dont il ne ſentit jamais le ridicule, & qu'il retint avec opiniâtreté parce que leur obſcurité même les lui rendit plus chers. Les peuples ne furent jamais

que des enfans qui ſe laiſſerent guider par leurs Prêtres ; ceux-ci les tinrent pour toujours en tutelle au moyen de l'averſion qu'ils leur inſpirerent de bonne heure contre la raiſon. Il fut évidemment de l'intérêt de ceux qui voulurent aſſervir les hommes de les jetter dans des embarras continuels ; de mettre très-ſouvent leur obéiſſance à l'épreuve, de les habituer à plier ſous leurs caprices afin de les façonner au joug ; de multiplier leurs fautes, leurs ſcrupules & leurs expiations. Voilà ſans doute pourquoi les Miniſtres de la Divinité ſont parvenus en tout pays à lier preſque toutes les actions de la vie au ſyſtême religieux ; ils augmentent par là leur influence & leur pouvoir, ils ſe rendent néceſſaires, ils trouvent dans la crédulité des peuples une ſource intariſſable de richeſſes. (22)

Les

(22) Dans le Papiſme le Prêtre ne perd pas ſon diſciple un inſtant de vue. Il le baptiſe, il l'éleve, il le marie, il le réconcilie, il le guérit de ſes ſcrupules, il appaiſe ſes remords ; la mort même ne le garantit pas de la tyrannie & des exactions des Prêtres ; dans quelques ſectes Chrétiennes le Clergé tire un plus grand parti de ſes Eſclaves morts que de ſes Eſclaves vivans. Un habitant de l'Indoſtan n'eſt pas moins que le Chrétien infeſté par ſes Prêtres ; ceux-ci ſont perpétuellement occupés à le purifier de ſes fautes & à lui tirer ſon argent. Pour peu que l'on réfléchiſſe on demeurera convaincu que ce que l'on nomme

le

Les pratiques & les devoirs prétendus que la ſuperſtition préſcrit aux hommes ſeroient indifférens en eux mêmes, s'ils n'avoient partout pris la place des vrais devoirs que la nature leur impoſe; mais le ſuperſtitieux pénétré de l'importance de ſa Religion, perſuadé que rien de ce qu'elle ordonne ne peut être inutile ou mépriſable, convaincu que rien n'eſt plus eſſentiel que de ſe conformer aux ordres de ſon Dieu, s'imagine avoir rempli tous ſes devoirs en ſuivant ſervilement les régles établies par ſes prêtres, en montrant une exactitude ſcrupuleuſe dans les pratiques futiles dont jamais il ne pénétra les motifs; il crut avoir des vertus & être quitte envers la terre en adhérant aux dogmes inintelligibles qu'on lui annonçoit, en faiſant plier ſa raiſon ſous l'autorité, en n'omettant jamais la moindre choſe dans les loix ſacerdotales que le préjugé lui montroit comme ſacrées. Les expiations, les ablutions, les ſacrifices, les cérémonies religieuſes de

le culte de Dieu n'eſt au vrai que le culte des Prêtres, qui n'ont imaginé des Religions en tout pays que pour leur propre utilité. Le ſeul malheur qui réſulteroit pour un Etat de la ſuppreſſion du culte & des ſyſtêmes Théologiques, ſeroit de forcer une foule d'hommes oiſifs & méchans à chercher une façon de ſubſiſter plus honnête que l'impoſture.

toute eſpece ne ſont que des inventions funeſtes, par leſquelles l'homme ſubſtitue des mouvemens phyſiques de ſon corps à des mouvemens honnêtes & réglés de ſon cœur, à des habitudes utiles à la ſociété. Toute Religion où l'on expie, invite à ſe rendre criminel. Or toute Religion ſuppoſe des moyens corporels & faciles d'appaiſer la Divinité, d'où il ſuit que toute Religion eſt une ſource feconde de dépravations, dont le Clergé tout ſeul peut recueillir les fruits.

Si la Religion & ſes Prêtres eurent tout à gagner en repréſentant la Divinité comme intéreſſée, comme envieuſe des biens des hommes, comme avide de la chair des animaux, comme flattée de la fumée des ſacrifices, la morale eut tout à perdre par l'indigne trafic qui s'établit entre le ciel & la terre (23). Les expiations, comme on a vu, doivent enhardir au crime, le méchant devient plus téméraire dès qu'il ſe

(23) Lucien obſerve que les ſacrifices ſuppoſent les Dieux gourmands, avides, intéreſſés & ſemblables à des mouches, toujours prêts à dévorer les pauvres animaux & à ſucer leur ſang. *V. Lucian. Jupit. Tragic. V. dans Platon le Dialogue d'Eutyphon.* Le même Platon dans ſa *République Livre II.* ne veut pas que les riches ayent dans leurs maiſons des chapelles particulieres, il exige qu'ils ſacrifient en public, afin de leur oter la faculté d'expier en ſecret leurs crimes avec trop de facilité.

perſuade qu'il exiſte des moyens d'appaiſer ſon Dieu : jouit-il de l'opulence, il ſe tient aſſuré de pouvoir acheter de lui le droit de nuire à ſes ſemblables ; il entre en compoſition avec lui, il ſe conduit à ſon égard comme ces Miniſtres des Tyrans de l'Aſie, qui achettent de leurs avides Maîtres la permiſſion d'opprimer & de piller impunément leurs ſujets, ou qui à force d'argent obtiennent d'eux le pardon des injuſtices, des vexations & des rapines qu'ils leur font éprouver. Socrate obſerve avec raiſon que *celui qui donne à ceux qui n'ont beſoin de rien, entend bien peu l'art de donner ;* & Platon demande *ce que les Dieux doivent penſer des préſens des méchans, puiſqu'un homme honnête rougiroit de recevoir les dons d'un ſcélérat.*

Mais les paſſions des hommes, leurs habitudes vicieuſes, leurs penchans déréglés, leurs fantaiſies criminelles & momentanées, font qu'ils ſont bien plus diſpoſés à écouter la ſuperſtition facile que la ſageſſe auſtere ou que la ſaine morale. Celle-ci condamne avec rigueur les actions déshonnêtes, & montre au méchant toute l'horreur de ſa conduite ; l'autre le conſole par l'eſpoir de ſe réconcilier avec le ciel, & calme ainſi ſes craintes & ſes remords.

L'homme vicieux & criminel trouve dans la Religion des reſſources infinies contre les reproches de ſa conſcience: il lui eſt bien plus aiſé d'acquieſcer du bout des lèvres à des dogmes qu'il n'entend point, d'adhérer à des ſyſtêmes qu'il ne ſe donne point la peine d'examiner, que de conſulter une morale gênante; il préfere ſans peine des pratiques qui le diſpenſent de changer de conduite, de combattre ſes penchans, de renoncer à ſes habitudes: diſpoſé à ſe tromper lui-même & de moitié avec ſon Prêtre, il ſe promet que des prieres, des mouvemens du corps, des ſacrifices, des offrandes, quelques regrets ſtériles & paſſagers le remettront en faveur avec ſon Dieu, qui, touché de ſes préſens & de ſes baſſeſſes, lui pardonnera les outrages qu'il a faits à ſes ſemblables: il trouve bien plus commode d'égorger des agneaux, de bâtir des temples, de faire des largeſſes aux Prêtres, de leur confeſſer ſes crimes, de répéter quelques prieres, de ſe mettre dans une poſture humiliante, que de ſacrifier ſon ambition, ſon avarice, que de réſiſter à des habitudes criminelles, que de briſer les liens qui l'attachent au vice. Si frappé des inſtructions & des menaces de ſa Religion l'homme corrompu renonce pour quelque tems à ſa conduite déréglée,

il ne tarde point à la reprendre, aſſûré que cette Religion le recevra toujours à bras ouverts, que ſon Dieu intéreſſé & fléchi par ſes ſoumiſſions lui pardonnera ſes écarts, & que ſon Prêtre lui fournira des moyens de ſe débarraſſer du fardeau des remords. Une pente facile conduit au crime; on n'oppoſe qu'une foible réſiſtance à ſes deſirs dès qu'on ſe promet de pouvoir à volonté ſe réconcilier avec ſon Dieu. „ Vas au Temple, dit la ſuperſtition; im-„ mole des victimes; humilie-toi en pré-„ ſence de la Divinité; adreſſe-lui tes „ prieres; accuſe-toi devant ſes Prêtres, „ & tes péchés te ſont remis". Ainſi par la lâche complaiſance de la Religion la vie du criminel devient un cercle de crimes & d'expiations; un Dieu ſévere cede aux inſtances de ſes Miniſtres & leur donne le pouvoir de remettre en ſon nom les outrages que l'on a faits, & que l'on continuera de faire à ſes créatures. Un repentir qui n'aura point de ſuites ſuffit pour calmer la conſcience, & le méchant eſt pardonné tandis que ſon cœur eſt toujours le même. (24) C'eſt ainſi que quel-

(24) Philippe II. Roi d'Eſpagne fut, ainſi que Louis XIV. Roi de France, un débauché & un Tyran très-dévot. Jovien, qui ſuccéda à l'Empereur Julien, tout cra-

ques formules, quelques regrets périodiques & paſſagers, quelques prieres ſuffiſent pour rétablir la paix dans l'ame injuſte d'un Prince, dont la vie eſt marquée par des oppreſſions continuelles ; d'un courtiſan avide, vindicatif & fourbe ; d'un Concuſſionnaire qui s'engraiſſe de la ſubſtance du pauvre, de la veuve, de l'orphelin ; d'un juge qui tient une balance inégale ; d'une femme infidelle qui ſouille la couche de ſon mari.

Ceſſons donc d'être ſurpris ſi les hommes les plus pervers, les plus livrés à la débauche, à des habitudes criminelles, à des vices honteux, ſont ſouvent attachés à la Religion qu'ils outragent par leur conduite ; ils la regardent comme une reſſource ; ils ſont ſurs qu'elle les recevra lors-qu'ils voudront recourir à elle, ils ſavent qu'indulgente elle ſera toujours prête à les laver de leurs iniquités ; ils croient que leur Dieu facile ne peut manquer de leur pardonner lorsqu'ils fléchiront le genou devant

puleux qu'il étoit, préféroit ſa foi à l'Empire, qu'il ne voulut accepter qu'à condition de ne point regner ſur des Payens. Louis XI. demandoit à la Vierge Marie la permiſſion de commettre ſes aſſaſſinats, qu'il expioit enſuite par des préſens à l'Egliſe, des confeſſions, & des communions. La confeſſion chez les Papiſtes eſt un grand encouragement au crime ; ſi elle retient quelques hommes, l'*abſolution* qu'elle procure en pervertit bien d'autres.

ſes Miniſtres. Voilà pourquoi nous trouvons du zêle dans ceux mêmes que leurs mœurs corrompues ſembleroient devoir rendre les ennemis de la Religion; ils ne peuvent ſouffrir qu'on leur ôte la perſpective des reſſources dont ils eſperent tôt ou tard ſe ſervir; ils craignent qu'on ne les prive des moyens commodes qui, ſans gêner leurs paſſions, en diminuent les remords. Que le méchant qui refuſe obſtinément de renoncer à ſes déréglemens, à ſes crimes, ſoit dévoré de honte & de remords, qu'il en ſoit déchiré; c'eſt trahir la ſociété que de le ſoulager; qu'il ne trouve du repos que dans une conduite honnête; qu'il ne ſe pardonne à lui-même que lorsqu'il aura réparé le mal qu'il aura commis, & que des Prêtres impudens ne s'arrogent point le droit de remettre au nom des Dieux des fautes dont les hommes ſont les victimes.

Les Prêtres en tout pays ont réduit en tarif les délits des mortels. Ainſi les Miniſtres du Très-Haut ont prétendu meſurer juſqu'à quel point il étoit permis de l'outrager! La vraie morale n'a qu'une meſure invariable pour fixer la grandeur des fautes; les plus nuiſibles à la ſociété ſont les plus grandes à ſes yeux; elle nous or-

donne de ne point agir tant que nous ſommes dans l'incertitude ſur les effets de nos actions ; elle blâme indiſtinctement tout ce qui par ſoi-même ou par ſes conſéquences éloignées produit ſur nous-mêmes & ſur les autres des effets deſtructeurs ; elle ne trouve permis que ce que la raiſon approuve ; & la raiſon n'approuve que ce qui eſt conforme à notre nature propre & à l'intérêt de la ſociété où nous vivons. Quelles que ſoient les déciſions de la Religion, de la loi, de l'uſage, de l'opinion, la ſaine morale ne peut regarder comme vertueuſes que les actions vraiment utiles, & comme criminelles que les actions nuiſibles au genre humain ; enfin elle décidera ſans héſiter que tout ce qui nous nuit à nous-mêmes eſt une folie, & que tout ce qui tend à troubler la paix des hommes, à les opprimer, à les rendre malheureux, eſt un crime, que l'autorité du ciel & de la terre ne peut jamais juſtifier.

Sur quoi tombent pour l'ordinaire les ſcrupules & les remords que la Religion fait naître ? Quels ſont les crimes que ſes Miniſtres reprochent avec le plus d'aigreur ? Quelles ſont ces transgreſſions qui, ſelon eux, allument toute la colere divine ? Hélas ! les fautes que la Religion con-

damne avec le plus de ſévérité ont, comme on a vu, rarement le bien public pour objet; elle nous apprend à fremir devant des mots, à éviter avec horreur des crimes fictifs, par lesquels elle prétend qu'un Dieu impaſſible eſt vivement offenſé. Ainſi des actions indifférentes, des paroles peu conſidérées, des opinions involontaires, irritent le Tout-Puiſſant contre ſes foibles créatures. Aux yeux de la droite raiſon, l'injuſtice, la rapine, la médiſance, la calomnie, la fraude, l'ingratitude, la dureté, ſont des crimes plus réels & plus graves que ces fautes prétendues qui ont pour objet un Dieu, à la gloire ou à la puiſſance duquel on devroit ſuppoſer que l'homme eſt incapable de nuire, d'après les idées mêmes que la Religion s'efforce de nous en donner. Les fautes que la ſuperſtition nous exagere, & que ſuivant ſes idées les hommes puniſſent avec le plus de rigueur, ſont communément des choſes qui n'intéreſſent aucunement le repos de la ſociété.

Eſt-il rien de plus propre à confondre nos idées ſur la morale que le droit que le ſacerdoce s'arroge de forger des crimes & des vertus? Quelles ſont en effet ces vertus ſi vantées auxquelles la ſuperſtition at-

tache excluſivement la complaiſance du ciel ? La premiere de ces vertus conſiſte dans une ſoumiſſion aveugle aux dogmes & aux opinions que le ſacerdoce nous propoſe, vertu à laquelle on met un ſi haut prix que quelques Docteurs ont eu le front d'enſeigner qu'elle ſuffiſoit pour ſauver les hommes ſans les œuvres. Il faut convenir en effet que cette prétendue vertu eſt la plus utile à la Religion & à ſes Miniſtres ; elle doit être bien chere aux méchans, qui, en acquieſçant ſur parole aux ſyſtêmes qu'on leur preſcrit, ou en ſe diſpenſant de l'embarras de les examiner, ſe trouvent aſſûrés des bontés de leur Dieu, même ſans rien changer à leur conduite criminelle, ou ſans montrer aucune vertu aux êtres de leur eſpèce. Cette foi, ce pieux aveuglement, ce renoncement total à la raiſon eſt une diſpoſition ſi néceſſaire dans les principes de la Religion moderne des Européens qu'elle a le front de proscrire les vertus les plus avantageuſes au genre humain, dans ceux qui d'ailleurs ne ſont pas ſoumis à ſes déciſions, à ſon culte, à ſes Myſteres ; elle traite inſolemment de vertus *fauſſes* toutes celles qui n'ont point ſa croyance pour baſe. (25) Eſt-il

(25) Séneque *de vitâ beatâ cap. III* dit : *rerum naturæ aſſentior : ab illâ non deerrare, ad illius legem exemplum-*

donc rien de plus deſtructeur pour la morale que de faire mépriſer ou de montrer comme des crimes les actions les plus honnêtes, les plus héroïques, les plus néceſſaires à la race humaine ? La modération d'un Ariſtide ; la ſageſſe d'un Socrate ; l'inflexible équité d'un Caton ; les rares vertus d'un Antonin ne ſont donc que des péchés aux yeux des hommes qui prétendent enſeigner la morale ! La tempérance, la bienfaiſance, l'humanité, l'équité, la modération d'un Infidele, d'un Idolâtre, d'un Philoſophe, ſont-elles donc des qualités moins eſtimables que l'injuſtice, la férocité, la barbarie d'un dévot ou d'un Prêtre ? Gardons-nous de le penſer ; la vertu ne dépend ni du caprice, ni des rêveries théologiques ; l'homme qui eſt bon & vertueux à Pékin ne peut être un méchant ni à Rome, ni à Paris, ni à Londres. Il n'y a que la ſuperſtition qui puiſſe faſciner l'eſprit au point de croire qu'un homme ne puiſſe être honnête ſans ajouter foi à ſes fictions abſurdes.

Cependant l'intérêt du Clergé voulut que des opinions ſi ridicules s'établiſſent ; tous ceux qui lui réſiſtent lui deviennent inuti-

que formari, ſapientia eſt. Il dit ailleurs (chap. II) *Habeo melius certiusque lumen quo a falſis vera dijudicem : animi bonum animus inveniat.*

les, & pour les rendre odieux à la ſociété, il les défere comme des hommes ſans mœurs & ſans vertus; en conſéquence le dévot ſe figure que ceux qui ne ſont point ſoumis à ſa Religion ſont de mauvais citoyens, & qu'il n'eſt de vertus réelles que celles que preſcrit le caprice de ſon Prêtre: celui-ci ne régle la morale que ſur ſon intérêt. Les eſpérances que le ſacerdoce donne pour une autre vie ne ſont deſtinées que pour ceux qui lui auront été bien ſoumis dans la vie préſente, qui lui auront humblement ſacrifié leur raiſon, qui auront aveuglément adhéré à ſes dogmes, qui auront été ſoigneux à remplir les devoirs qu'il a fixés, qui lui auront fait des largeſſes, qui ſe ſeront montré zélés pour ſes intérêts, qui auront marqué beaucoup d'amour à une Divinité, que dans toutes les Religions du monde ſes Miniſtres ont repréſentée ſous les traits les plus propres à repouſſer les cœurs. Comment en effet aimer ſincérement un être inconnu par ſa nature, mais que ſes Prêtres pour leur intérêt ne laiſſent pas de peindre en tout pays comme le plus terrible & le plus malin des Tyrans? Par quelle fatalité la raiſon eſt-elle forcée de méconnoître les vertus que la

théologie nous recommande? Par quel délire la ſuperſtition proſcrit-elle les vertus que la raiſon approuve? Nous offenſons les Dieux lorsque nous refuſons de regarder comme des vertus le zèle farouche, la cruauté, la perſécution qui ſont des ſuites de l'amour divin; nous offenſons la nature & la raiſon & nous devenons très-nuiſibles à nous-mêmes & à nos ſemblables dès que nous tendons aux perfections fanatiques que la Religion nous propoſe.

La nature nous dit de nous conſerver, de jouir, de travailler à notre bonheur, de rendre notre exiſtence agréable: la raiſon nous apprend que pour faire partager aux autres les ſentimens de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, pour obtenir leur eſtime, leur reconnoiſſance & leurs ſecours, nous devons leur faire du bien ou leur montrer des vertus: quels motifs aurons-nous pour faire le bien ſi la Religion nous ordonne de nous haïr nous-mêmes, de fuir l'eſtime des autres, de nous avilir à nos propres yeux, de n'agir qu'en vue d'un Dieu que nous ne connoiſſons point, de renoncer pour lui plaire aux douceurs que la nature nous préſente, de nous détacher des objets néceſſaires à notre félicité? En nous vantant cette abjection d'ame qu'elle nomme *humilité*, la Religion ne bri-

ſe-t-elle pas l'unique mobile qui dans ce monde pervers pouſſe l'homme à bien faire, la ſeule récompenſe qui reſte à la vertu? Comment veut-on que celui qui s'eſt rendu inſenſible à l'eſtime de lui-même, ou à qui l'on fait un crime de s'aimer, ſoit jaloux de mériter la tendreſſe & l'eſtime de ceux avec lesquels le Deſtin le fait vivre? (26)

CHAPITRE XII.

Continuation du même ſujet. Des perfections fanatiques de la ſuperſtition.

RENONCER à la raiſon, s'aveugler volontairement, fermer obſtinément l'oreille à la vérité, s'occuper uniquement de chimeres effrayantes, ſans jamais les concevoir; immoler à des réveries les penchans les plus légitimes de ſon cœur; combattre

(26) Les Prêtres diſent toujours que c'eſt l'orgueil qui fait des incrédules, & que c'eſt aux humbles que Dieu ſe fait connoître. L'*humilité* n'eſt tant recommandée par les Prêtres Chrétiens que parce qu'ils ſentent le beſoin qu'ils ont de diſciples bien ſtupides qui ferment volontairement les yeux à toutes leurs ſaburdités.

avec zêle & détruire avec fureur ceux qui refuſent de rêver comme nous ; ſacrifier aux caprices de nos Prêtres notre bien-être & le repos de la ſociété ; vivre dans les ſoupris & les larmes ; renoncer aux bienfaits que l'on croit néanmoins partir des mains de la Divinité ; mortifier ſes ſens, ſe rendre la vie inſupportable ; défendre avec chaleur des préjugés que l'on n'a point examinés ; ſceller, s'il le faut, ſon opiniâtreté de ſon ſang ; telles ſont les vertus étranges que la Religion appelle ſurnaturelles & divines, ſans doute parce qu'elles ſont contraires à la nature, parce que la raiſon n'en devine pas les motifs, ou ſeroit forcée, ſi elle les peſoit, de les déſapprouver. Ce ſont ces vertus qu'elle préfere à celles que par dédain elle nomme *humaines* ou *fauſſes*, parce qu'elles ſont fondées ſur l'eſſence de l'homme, utiles à ſon bonheur, néceſſaires au ſoutien des ſociétés. (27) Elle fait bien plus

(27) Rien de plus désavantageux à la Religion Chrétienne que le parallele qu'on pourroit faire des Saints, des Héros, des Demi-Dieux, des grands Hommes, des Sages du Paganiſme, avec les Saints & les Sages du Chriſtianiſme. Dans les premiers nous voyons des hommes courageux, remplis de grandeur d'ame, de bienfaiſance, d'équité, & toujours occupés à rendre des ſervices au genre humain. Dans les grands perſonnages que l'on propoſe aux Chrétiens pour modeles on ne voit que des Solitaires &

de cas de ces vertus fictives que de l'humanité, de la juſtice, de la concorde, de la grandeur d'ame, de l'activité. Sois cruel, méchant, inhumain, mais crédule, nous crie la ſuperſtition; ſois doux, bienfaiſant, modéré, & penſe comme tu voudras, nous dit la vraie ſageſſe. Vis inutile ſur la terre, rends-toi volontairement malheureux dans ce monde périſſable, ne ſonge qu'à l'avenir, nous dit l'une; ſois magnanime, actif, laborieux, nous dit l'autre; travaille à ton bonheur préſent, rends-toi cher à tes concitoyens, mérite leur eſtime par tes ſervices & tes vertus.

Depuis un grand nombre de ſiecles, il ſemble que la politique complice de la ſuperſtition n'ait cherché qu'à détruire dans les cœurs des hommes les ſeuls mobiles qui pouvoient les rendre vertueux en les rendant

des Moines abjects, des Martyrs enthouſiaſtes, des Prêtres fanatiques & ſéditieux, des Docteurs embrouillés, des Pénitens inutiles au monde. Quelle comparaiſon entre Socrate & St. Dunſtan; Cicéron & St. Auguſtin; entre Caton & Thomas Becket; entre Marc-Aurele & David! Un Saint, chez les Payens, étoit un Citoyen plein de courage & d'énergie. Un Saint chez les Chrétiens eſt ou un lâche ſans ame, ou un ſcélérat turbulent, ou un perſécuteur inhumain, ou un Martyr frénetique, ou un Théologien en délire. Pour peu que l'on conſidere les principes de la morale Chrétienne, on ſera forcé d'avouer qu'elle ne tend qu'à ſéparer les hommes les uns des autres ou bien à les mettre aux priſes par le ſaint zéle qu'elle leur inſpire.

dant utiles à l'Etat. Les gouvernemens ont abandonné la morale aux miniſtres de la Religion, dont l'intéret ne fut jamais que de faire des rêveurs inutiles, des citoyens abjects, des fanatiques dangereux diſpoſés à les ſervir aveuglément. La théologie indifférente ſur les mœurs réelles ne s'eſt occupée que de ſubtilités, d'hypothèſes gratuites, de commentaires ſur les oracles de ſon Dieu; la ſoumiſſion à ſes déciſions lui fut bien plus avantageuſe que la raiſon, que la recherche de la vérité, que la vraie ſcience, que la morale; les gouvernemens perſuadés que la Religion leur ſuffiſoit pour conduire les peuples & les rendre ſoumis, & pour leur inſpirer le goût de la vertu, ou, peut-être, contens de commander à des ames avilies, ignorantes, vicieuſes & ſans mœurs, ſe bornerent à les forcer d'être orthodoxes & religieux, ſans jamais ſonger à les faire inſtruire de leurs véritables devoirs. La théologie polémique infecta & déſola le monde; on n'entretint les mortels que de dogmes, de myſteres, de mythologies, de commentaires ſur des livres obſcurs; on obligea les ſujets à croire ce qu'ils n'entendirent jamais, à ſe conformer à des cérémonies, à s'aſſervir à des uſages arbitraires; les Souverains

ne penſerent ni à faire de bonnes loix, ni à récompenſer la vertu & les talens, ni à punir & décourager le vice & l'incapacité; la façon de penſer en matiere de Religion fut ſeule conſultée; à ce prix il fut permis d'être ſans mœurs & ſans vertus. Plus nous conſidérerons la Religion & plus nous verrons qu'elle détruit la morale & qu'elle détourne l'homme des objets vraiment dignes de l'occuper.

Quels ſont les importans avantages que les Nations recueillent des hommes que la Religion leur forme? Le dévot croit-il-avoir rempli tous ſes devoirs, croit-il être bon Citoyen, bon Epoux, bon Pere; en un mot croit-il être bien utile, parce qu'il a mis dans ſa mémoire des dogmes qu'il n'entend pas; parce qu'il fréquente les temples aſſiduement; parce qu'il répete mille fois de vaines formules de prieres; parce qu'il aſſiſte fidélement aux cérémonies de ſon culte, parce qu'il écoute attentivement les inſtructions de ſes Prêtres; parce qu'il s'abſtient avec ſcrupule de certains alimens, parce qu'il fuit le monde & vit dans la retraite où il ſe repaît de ſpéculations ſtériles; parce qu'il partage ſon bien avec des Prêtres & des Moines, & leur rend ce qu'il a pris à la ſociété? Eſt-ce être citoyen que de ne rien faire pour ſon pays? Eſt-ce être

un bon Pere que de négliger ſa fortune? Eſt-ce être bien utile que de perdre tout ſon tems en prieres? Cependant quiconque ſe conduit de la ſorte paroît un homme réglé & de bonnes mœurs aux yeux de la Religion, tandis que la ſociété n'en retire aucun fruit. (28).

Elle en retire encore bien moins de ces perfections prétendues que nous propoſent des Religions, qui ſe vantent pourtant d'être utiles & néceſſaires au genre humain. En effet en quoi conſiſtent ces perfections merveilleuſes? Ceux qui veulent y parvenir ſe vouent à un célibat volontaire qui dépeuple la ſociété, qui briſe les liens du citoyen avec ſa patrie, qui anéantit la tendreſſe pour ſes proches, qui fait ſouffrir la nature, forcée de réclamer contre un enthouſiasme dout elle eſt affligée. D'autres ſe refuſent aux plaiſirs les plus légitimes, ils croiroient irriter leur Dieu s'ils jouiſſoient de ſes bienfaits; ils s'imaginent plai-

(28) Des Docteurs ont enſeigné qu'un Chrétien ne pouvoit être ni Magiſtrat, ni Soldat, ni Marchand. Les Prêtres de l'Egliſe Romaine attachent une très-grande vertu au célibat: cette perfection ſublime a du moins l'avantage de les détacher de la ſociété. Nous voyons dans notre hiſtoire que l'idée de perfection attachée à la continence fut cauſe de l'extinction ſucceſſive de toutes les maiſons royales de l'*Eptarchie*.

TAYLOR INST. OXFORD

re à l'auteur en déteſtant ſes ouvrages; ils pleurent, ils gémiſſent, ils ſe tourmentent, ils ſe mortifient, enfin ils ſe croient parvenus au comble de la perfection en ſe détachant de tout ce qui les entoure, en ſe haïſſant eux-mêmes, en rempliſſant leurs jours d'amertumes & de douleurs, en détruiſant peu-à-peu l'exiſtence que la nature leur ordonne de chérir & de conſerver. C'eſt ainſi que preſque toutes les Religions de la terre nous montrent une foule d'inſenſés qui dans leur folie regardent comme des vertus la haine & le mépris de ſoi, l'eſclavage volontaire, la mélancolie, l'oiſiveté, les ſoupirs, la cruauté contre ſoi-même; en un mot des outrages perpétuels faits à la nature, ſans profit réel ni pour la ſociété, ni pour ſoi.

C'eſt néanmoins ſur ces idées abſurdes que ſe fonde la conduite étrange de tant de pieux forcenés que la ſuperſtition nous montre par-tout comme des modeles achevés de la perfection. Quelles vertus réelles le bon ſens peut-il démêler dans ces malheureux pénitens, pour avoir inventé mille manieres de ſe tourmenter en cette vie afin de mériter les joyes ineffables de l'autre? Quel mérite un homme ſenſé peut-il trouver dans ces enthouſiaſtes qui croyant ſoutenir les intérets d'un Dieu dont ils n'ont

point eu d'idées certaines & d'une Religion qu'ils avoient adoptée ſur parole, ont ſouffert la mort avec un courage digne d'une meilleure cauſe, ont affronté mille dangers, pour répandre leurs préjugés merveilleux, ont cru ſe rendre chers à la Divinité en montrant une opiniâtreté plus forte que les Tyrans, les ſupplices & les bourreaux? Dans toutes les Religions du monde il s'eſt trouvé des hommes d'une imagination embraſée, d'un entêtement invincible, d'un courage à toute épreuve, qui ont cru que leur Dieu demandoit le ſacrifice de la vie qu'ils avoient reçue de lui & qui par leur conſtance dans les tourmens ont donné des ſpectacles mémorables dont l'humanité gémit, dont la raiſon rougit, mais dans leſquels la Religion trouve des preuves de ſa bonté.

Elle ne s'enorgueillit pas moins de ces Pénitens fameux qui ſemblent s'être diſputé à qui découvriroit les façons les plus rares de ſe tourmenter eux-mêmes. Quels avantages les ſociétés ont-elles recueillis de tant de Solitaires, d'inutiles Anachoretes, de Cénobites auſteres, de Fakirs frénétiques, de Talapoins inſenſés que la crédulité révere par-tout & que la ſuperſtition admire comme des chefs-d'oeuvres de vertu? Que

verrons-nous dans ces déſeſpérés & dans leur conduite étrange, ſinon une profonde mélancolie nourrie par l'idée d'un Dieu barbare, & peut-être une vanité flattée de l'idée de ſe diſtinguer du commun des mortels & d'arracher leur admiration? Pénitens inſenſés! eſt-ce donc un Dieu bon que vous croyez ſervir en devenant les ennemis de vous-mêmes? Avouez votre démence, c'eſt un mauvais génie, c'eſt un Démon que vous adorez: c'eſt d'un Pere bizarre qui ſe plaît à voir ſes enfans affamés & dans les pleurs que vous êtes les enfans: c'eſt d'un Tyran furieux qui aime à voir régner la déſolation autour de lui que vous croyez dépendre. Si votre Religion n'étoit pas à tout moment en contradiction avec elle-même, ne vous diroit-elle pas qu'un Dieu bon ne peut être flatté de vos tourmens; qu'un Dieu qui ſçait tout, connoît ce qu'il vous faut ſans que vous le fatiguiez par d'éternelles demandes? Ne ſentiriez-vous pas vous-mêmes que jouir de ſes bienfaits c'eſt entrer dans ſes vues, c'eſt lui rendre vos hommages? S'il chérit ſes créatures, n'eſt-ce pas le ſervir que de leur être utile? Aimer les ouvrages de ſes mains n'eſt-ce pas l'aimer lui-même? En jouir n'eſt-ce pas s'exciter à la reconnoiſſance envers lui?

Mais ſous un Dieu que l'on croit bien

moins l'ami que l'ennemi du genre humain, les esprits sont forcés de s'égarer à force d'idées lugubres; & par une conséquence nécessaire c'est par la tristesse & les gémissemens que l'on s'imagine le servir & désarmer sa colere. Ce fut-là, sans doute, le point de vue qui frappa une foule d'extravagans; par un maintien grave, par une conduite austere, par de la misantropie, par de la mauvaise humeur, par des privations cruelles & par mille supplices étudiés, ils n'ont paru vouloir annoncer aux hommes que le méchant caractere du maître qu'ils servoient. Un Dieu plein de rigueur doit faire disparoître la gayeté: il faut se conformer à son humeur sombre & sauvage: voilà pourquoi le superstitieux en tout pays se crut obligé de vivre séquestré, de faire divorce avec les plaisirs, de se séparer des objets qui pouvoient le détourner de ses sombres idées.

L'orgueil, comme on l'a fait entendre, eut, sans doute, beaucoup de part à l'étrange conduite de ces personnages dont la Religion fait ses héros. (29) La singula-

(29) On peut appliquer aux Pénitens & aux Cyniques de toutes les Religions ce que Quintilien disoit aux Cyniques de son tems. *Vos verò, novo genere ambitûs, adorationem miserid captatis.*

rité attire les regards du vulgaire ; un genre de vie pénible lui en impoſe ; les tours de force l'éblouiſſent, il finit par regarder comme des favoris du ciel, comme des hommes divins & ſurnaturels, ceux qui paroiſſent avoir triomphé de la nature, & s'être mis au deſſus de ſes beſoins. Si nous regardons ſans prévention les motifs de la conduite de la plupart des enthouſiaſtes que la ſuperſtition admire, nous trouverons qu'une imagination impétueuſe ou bien une mélancolie profonde leur font entreprendre leur genre de vie pénible ; des eſpérances vagues, & plus ſouvent encore l'orgueil, les y ſoutiennent ; la vénération des peuples les paye avec uſure des maux volontaires qu'ils ſe font : ceux-ci s'imaginent follement que leur Dieu ne peut ſans injuſtice ſe diſpenſer de récompenſer & de chérir des mortels qui ont eu le courage de ſouffrir, de renoncer aux plaiſirs, de tout quitter pour lui ; ils le croient obligé de faire part de ſa gloire à des fous qui lui font ces inutiles ſacrifices ; ils ne doutent pas que ces hypocondriaques ſacrés n'ayent du crédit à ſa Cour, & que leurs prieres ne ſoient très-efficaces auprès de lui. Enfin le Pénitent ſe perſuade à lui-même qu'il a bien mérité de ſon Dieu, qu'il eſt obligé de lui ſavoir gré & de l'eſtimer de ſa puſil-

lanimité, de ſa mélancolie, de ſon fanatiſme, & même de ſa vanité puérile.

Nous avons déjà parlé plus d'une fois de cette vertu inquiette & turbulente, de cette fièvre ſacrée que la Religion a nommée zêle; elle eſt fondée ſur un attachement aveugle à la cauſe prétendue de ſon Dieu & ſur la néceſſité d'étendre ſon empire. Cette vertu ſi vantée & ſouvent ſi deſtructive non ſeulement porte le désordre dans une nation, mais encore ceux qui la poſſedent ſont pouſſés à des entrepriſes hazardeuſes dont ils deviennent communément les premieres victimes: c'eſt au zêle que pluſieurs ſectes ſont redevables de ces enthouſiaſtes infatigables qu'on voit aller au bout du monde porter les oracles & le culte de leur Dieu: ils ſe figurent que, ſemblable aux Souverains ambitieux de la terre, il aime à voir augmenter ſon Domaine; en conſéquence ils traverſent les déſerts & les mers pour lui former des Colonies; ils vont aux dépens de leur ſang lui acquérir de nouveaux ſujets. Cependant leur zêle eſt ſouvent mal récompenſé dans ce monde; les Dieux qu'une poſſeſſion antérieure a rendu maîtres du pays puniſſent les téméraires qui viennent les y troubler.

De toutes les paſſions il n'en eſt point

que la Religion flatte & rende plus indomptable que la vanité; c'eſt un ſang bouillant, une bile très-âcre, un tempérament colere qui forment les zélés: joignez à ces diſpoſitions beaucoup d'ignorance, d'orgueil & de préſomption, ce zêle deviendra d'une opiniâtreté invincible. Rien n'eſt plus opiniâtre qu'un homme dont la Religion a dépravé la conſcience; rien de plus inflexible qu'un ignorant qui ſe croit inſtruit & ſe flatte d'avoir ſon Dieu pour lui, de combattre pour ſa cauſe, de l'avoir pour témoin de ſon courage & de ſon zêle. Lors même que les hommes le blâment, il n'en devient que plus obſtiné dans ſon délire; ſon orgueil le ſoutient contre tout l'univers, il regarde ſon entêtement comme l'effet des ſecours divins, il ne lui vient aucun doute ſur la bonté de ſon jugement, il abonde dans ſon propre ſens, il n'examine rien, il regarde ſon aveuglement comme ſacré, & ſans enviſager les conſéquences il ſe jette tête baiſſée dans les plus grands dangers. Le fanatique ignorant & de bonne foi eſt ſouvent plus à craindre que l'impoſteur & l'hypocrite. Ce ſont des perſonnages de cette trempe que nous voyons dans ces champions qui portent ſouvent le trouble au ſein des nations, & qui pénétrés de la bonté de leur cauſe ne cedent jamais à des

conſidérations humaines. Il n'eſt point de désordres que l'on n'excite ſans ſcrupule dès qu'on ſe perſuade que l'on défend ſon Dieu, tandis que l'on ne défend que ſa vanité propre, ſon ignorance préſomptueuſe, ſes préjugés imbécilles; l'univers dût-il en périr on riroit au milieu de ſes ruines; l'opiniâtreté religieuſe ſera toujours capable d'ébranler les Etats. (30)

Tels ſont les hauts faits & les vertus fatales des différens héros dont la Religion orne ſes faſtes; telles ſont les qualités merveilleuſes auxquelles elle décerne dès palmes & des triomphes, ce ſont-là les perfections vers leſquelles le fanatiſme ordonne à ſes victimes de tendre ſans relâche. La contemplation, la priere, la retraite, l'oiſiveté, le renoncement au monde & à ſes plaiſirs, le mépris de la raiſon, de l'expérience, de la ſcience, les auſtérités, des

(30) Un grand zêle ſuppoſe toujours très-peu de lumieres & de jugement. Les Juifs, parmi les quatre choſes, qui ſuivant leurs Rabbins détruiront l'univers ou ameneront le Jugement univerſel, comptent *un homme bien religieux & bien ſot*. L'Egliſe Chrétienne a eu beaucoup d'hommes de cette trempe: les plus grands Héros du Chriſtianiſme ont été ou des ambitieux intrigans & turbulens, ou des imbéciles fortement attachés à leurs préjugés, & qui les ſoutenoient avec opiniâtreté S. Athanaſe. S. Cyrille & notre Thomas Becket de Canterbury &c. ont été viſiblement des ſéditieux, ou des fous, que l'intérêt ou la ſottiſe animoient à troubler l'Etat pour l'acquit de leur conſcience. L'ignorance eſt la mere de la dévotion; l'ignorance obſtinée & bouillante eſt la mere du zêle.

tours de force, enfin le courage d'affronter la mort en troublant la ſociété; telles ſont les éminentes vertus par leſquelles les fondateurs & les ſoutiens d'un grand nombre de ſectes ſe ſont diſtingués aux yeux du vulgaire.

Les peuples imbécilles demeurent ſtupéfaits à la vue de ces perſonnages inimitables; mais leur admiration n'eſt point ſtérile; on comble bientôt de richeſſes, d'honneurs, & de préſens ces favoris des Dieux: le renoncement aux choſes de la terre leur vaut peu-à-peu la plus grande opulence. Les nations ſéduites par l'humilité faſtueuſe de ces grands perſonnages ſe dépouillent pour enrichir ceux qui s'étoient d'abord voués à la pauvreté; elles s'empreſſent d'élever & de diſtinguer des hommes qui font gloire de mépriſer les grandeurs; on fait nager dans le luxe ceux qui s'étoient d'abord refuſé le néceſſaire. Ce fut ainſi que les ſucceſſeurs des enthouſiaſtes indigens qui fonderent la Religion Chrétienne, ſont devenus peu-à-peu des Princes puiſſans qui marcherent égaux aux Rois & qui ſouvent les forcerent de leur céder le pas (31).

(31) En Angleterre, ſous nos Rois Saxons l'on expioit un meurtre par une amende. Une Loi d'Alfred fixoit un prix à la vie du Roi même; mais la compoſition pour la vie de l'Archevêque-Primat, étoit plus forte que pour celle du Souverain. Dans le Droit Canonique de l'Egliſe Romaine

Un reſpect héréditaire les rendit vénérables aux yeux des peuples prévenus lors même qu'on ne trouva plus en eux la moindre trace des vertus ridicules qui faiſoient admirer leurs prédéceſſeurs.

La vertu, on ne peut trop le répéter, eſt l'utilité du genre humain; l'oiſiveté ne peut être utile; la contemplation, la priere, la retraite ne peuvent être avantageuſes; des macérations, des tourmens gratuits, la miſantropie, la bile, le fanatiſme & l'opiniâtreté ne peuvent être mis au nombre des vertus. Ainſi la ſuperſtition par ſes fauſſes vertus, par la ſupériorité qu'elle leur donne ſur les véritables, par les devoirs extravagans qu'elle ſubſtitue à celles-ci, loin d'être l'appui de la morale ne paroît inventée que pour l'affoiblir ou la détruire. Enfin les dogmes & les principes fondamentaux d'une Religion qui ſert un Dieu revêtu de qualités, ſont incompatibles avec la droite raiſon. Les principes deviendront incertains & chancelans, même en ſuppoſant un Dieu bon, dès que l'on

le Pape eſt comparé au Soleil & l'Empereur à la Lune: celui-ci doit être ſoumis au Pape, qui ne l'eſt à perſonne. Le Pape a deux glaives, l'un *ſpirituel* & l'autre *matériel;* ce dernier eſt entre les mains des Rois, mais doit être employé ſous le bon plaiſir du Pontife. L'Empereur eſt une *Lime* qui ne peut agir ſi le Pape ne la tient dans ſa main. *V. les Décrets de Gratien.*

prétendra que ce modele de nos devoirs n'eſt point aſtreint aux régles ordinaires, ou qu'il a pu ſe départir un inſtant de l'équité, de la bienfaiſance & de la bonté. Comment allier une morale aſſurée avec une Religion dont le premier dogme eſt que la Divinité a pu permettre que l'homme la plus chérie de ſes créatures ſuccombât à une tentation qu'elle avoit elle-même placée ſur ſon chemin, & s'eſt prévalu de ſa faute pour le punir & envelopper dans ſa disgrace toute ſa race innocente ? Eſt-il bien poſſible de concilier la morale avec une Religion qui nous apprend qu'un Dieu, ayant trompé les hommes, les punit injuſtement, & en fait les jouets de ſes cruelles fantaiſies ? Si l'on vouloit combiner une Religion ſi monſtrueuſe avec la ſaine morale, celle-ci ſubordonnée à la premiere ou ſeroit renverſée, ou ne ſeroit jamais ſûre de rien.

CHAPITRE XIII.

La ſuperſtition contredit, confond & détruit les vraies idées de la vertu. Principes naturels de la Morale.

De la contradiction ſi palpable qui ſe trouve très-ſouvent entre les dogmes fondamentaux que toute Religion nous enſeigne & les vrais principes de la morale, il en réſulte des inconvéniens marqués pour la derniere; la morale eſt toujours combattue par le dogme, & par ce choc elle eſt presque toujours affoiblie ou anéantie. Le dogme vient du ciel, il ſert de baſe à la Religion, par conſéquent il doit l'emporter ſur la morale, qui vient des hommes, & qui n'a que le genre humain pour objet. Le dogme ne peut changer, la foi eſt invariable; les faits que l'on raconte de la Divinité étant ſuppoſés indubitables par l'homme religieux, doivent régler ſa conduite, il doit imiter ſon Dieu, & ſi ce Dieu a commis ſouvent les actions les plus atroces & les plus noires, c'eſt en vain

que la raiſon voudra l'en détourner, le dogme plus reſpectable qu'elle, lui apprendra ce qu'il doit faire. Dans une Religion qui enſeigne que la Divinité a pu être dans mille occaſions l'auteur ou le fauteur du crime, du maſſacre, de l'injuſtice, de la perſécution, de l'intoléranee, on ne voit pas de quel droit la morale s'ingéreroit de dire aux hommes de s'abſtenir de la violence, de vivre en paix, de ſuivre invariablement les régles de la juſtice & de l'humanité. Si l'on nous réplique que ce même Dieu a donné des preuves de ſa bonté, il en réſultera que celui qui l'adore & l'imite peut être bon & méchant, ſuivant que ſon tempérament & les circonſtances l'exigeront.

Ainſi la morale enſeignée par toute Religion, qui ſuppoſe néceſſairement un Dieu changeant, ne ſera jamais que douteuſe; elle dépendra de l'intérêt & du caprice de chaque ſuperſtitieux, & du point de vue ſous lequel il enviſagera ſon céleſte modele, qui tantôt ſe montre à lui ſous les traits de la bonté & tantôt ſous ceux de la méchanceté; c'eſt à lui de choiſir à quel Dieu il lui convient de reſſembler. Demandez à la Religion Chrétienne ſi l'humanité, la concorde, & l'amour

mour du prochain ſont des vertus ; elle vous répondra ſans héſiter que ſon fondateur recommande ces diſpoſitions comme les plus eſſentielles pour plaire à la Divinité : demandez aux Miniſtres de cette même Religion ſi le féroce Moyſe, ſi le barbare David, ſi tant de Rois ſanguinaires & zélés qui ont égorgé, perſécuté, tourmenté des hérétiques, ont été agréables à leur Dieu ? Ils vous diront qu'ils ont été dévorés d'un ſaint zêle qui doit l'emporter ſur l'humanité, la douceur & l'amour du prochain.

L'on ne peut cependant diſconvenir que la Religion ne ſoit quelquefois d'accord avec la raiſon. Pour bien tromper les mortels, il eſt important d'allier le menſonge avec la vérité ; il faut leur perſuader qu'on veut les rendre heureux ; il faut les ſéduire & les éblouir ; ils ſeroient infailliblement révoltés d'une Religion viſiblement contraire en tout point aux intérêts de leur nature, & qui leur déclareroit qu'elle vient anéantir la morale. Ainſi la Religion eſt forcée d'emprunter le langage de cette raiſon, qu'elle défend néanmoins de conſulter & d'exercer ; elle eſt obligée de ſe ſervir de la morale pour attirer les mortels ; ſes Apôtres & ſes

Miſſionaires les ſéduiſent par une conduite modérée, par des vertus, au moins apparentes, par des mœurs rigides, par une conduite réglée, par des leçons utiles dont ils entremêlent leurs folies. Ainſi la morale eſt un marche-pied dont la Religion s'eſt quelquefois ſervie pour s'élever ſur le Trône; dès qu'elle y eſt parvenue elle la mépriſe, elle la néglige, elle la force de céder le premier rang à cette morale fictive qui n'a que l'imagination pour baſe, & l'intérêt des Prêtres pour objet. Alors les vertus fondées ſur les rapports ſubſiſtans entre les chétives créatures, ſont des vertus ſecondaires; la Religion ne ſouffre point qu'on les compare avec celles qu'elle fonde ſur des rapports imaginaires. Par-tout où le ſyſtême religieux domine, les intérêts de la terre doivent être néceſſairement ſubordonnnés à ceux du ciel; & ſi Dieu nous commande d'être cruels, fanatiques & rebelles, c'eſt en vain que la morale & la politique nous diront d'être humains, indulgens & ſoumis. Dès que la ſuperſtition eſt la plus forte, la raiſon eſt forcée de ſe taire; la morale devient ſa ſervante, elle n'eſt écoutée qu'autant qu'elle parle conformément aux vues de ſa maîtreſſe impérieuſe, & preſque tou-

jours en délire. La Religion a ſeule l'oreille du maître de toutes choſes ; elle eſt ſeule dépoſitaire de ſes intentions cachées ; elle jouit excluſivement du pouvoir d'attirer ou de déſarmer ſon courroux ; ainſi c'eſt elle ſeule qu'il faut ſuivre, & ſes préceptes tiennent lieu de tout aux yeux de ſes ſectateurs.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoître l'inefficacité des notions religieuſes pour rendre les hommes meilleurs ; les idées d'un Dieu vengeur & rémunérateur ne peuvent rien contre les paſſions de ceux qui en paroiſſent le plus fortement convaincus ; les Tyrans & les Prêtres même qui fondent tous leurs droits ſur la Religion, n'en ſont ni plus juſtes, ni plus réglés dans leurs mœurs, ni plus vertueux : que dis-je ! nous avons montré que les nations les plus religieuſes & les plus orthodoxes ſont communément les plus plongées dans l'ignorance de la ſaine morale ; n'en ſoyons point ſurpris ; la Religion perſuade aux hommes qu'elle leur ſuffit ; elle leur fait une morale accommodée aux intérêts de ſes Miniſtres ; elle expie tous les forfaits, elle calme tous les remords, elle réconcilie avec Dieu ; par ſon crédit puiſſant, elle procure les récom-

penſes éternelles à ceux-mêmes qui les ont le moins méritées; ces avantages peuvent-ils être mis dans la balance avec ceux que la morale procure? D'ailleurs rien de plus aiſé que d'être religieux, tandis que, dans la préſente conſtitution des choſes, rien de plus difficile que d'être vertueux. L'univers eſt rempli d'hommes religieux; il eſt des nations entieres chez leſquelles perſonne n'a jamais douté des dogmes qu'on leur annonce, la vertu y eſt-elle plus commune pour cela? Les ſociétés en ſont-elles plus heureuſes de ce que les Tyrans qui les oppriment obſervent ſcrupuleuſement des pratiques religieuſes? Une nation en eſt-elle moins vexée parce que ſon Deſpote dévot, accompagné d'une foule de courtiſans hypocrites, va au temple implorer la clémence du ciel ſur un peuple que ſes oppreſſions, ſes injuſtices & ſes folies retiennent dans la miſere? Il ſemble que la Religion ne ſoit faite que pour jouer les hommes, ou pour leur donner le change ſur les auteurs de leurs maux. Qu'importe-t-il aux nations que ceux qui les gouvernent ſoient religieux ou impies? Un Tyran crédule eſt-il moins un Tyran que celui qui ne croit point à la Religion? Un Miniſtre, un Courtiſan, un Prêtre,

qui pillent, qui trompent, qui oppriment les peuples, en ſont-ils donc des hommes moins nuiſibles parce qu'ils allient l'ignorance & la crédulité à tous leurs crimes? La Religion, loin de rendre les hommes plus vertueux, leur fournit des moyens de ſe diſpenſer de l'être; elle ſanctifie les fraudes du ſacerdoce; elle juſtifie, elle expie les crimes de la Tyrannie; elle réconcilie avec Dieu tous ceux qui ont outragé & offenſé ſes malheureuſes créatures. Ainſi, loin de rendre la morale plus reſpectable, elle invite à violer ſes régles, elle émouſſe les aiguillons de la conſcience; mais jamais d'un ſcélérat elle ne parvient à faire un homme honnête & vertueux.

Que l'on ne nous parle point de ces changemens merveilleux que la Religion opere ſur les cœurs des hommes; de ces *converſions* éclatantes, qui, de l'aveu même de ceux qui les vantent, ſont ſi rares qu'on les regarde comme des effets ſurnaturels de la grace divine. En bonne foi la vraie morale gagne-t-elle beaucoup à ces prodigieux changemens, à ces révolutions ſubites qui ſe font dans le tempérament ou la conduite de quelques hommes, touchés par la Religion? La ſociété eſt-elle bien dédommagée des vices & des crimes

dont elle a longtems ſouffert, parce que ceux qui les ont commis ont tout d'un coup pris le parti de fréquenter les Temples, de multiplier leurs prieres, de pratiquer des jeûnes & des auſtérités, de vivre dans la retraite, de fuir le grand monde, de renoncer à ſes plaiſirs, ſans ſonger à réparer tous les maux qu'ils ont faits? La Religion oſera-t-elle ſe vanter de rectifier ces penchans habituels qui enchaînent l'homme à ſes vices? Fera-t-elle d'un Conquérant, incommode à ſes ſujets & à ſes voiſins, un Monarque paiſiblement occupé du ſoin de rendre ſes Etats heureux? Amollira-t-elle le cœur inacceſſible d'un avare qui toute ſa vie ne fait que théſauriſer? Déterminera-t-elle un Courtiſan hautain, un Miniſtre injuſte, à renoncer à leurs vexations, à leur orgueil dédaigneux? Engagera-t-elle un voleur public à reſtituer ſes biens à la ſociété ou à s'abſtenir de ſes rapines? Non, ſans doute; la Religion opere rarement de pareils miracles. Que réſulte-t-il donc de ces importans changemens, qu'on lui attribue & qu'elle nous montre comme capables de réjouir la Divinité & toute ſa cour céleſte? Chacun dans les rèmedes que ſa Religion lui propoſe, conſulte ſon propre tempérament, il fait

choix de ceux qui ſont les plus analogues à ſes paſſions & à ſes intérêts & qui lui coûtent le moins. Ainſi l'homme colere, impérieux & d'un ſang échauffé, deviendra zêlé, perſécuteur, intolérant; l'homme d'une imagination forte deviendra fanatique, l'homme bilieux & mélancolique ira dans la retraite nourrir ſa miſantropie; l'avare conſentira à faire de fréquentes abſtinences; le prodigue verſera ſon bien dans le ſein des pauvres; la femme, jadis diſſolue, ennuyée de ſes galanteries, aimera ſon Dieu d'après la vivacité de ſon tempérament, & deviendra peut-être une dévote inſpirée.

Ainſi chacun de ceux que la Religion a touchés ne fera que donner un nouveau cours à ſes paſſions habituelles, & croira plaire à ſon Dieu en ſe livrant, en vue de lui, à leurs impulſions. Les changemens merveilleux que la Religion opere conſiſtent toujours à tourner vers des chimeres les paſſions qui avoient antérieurement d'autres objets; ſes guériſons ſe bornent à appliquer des remedes idéaux à côté d'un mal réel. La ſociété ne peut rien gagner à une dévotion, ſi ſouvent incommode, à des prieres & des jeûnes inutiles, à des auſtérités inſenſées, à ces viſions extatiques,

qui ſuccedent à des vices dans ceux qui l'ont troublée. Une nation longtems tyrannisée, dépouillée, réduite à la mendicité, ſe trouvera-t-elle bien dédommagée par les regrets tardifs d'un Monarque puſillanime qui, au lit de la mort & dans l'impuiſſance de lui nuire déſormais, demandera pardon à ſon Dieu du mal qu'il lui a fait pendant toute ſa vie? Si quelqu'un méritoit de mourir dans le déſeſpoir, ce ſeroit, ſans doute, ces hommes de ſang, dont la vie n'a été qu'un tiſſu de crimes & d'injuſtices; la Religion ne devroit point écarter de leur couche les torches des furies; leurs exemples effrayeroient au moins le crime audacieux & puiſſant; leur ſupplice & leurs remords en impoſeroient, peut-être, à ces monſtres cruels qui ſe font un jeu du malheur, des ſoupirs & des larmes des peuples.

En ſuppoſant les changemens que les idées religieuſes produiſent dans les cœurs des hommes, plus utiles, plus réels ou plus fréquens qu'ils ne ſont, nous trouverons toujours, en prenant la balance, que les biens que la ſuperſtition fait aux hommes ne peuvent ſe comparer aux maux continuels & ſans nombre qui en ſont les ſuites immédiates & néceſſaires. Si ſes terreurs & ſes menaces influent quelque-

fois ſur les mœurs de quelques individus, mettent un frein à des paſſions peu fortes, contiennent quelques hommes timides, que le tempérament, que l'éducation, l'opinion publique & la crainte des loix auroient déja ſuffiſamment contenus, ces foibles avantages peuvent-ils donc dédommager la race humaine des plaies réitérées que le fanatiſme lui fait en tout tems? Les déſordres & les calamités que la Religion produit ſont vaſtes & journaliers, ils ſe font ſentir à chaque inſtant à des nations entieres; les biens qu'elle peut faire, s'ils exiſtent, ſont rares, ſont perſonnels & particuliers, ſe bornent à quelques individus que leur tempérament n'invite point fortement au mal. Pour un bras que la crainte des Dieux arrête, il en eſt cent mille qu'elle arme pour la deſtruction. Les fureurs religieuſes ſont des épidémies; lorſqu'elles ſont allumées, ni la raiſon, ni les loix, ni la puiſſance ſouveraine ne peuvent plus les arrêter.

En un mot ſi nous peſons les avantages & les désavantages de la Religion, nous verrons que les maux qu'elle a faits ſont immenſes comme l'océan, & que les biens qu'elle peut faire ſont comme une goutte d'eau. Comparons en effet les

guerres, les perſécutions, les tyrannies, les troubles, les aſſaſſinats, les violences que le nom de Dieu a fait commettre ſur notre globe, avec le bien qui a pu réſulter dans chaque ſiecle de la bonne conduite de quelques hommes qui, même ſans Religion, euſſent été d'honnêtes gens. Un remede, juſtement décrié pour avoir empoiſonné des Nations entieres, ſeroit-il donc avantageux parce qu'il auroit guéri deux ou trois citoyens, ou parce qu'il n'auroit pas fait périr quelques individus d'un tempérament plus ſain & plus robuſte que les autres? Il eſt ſans doute des poiſons capables de procurer quelquefois une guériſon, ou plutôt des ſoulagemens momentanés, à des hommes bien conſtitués, mais ils finiſſent par détruire & par donner la mort au plus grand nombre de ceux qui les emploient.

Plus nous conſidérerons les choſes & plus nous aurons lieu de nous convaincre que la Religion fut en tout tems un flambeau dont la lumiere trompeuſe ne ſervit qu'à égarer les mortels & embraſer leur ſéjour. Ce flambeau ſecoué par le fanatiſme, l'impoſture & la Tyrannie, ne fit qu'allumer des paſſions cruelles, des fureurs inextinguibles, des diſcordes fatales, & produire des révolutions ſanglantes. Par les

diſputes religieuſes, toujours ſuites néceſſaires de ſyſtêmes qui n'ont de fondement que dans l'imagination des enthouſiaſtes ou l'intérêt des fourbes, qui n'ont que l'ignorance opiniâtre & préſomptueuſe pour garant, que l'autorité & la violence pour preuves, l'homme fut preſque toujours ſéparé de l'homme; ſon cœur fut déchiré par des haines immortelles, ſes notions ſuperſtitieuſes ne le rendirent actif que pour ſe nuire à lui-même, & incommode aux êtres que la nature devoit lui rendre chers. Loin de lui inſpirer des vertus, la Religion le rendit eſſentiellement injuſte, inhumain, emporté, malfaiſant; ou ſi elle le rendit paiſible, elle ne fit que le plonger dans le chagrin, la langueur, l'apathie & l'inaction.

Cette Religion qui ſe vante de fortifier la morale en ſappe donc réellement les véritables fondemens; elle en fait un édifice flottant en l'air, en l'établiſſant ſur des Dieux incompréhenſibles, ſur des révélations incroyables, ſur des préceptes abſurdes & contradictoires, ſur des oracles qui ſi ſouvent combattent la nature, la raiſon, les intérêts de l'eſpece humaine: les vertus qu'elle recommande & les devoirs qu'elle impoſe ſont non ſeulement puériles & inutiles, mais ſouvent encore

ſont déteſtables aux yeux de la ſageſſe. Enfin tous nous prouve que l'homme religieux ne peut être humain, tolérant, bienfaiſant, s'il n'eſt inconſéquent, ou s'il ne renonce dans la pratique aux principes deſtructeurs de ſa Religion, qui veut qu'il ſacrifie les intérêts les plus évidens, ceux de la vertu & de la raiſon même, dès qu'il s'agira des intérêts cachés de la Divinité.

Ainſi diſtinguons pour toujours la morale, d'une Religion qui ne s'identifie avec elle que pour la détruire: ne confondons plus cette morale évidente avec un amas de chimeres, qui depuis tant de ſiecles la défigurent au point de la rendre totalement méconnoiſſable; ſéparons la vérité de l'alliage impur du menſonge & de l'impoſture; montrons ſon éclat aux hommes; que ſa lumiere les éclaire, & les faſſe marcher d'un pas ſûr vers l'utilité, vers la vertu réelle, d'où dépend leur bonheur ſur la terre. Eteignons les noirs flambeaux de la ſuperſtition, qui après avoir obſcurci nos yeux ne nous font marcher qu'à tâtons, nous font chanceller à chaque pas, & qui ſous prétexte de nous conduire à un bonheur lointain que l'imagination nous montre dans les cieux, ne nous permettent point de

regarder à nos pieds, & de jouir de celui que la raiſon nous préſente. Au lieu d'une morale myſtique, ténébreuſe, ſurnaturelle, donnons aux hommes une morale claire, ſociable, naturelle; la Religion eſt fondée ſur l'enthouſiaſme & le merveilleux; la Morale a pour objet les intérêts de l'homme; la Religion a pour objet les intérêts des ennemis des hommes; la Morale a l'expérience, la raiſon, la vérité pour ſes garans; la Religion n'a pour garans que l'ignorance, l'impoſture & la tyrannie. La Morale éleve le cœur de l'homme, lui montre ſa dignité, lui enſeigne ſes droits, lui inſpire de l'activité, de l'énergie, du courage; la Religion l'épouvante, le dégrade, ne l'occupe que de ſa baſſeſſe, comprime le reſſort de ſon ame, le met au déſeſpoir & finit communément par le rendre furieux. La Morale dit à l'homme de travailler à ſon bonheur; la Religion lui preſcrit de ſe priver de tous les objets propres à le rendre heureux, ſous peine d'encourir la colere d'un Dieu, dont le plaiſir eſt de voir gémir ſes créatures infortunées. La Morale dit à l'homme de chérir les êtres qui l'entourent; la Religion lui dit d'aimer par deſſus toutes choſes un Tyran odieux, qui lui feroit un crime de ſa tendreſſe pour

de viles créatures. La Morale lui dit d'être doux, humain, pacifique, indulgent; la Religion lui fait un devoir d'être zélé, perſécuteur, haineux, ſéditieux, toutes les fois qu'il s'agira de la cauſe de ſon Dieu, ou de ſes Prêtres. La Morale lui dit d'être raiſonnable; la Religion lui fait un crime d'écouter ſa raiſon. Des bornes immobiles doivent donc à jamais ſéparer l'empire de la Morale & celui de la Religion; ils ne ſont point faits pour s'unir, leurs intérêts ne peuvent ſe confondre; leurs ſujets ne peuvent s'allier; ceux de l'une ne peuvent être les amis de ceux de l'autre, ils ne peuvent combattre ſous les mêmes étendarts.

Que l'on ne nous diſe donc plus que la Morale ſans le ſecours de la Religion ſeroit inſuffiſante pour rendre les hommes bons & vertueux. Seroit-il donc plus difficile d'inculquer dès l'enfance à des êtres raiſonnables des vérités utiles & palpables, que des rêveries nuiſibles & dépourvues de vraiſemblance, que des contradictions ſenſibles, que des myſteres & des fables révoltantes pour le bon ſens? Eſt-il plus aiſé de leur faire comprendre ce que c'eſt qu'un Dieu voilé de nuages, que de leur faire connoître l'homme & ſa véritable nature? Trouve-t-on plus d'embarras à leur faire ſentir

leurs devoirs véritables, la conduite qu'ils doivent tenir par intérêt pour eux-mêmes, qu'à leur remplir l'eſprit d'hypothèſes inintelligibles, de dogmes merveilleux, ou qu'à les ſoumettre à des cérémonies futiles, à des pratiques gênantes, à des rites dont le bon ſens ne peut deviner l'utilité? L'homme ſeroit-il donc plus diſpoſé par ſa nature à prendre des opinions fauſſes & aviliſſantes, que des vérités propres à élever ſon ame, à l'ennoblir à ſes propres yeux, à le conſoler, à lui donner du reſſort? Eſt-il plus difficile de le convaincre qu'il doit s'aimer & s'eſtimer lui-même, qu'il eſt fait pour travailler à ſon propre bonheur, que de lui perſuader de ſe haïr, de ſe nuire, de s'affliger? Trouve-t-on plus de facilité à l'anéantir, à en faire un eſclave, à l'abrutir, qu'à lui montrer ſes prérogatives & ſes droits? En un mot peut-on de bonne foi prétendre qu'un être doué de ſens eût plus de peine à placer dans ſa mémoire les leçons ſi ſimples, ſi claires, ſi évidentes de la vraie morale, que les préceptes inintelligibles, que les fables bizarres, que les dogmes abſurdes, que les myſteres & les articles de foi de ſa Religion? La théorie ou la pratique des vrais devoirs de l'homme ſont-elles plus difficiles à ſaiſir que les élémens d'un art quelconque, que les prin-

cipes d'une ſcience, ou même que les connoiſſances, ſouvent très-compliquées, qu'exige le métier d'un Artiſan?

C'eſt à la Théologie & à ſes vains ſophismes qu'il faut s'en prendre, ſi la morale eſt devenue une ſcience obſcure, remplie d'énigmes & de contradictions, dont l'enſemble fut impoſſible à ſaiſir même par les penſeurs les plus profonds. Par ſon moyen la ſcience des mœurs, fondée ſur des principes immuables, fut ſoumiſe aux caprices des Dieux, ou plutôt de ceux qui les firent parler. (32) Nous avons fait voir dans tout le cours de cet ouvrage les conſéquences fâcheuſes qu'eurent les notions affligeantes qu'on inſpira aux mortels ſur la Divinité, toujours modifiée par l'enthouſiaſme, l'impoſture & l'intérêt; toujours deſpotique, injuſte, & peu morale; toujours propoſée comme modele, malgré les traits hideux ſous leſquels on ſe complut à la peindre; cette Divinité devint le germe fécond de tous les égaremens du genre humain;

(32) Il eſt aiſé de voir que Platon & Pythagore ont puiſé leur morale myſtique chez les Prêtres Egyptiens. La morale eſt de toutes les ſciences la plus claire, la plus ſimple; c'eſt la rendre inutile que de la rendre myſtérieuſe; c'eſt la rendre inconcevable que de la combiner avec la Religion, qui n'eſt jamais qu'un tiſſu de fables, d'allégories & de myſteres.

main; la nature disparut auprès d'elle, la raison ne fut plus consultée; l'homme n'eut plus d'autre morale que celle qui lui fut prescrite par une Théologie effrayante, inconcevable & peu d'accord avec elle même; la Religion fut l'unique objet de l'attention des hommes; ils crurent avoir des mœurs, posséder des vertus, remplir tous leurs devoirs en accomplissant fidélement les ordonnances inutiles & souvent criminelles qu'on faisoit descendre du ciel. En vain la nature & la vérité leur crioient-elles de songer à la terre, de s'occuper de leur bonheur présent, de chercher les moyens de l'obtenir, de cultiver la raison qui leur disoit d'être bons, justes, indulgens & paisibles; ils voulurent du merveilleux, il leur fallut des oracles divins, surnaturels, énigmatiques; & ces oracles sublimes les rendirent inquiets, insociables, malheureux, ou les empêcherent de sçavoir à quoi s'en tenir.

En un mot la morale de la nature fut écrasée sous l'autorité de la Religion qui lui fut préférée; la raison simple fut obligée de céder au merveilleux; sa voix ne fut point écoutée dès qu'on crut entendre la voix redoutable de l'être à qui tout est soumis: la morale devint une science compli-

quée, obſcurcie par la théologie & qui lui fut toujours ſoumiſe. Elle fut incertaine & flottante, elle n'eut point de principes aſſurés, elle heurta ſouvent de front les loix de la nature; l'utilité générale, le bien des ſociétés furent obligés de céder au fanatisme, ou bien il fallut recourir à des ſubtilités infinies pour les concilier avec les ordres bizarres & déraiſonnables de ce Monarque inviſible, qui s'étoit réſervé le droit de gouverner la terre par ſes Miniſtres & ſes affreux Repréſentans. L'amour ſi naturel que l'homme a pour lui-même, le deſir de ſe conſerver & de rendre ſon exiſtence heureuſe, les ſentimens d'affection qu'il doit à ſes ſemblables, les intérêts de l'Etat, ſa proſpérité, ſon repos furent traverſés par des ordres formels de la Divinité qui vouloit que l'homme s'étudiât ſans relâche à ſe rendre malheureux dans un monde qu'on ne lui montra que comme un paſſage pour arriver dans un autre.

Les fondemens de la morale ne furent pas moins ébranlés par les Princes que la ſuperſtition a par-tout déifiés. Leurs caprices, leurs paſſions, leurs délires paſſerent pour décrets du ciel; les peuples furent obligés de s'y ſoumettre, & les inſtitutions les plus contraires à la ſaine morale,

les préjugés les plus dangereux, les Loix les plus iniques réglerent souvent la conduite des sujets; ils n'eurent aucune idée ni du bien ni du mal, ils se crurent autorisés à mal faire dès que le souverain, l'opinion ou l'usage le permirent. C'est ainsi que la guerre, le carnage, l'usurpation, la conquête, la rapine, la mauvaise foi, la fourberie politique parurent des choses honnêtes, légitimes & nécessaires lorsqu'elles furent ordonnées par le Prince, par les prétendus intérêts de l'Etat, dès qu'elles eurent des exemples pour elles. En conséquence il n'y eut plus de justice sur la terre, la vertu en fut bannie; c'est ainsi que le vol cessa d'être un crime dès que le Prince y trouva son intérêt. Les outrages les plus sanglans faits à la nature humaine, passerent dans l'esprit des peuples pour des actions louables, dès qu'ils furent approuvés ou ordonnés par des Souverains que l'on crut en droit de tout rendre licite, & aux volontés desquels la morale fut par conséquent subordonnée comme à celles des Dieux.

A ces causes si puissantes qui corrompirent la morale & qui la rendirent incertaine & chancelante, joignons encore ces usages souvent nuisibles & criminels, ces préjugés

fatals qui conſtituerent l'opinion publique, qui influerent ſans ceſſe ſur la conduite & les idées des Citoyens & qui autoriſerent ou du moins juſtifierent par-tout les actions les plus contraires à la vertu & aux intérêts du genre humain. Par une ſuite de ces notions dépravées les vertus les plus réelles furent quelquefois regardées avec mépris, elles devinrent les objets du ridicule, elles attirerent des châtimens & l'ignominie à ceux qui en dépit des opinions reçues oſerent les pratiquer. C'eſt ainſi que dans des nations accoutumées à la guerre & à mettre le plus haut prix au carnage, la douceur, la patience, l'oubli des injures furent regardés comme des lâchetés, & ceux qui les exercerent furent notés d'infamie. C'eſt ainſi que dans des nations ſoumiſes de longue main à des gouvernemens dépravés, l'amour du bien public fut traité de folie, & l'ami de ſa nation fut regardé comme un ſéditieux puniſſable. C'eſt ainſi que chez des peuples corrompus, les vices les plus honteux furent ſouvent approuvés ou juſtifiés par l'exemple & conduiſirent aux honneurs; la fidélité conjugale, la pudeur, l'innocence des mœurs furent traitées de foibleſſes & chargées de ridicules.

Telles ſont les vraies cauſes qui ont ané-

anti la morale ou qui du moins en ont fait une ſcience conjecturale, remplie d'incertitudes, dont les vrais principes ſont devenus ſi difficiles à déméler. La Religion en fit une ſcience romanesque, par les fondemens imaginaires qu'elle prétendit lui donner; elle la détruiſit par ſes contradictions, & par les vertus fanatiques & meurtrieres qu'elle preſcrivit aux hommes; elle la rendit obſcure par ſes ſubtilités, par les efforts qu'elle fit pour la concilier avec ſes rêveries informes, & par les idées révoltantes qu'elle donna de ſon Dieu. Enfin elle confondit les idées de la morale en faiſant regarder des opinions abſurdes, des expiations, des cérémonies arbitraires comme des choſes plus importantes que la vertu. La politique ne fut pas moins ennemie de la morale par les loix & les uſages qu'elle enfanta, par les crimes qu'elle autoriſa, par la corruption des mœurs que les ſouverains introduiſirent, par les exemples qu'ils donnerent, par les vices que des Cours dépravées propagerent dans les nations. Enfin tout conſpira à rendre les hommes ignorans & méchans, & à confondre leurs idées ſur la morale.

Il n'eſt donc pas ſurprenant ſi cette ſcience ainſi défigurée devint méconnoiſſa-

ble, & fut un ſujet de recherches profondes & de diſputes interminables pour ceux qui l'étudierent. Tout en elle devint problématique, dès le premier pas on fut embarraſſé de ſavoir ſur quoi l'établir. Les Prêtres la fonderent ſur la volonté des Dieux, qui ne furent jamais les mêmes pour les habitans de la terre & dont les oracles prétendus furent auſſi diverſifiés que les idées ou les intérêts de ceux qui les firent parler. D'autres fonderent la juſtice ſur les loix diſcordantes admiſes par les nations, qui ne ſont communément que les expreſſions des paſſions, des délires & de l'impéritie des chefs, ou des notions abſurdes, des préjugés ridicules, des intérêts momentanés, des ſaillies imprudentes des différens peuples du monde. Par-là l'on vit ſouvent les crimes les plus atroces, les actions les plus noires, les vices les plus honteux autoriſés & légitimés dans un pays & déteſtés dans un autre; la morale des peuples fut ſoumiſe aux bornes politiques de la convention; ce qui fut horrible au delà d'une riviere ou d'une montagne, fut une choſe honnête & approuvée en deça; les Dieux, les Souverains & les Loix d'un Etat autoriſerent d'un côté ce que les Dieux, les Souverains & les Loix

proscrivirent & punirent de l'autre. Le Tartare fut parricide, le Spartiate fit périr ses enfans, le Juif fut un brigand, le Chrétien un monstre de cruauté; le Romain fut le fléau des nations; (33) l'Indien fut dissolu; l'Espagnol fut cruel & intolérant. Cependant chacun de ces peuples se crut autorisé dans sa conduite abominable, soit par ses Dieux, soit par l'intérêt de la Patrie, soit par ses usages révérés. Belle morale, sans doute, qui n'a pour base que les idées peu raisonnées des peuples égarés par leurs guides religieux & politiques! étranges mœurs que celles qui autorisent les crimes les plus affreux, les déréglemens les plus infâmes, les actions les plus révoltantes pour l'humanité!

Un seul soleil luit pour tous les habitans de notre globe, une seule morale doit les guider. Malgré la diversité de leurs opinions, de leurs institutions, de leurs loix, de leurs usages; malgré la variété presque infinie que le climat & le tempérament mettent

(33) Il est évident que ce fut la Religion qui rendit les Romains conquérans, c'est-à-dire injustes & sanguinaires: des oracles divins leur avoient, comme aux Juifs, promis l'Empire du monde. *Virtus*, chez les Romains, signifioit le courage & la férocité nécessaires à des brigands déterminés à tout envahir.

entre eux, leur nature eſt par-tout la même; ils ont les mêmes ſens, les mêmes beſoins, les mêmes deſirs; ils ſont forcés d'employer les mêmes moyens pour les ſatisfaire. Tous les hommes naiſſent, ſe nourriſſent, ſe conſervent, ſe détruiſent de la même maniere; tous ſont épris d'eux-mêmes, tous deſirent le bonheur, tous pour y parvenir ont beſoin d'aſſiſtance, tous cherchent ce qui leur paroît deſirable, tous fuyent ce qui leur ſemble nuiſible; tous ſont ſuſceptibles d'expériences, de réflexions, de plus ou de moins de raiſon; ainſi tous ſont capables de connoître le prix de la vertu & le danger du vice.

Voilà les ſeuls principes ſur leſquels on doit établir la morale univerſelle, faite pour tous les individus de l'eſpece humaine; il faut la fonder ſur l'eſſence commune à tous les hommes, ſur leur nature, ſur leurs beſoins conſtans; il faut que l'expérience la confirme ſans ceſſe & qu'elle ne ſoit jamais ni contredite ni démentie; il faut qu'en tous lieux & en tout tems elle procure le bonheur, qui fait l'objet de nos deſirs; enfin il faut que deſtinée pour tous elle ſoit ſentie par tous. Une morale fondée ſur ces principes immuables eſt la ſeule qui convienne à des hommes, elle eſt la

ſeule Religion néceſſaire au genre humain. (34).

Qu'il nous ſuffiſe donc de ſavoir que la vertu eſt ce qui eſt conſtamment avantageux & le vice ce qui eſt nuiſible à des êtres, qui ſentent, qui deſirent le plaiſir & qui fuyent la douleur. La vertu eſt le plaiſir, le vice eſt la douleur, cauſés par les actes des volontés humaines. Pour régler nos actions il ſuffit d'être convaincus que tous les hommes, ainſi que nous-mêmes, cherchent leur propre bien-être, & par conſéquent n'aiment que ceux qui ſecondent leurs deſirs & ſont forcés de haïr ceux qui les contrarient. La réflexion nous montrera chaque jour que ſeuls & privés de ſecours nous ne pouvons efficacement travailler à notre félicité propre; que l'aſſociation nous eſt utile, & que pour qu'elle nous ſoit vraiment avantageuſe, il faut que nos aſſociés conſpirent à nous aider: l'expérience nous apprendra les moyens de nous conſerver; elle nous prouvera la néceſſité

(34) Cicéron dit avec raiſon: *Naturâ duce errari nullo modo poteſt.* Tertullien, tout fanatique qu'il étoit, convient que la Loi divine eſt inutile à la morale. *Quæres igitur, dit-il, Dei Legem, habens communem iſtam in publico mundi, in naturalibus tabulis.*

Vide Tertull. de Coronâ milit.

d'exciter par notre conduite la bienveillance des êtres capables de concourir à notre propre bonheur.

C'eſt à des principes ſi ſimples que ſe réduit le code de la nature. Les leçons de la morale ne ſont donc point abſtraites ou réſervées à des penſeurs profonds; elles ſont toujours proportionnées à l'entendement de l'homme, que dis-je! de l'enfant même. La morale doit parler une même langue à tous les hommes, elle ſe fera toujours entendre d'eux quand elle s'expliquera clairement, ou lorsque le préjugé ne leur bouchera point les oreilles. Eſt-il donc ſi difficile de prouver à tout homme qu'il ne peut être heureux tout ſeul, qu'il a beſoin pour cela de l'aſſiſtance des autres, & que ces ſecours ne s'accordent qu'au bien qu'on leur procure? Faut-il des lumieres bien étendues pour ſentir qu'en nuiſant à ceux qui nous entourent nous anéantiſſons notre propre félicité? Faut-il un grand effort de génie pour s'appercevoir qu'un être qui s'aime lui-même & qui s'eſtime, doit tâcher par ſa conduite de faire partager aux autres les ſentimens qu'il éprouve?

Il eſt vrai que ces préceptes ſi clairs deviennent obſcurs & compliqués lorsqu'ils ſont contredits par des ſyſtêmes impoſans qui nous défendent de nous aimer nous-mêmes, de nous occuper de notre bon-

heur, de nous attacher aux Créatures, de perdre de vue le ciel qu'on nous montre ſouvent irrité du bien même que nous faiſons, de l'affection que nous avons pour les êtres qui nous entourent, de l'indulgence que nous leur montrons. Ces mêmes préceptes ſont pareillement anéantis par des gouvernemens qui ſemblent prendre à tâche de rendre l'homme ennemi de ſes aſſociés & qui le forcent de haïr une patrie dont il n'éprouve que des mépris, des injuſtices & des rigueurs, ſi pour ſe rendre heureux lui-même il ne s'occupe à faire des malheureux.

Les hommes n'auront jamais de principes ſûrs en morale tant qu'ils la feront dépendre d'une Religion dont les ordres ſeront plus reſpectés que ceux de la nature, dont les oracles ſeront plus écoutés que ceux de la raiſon, dont les caprices ſeront l'unique régle du juſte & de l'injuſte, dont les loix ſeront préférées à celles de la vertu, dont les prétendus intérêts deviendront bien plus chers que les vrais intérêts de la Société, dont les Miniſtres avides expieront les forfaits, dont les interpretes, tantôt flatteurs pour les Souverains, les diviniſeront & les convertiront en Tyrans, & tantôt ſéditieux, les feront égorger par leurs ſujets fanatiques.

Enfin, l'on ne peut trop le répéter, il n'y aura point de morale pour les hommes tant qu'on leur proposera pour modele un Dieu rempli de vices & d'imperfections. Un Dieu capricieux & changeant, un Dieu dont la conduite eſt toujours entourée de nuages, tel que celui que toutes les Religions adorent & preſcrivent d'imiter, un Dieu ſans ceſſe irrité contre l'homme, un Dieu deſpotique qui a le droit d'être injuſte, parce qu'il eſt tout-puiſſant, ne peut ſervir de baſe à la morale ni être propoſé à des hommes comme un modele de la vertu. (35)

La morale ne ſera qu'une ſcience chimérique & ſes leçons ſeront conſtamment mépriſées tant qu'elle ſera contredite par des Gouvernemens corrompus auſſi deſpotiques, auſſi peu vertueux, auſſi fantasques & déraiſonnables que les Dieux de la ſuperſtition. Elle parlera inutilement aux ſujets tant que leurs maîtres abuſeront de leurs droits divins pour les empêcher de s'éclairer, pour les rendre vicieux, pour les for-

(35) Les Théologiens nous diſent *que la Juſtice de Dieu n'eſt pas la même que la Juſtice des hommes.* Mais dans ce cas qu'entendent-ils eux-mêmes par la *Juſtice divine?* Il nous eſt impoſſible de nous faire une autre idée de la Juſtice que celle que nous voyons reconnue parmi les hommes: ſi Dieu n'eſt point juſte à leur maniere, il leur eſt impoſſible de ſçavoir s'il l'eſt ou comment il peut l'être.

cer d'être malheureux, s'ils ne conſentent à partager & à ſervir leurs paſſions & leurs frénéſies.

Cependant la morale eſt faite pour régler ſans partage le ſort des hommes; la vertu eſt la choſe la plus importante pour eux; elle doit commander aux Princes, régler les Gouvernemens, diriger la Légiſlation, maintenir la Société, fixer le droit des Gens, être la vraie bouſſole des Nations & des individus. Elle ſuffit pour les rendre heureux, elle a donc ſeule droit à leurs hommages, à leur culte, à leur obéiſſance, à leurs reſpects. Tous ceux qui la contrediſent ſont des ſéducteurs, des rebelles, des impies que l'on ne peut écouter ſans danger. En un mot, je le répete, la morale eſt la ſeule Religion néceſſaire à l'homme; il eſt religieux dès qu'il eſt raiſonnable, dès qu'il ſe rend utile, dès qu'il eſt vertueux; il jouit de la raiſon lorſqu'il ſuit les impulſions de ſa propre nature, conciliée avec celle des êtres parmi leſquels le Deſtin l'a placé.

Telle eſt la Religion que la nature a deſtinée pour tout le genre humain. Tout homme connoîtra ſes dogmes, quand il voudra rentrer dans le fond de ſon cœur; en conſultant ſon être, en examinant ce qu'il eſt, ce qu'il veut, ce qu'il deſire, il

ſaura ce qu'il ſe doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres. Il n'a donc pas beſoin de recourir à la Religion, ni aux oracles de ſes Miniſtres pour ſavoir ce qu'il doit faire ; il n'a pas beſoin de porter ſes vues au delà de ſon exiſtence actuelle pour trouver des motifs puiſſans de travailler à ſon bien-être préſent ; il ſe voit dans ce monde ; il s'y trouve entouré d'êtres ſemblables à lui, diſpoſés à l'aider s'il leur montre des ſentimens qu'ils approuvent, & à le déteſter dès qu'il contrarie la tendance générale. Il n'a beſoin ni des récompenſes ni des menaces d'une autre vie pour faire le bien en celle-ci ; l'expérience lui prouve à tout inſtant, que le méchant eſt un être haïſſable & mépriſable, que l'homme de bien eſt chéri & reſpecté de ceux-mêmes dont la conduite eſt oppoſée. Pour peu qu'il ouvre les yeux il voit que les ſociétés ainſi que les membres qui les compoſent ne ſont ſi miſérables que parce que les vices des hommes ſe puniſſent toujours eux-mêmes. Il voit le Gouvernement puni, par l'indigence & la foibleſſe, des maux qu'il fait à ſa nation, dont ſon ambition, ſes caprices, ſon avidité, ſa corruption, ont épuiſé les reſſources, anéanti le courage, détruit l'activité. Une expérience journaliere lui prouve invinciblement qu'il

ne ſe permet pas à lui-même un vice, un excès ſans en éprouver des remords, ſans s'expoſer au repentir, ſans endommager ſon être.

Cette Religion ſi ſimple & ſi pure parle un langage uniforme à toutes les nations, elle eſt intelligible pour tout être ſenſible; elle n'eſt point l'ouvrage de l'imagination, elle eſt faite par la nature humaine, qui nous eſt aſſez connue pour ſavoir ſes vues, ſa tendance invariable, ſes mobiles & ſes reſſorts. Elle n'eſt point environnée des ombres du myſtere, elle ne ſe couvre point du maſque des fictions & des allégories. Elle ne ſe vante point d'être émanée des régions céleſtes, elle avoue qu'elle eſt humaine & deſtinée pour la terre. Elle n'eſt point réſervée par une Divinité partiale à quelques hommes privilégiés, à quelques élus choiſis; elle eſt la Religion commune de tous les êtres raiſonnables; la nature en leur donnant le jour la deſtine à tous ſes enfans, elle la ſeme dans tous les cœurs, elle l'y grave en caracteres ineffaçables; elle fonde l'authenticité de ſes preuves ſur le conſentement de tous les hommes, ſur le témoignage unanime de tous les peuples de la terre, ſur l'amour raiſonné que tout mortel a pour lui-même, ſur le beſoin conſtant qu'il a de ſes ſemblables. Ses décrets, à couvert

des révolutions de la terre, des injures du tems, des caprices de l'uſage, ne peuvent être changés ni abrogés. Le culte qu'elle préſcrit n'eſt point une pompe ſtérile qui ne parle qu'aux yeux; ſes dogmes ne ſont point des ſpéculations vagues & ſujettes à diſpute; il parle au cœur, ſes préceptes ſont d'agir en conſultant la raiſon; leur utilité ſe prouve à chaque inſtant. Egalement éloignée d'un enthouſiaſme inſenſé ou d'une yvreſſe ſublime qui ravit l'homme au deſſus de ſa ſphere, ou de cet état d'aviliſſement où la ſuperſtition le précipite, cette Religion, conforme à la nature de l'homme, ne prétend pas le dénaturer; elle lui laiſſe ſes paſſions, elle les dirige & les approuve quand elles le rendent véritablement heureux, elle les nomme des vertus quand elles ſont utiles à ſes ſemblables, elle les admire quand elles procurent l'avantage de la ſociété. Tout homme vertueux en eſt le Prêtre, les erreurs & les vices ſont ſes victimes, l'univers eſt ſon Temple, la vertu eſt ſa Divinité.

CHA-

CHAPITRE XIV.

De l'influence de la Religion ſur le bonheur des individus; elle les rend très-malheureux.

NOUS avons examiné juſqu'ici les effets généraux de la Religion ſur la politique & ſur la morale; il nous reſte encore à examiner la façon dont elle opere ſur les individus les plus ſoumis à ſes loix, ou ſur ceux qui ſe piquent de lui être le plus inviolablement attachés. Voyons donc ſi dans chaque ſociété les hommes les plus religieux ſont les plus heureux; aſſûrons-nous ſi les perſonnes les plus favoriſées du ciel, les plus dignes de la complaiſance du Très-Haut, jouiſſent de quelques prérogatives qui les diſtinguent des autres. Toutes les Religions du monde ont eu pour objet de leur culte quelque Divinité terrible & malfaiſante; ſi la crainte enfanta les Dieux & leurs cultes au ſein des malheurs, ce fut la crainte qui

fit durer leur Empire & ce furent des calamités qui ramenerent aux pieds de leurs autels les hommes que le bien-être en avoit éloignés. Une épidémie, une famine, un tremblement de terre, des ſuccès malheureux ont toujours ſuffi pour replonger les nations dans la ſuperſtition; une maladie, des traverſes, la mélancolie ramenent ſouvent à la Religion les perſonnes mêmes qui ſembloient s'en être détrompées pour toujours.

Cela poſé, il eſt aiſé de deviner pourquoi la Religion, qui n'eſt faite que pour réveiller des idées fâcheuſes dans les eſprits, & qui parle toujours ſur un ton lugubre des triſtes objets qu'elle annonce, déplaît communément aux perſonnes enjouées, ne trouve point de priſe ſur celles qui ſe livrent à la diſſipation & aux plaiſirs, ne rencontre que des ſourds dans celles qu'emportent des paſſions fougueuſes ou que lient des habitudes invétérées; elle ne fait des impreſſions profondes que ſur des mélancoliques mécontens, & malheureux, que le chagrin a mis au ton de ſes leçons; ſur des infirmes & des lâches toujours prêts à trembler, & que la raiſon ne peut point raſſurer; ſur des Enthouſiaſtes dont l'imagination trop acti-

ve ſe plaît à s'égarer; enfin ſur des ignorans, dont l'eſprit faux ne ſe laiſſe point redreſſer par le jugement, & que l'inhabitude de penſer par eux-mêmes rend ſusceptibles de recevoir les paſſions qu'on veut leur inſpirer. Beaucoup de gens d'eſprit peuvent être les dupes de la Religion, mais à coup ſûr ils manquent de jugement au moins ſur cet article. (36)

La terreur étant la baſe de toute ſuperſtition, nous devons en retrouver les ſymptômes dans tous ceux qui ſont infectés de cette dangereuſe épidémie : nous voyons qu'elle remplit leur imagination de chimeres effrayantes, dont ils ſont pourſuivis ſans relâche, & qui empoiſonnent tous leurs plaiſirs: nous les trouvons agités de vains ſcrupules & tourmentés de remords pour les

(36) On eſt tout ſurpris de voir un grand nombre de perſonnes très-ſenſées ſur toute autre choſe, raiſonner très-mal ou plutôt ne point raiſonner du tout dès qu'il s'agit de la Religion : on les voit même pour l'ordinaire refuſer d'écouter les raiſons qu'on veut leur propoſer. Cependant ce phénomene s'explique par la force de l'éducation, de l'habitude & du préjugé. Comment veut-on que des gens à qui l'on a dit dès l'enfance que la Religion eſt *au deſſus de la raiſon*, qu'elle n'eſt point de ſon reſſort, que c'eſt un crime d'en douter ou de la citer au tribunal d'une raiſon que l'on prétend *corrompue;* comment, dis-je, veut-on qu'ils ſe ſervent de la raiſon en matiere de Religion ? Le ſçavant homme qui parmi nous a fait *le Chriſtianiſme raiſonnable*, a été forcé de le dénaturer; le délire & la raiſon ne ſont pas faits pour s'accorder.

actions les plus indifférentes, dont ſouvent la Religion leur fait des crimes impardonnables. En un mot le ſuperſtitieux peut être comparé à ces hypocondriaques, continuellement allarmés de leurs maux imaginaires, & qui, ſans ceſſe inquiets d'une ſanté que rien ne ſemble menacer, voyent du danger par-tout, craignent de rencontrer la mort à chaque pas, & finiſſent par ſe rendre véritablement malades à force d'inquiétudes, de mélancolie & de remedes.

De tout tems le ſuperſtitieux fut à-peu-près le même: les Dieux ont changé, leurs cultes ſe ſont diverſifiés, mais toujours le ſuperſtitieux a tremblé, toujours il fut ingénieux à ſe tourmenter, toujours il fit des efforts pour ſe rendre malheureux dans l'idée de plaire aux Puiſſances inviſibles qu'il voulut honorer. „ Celui, dit Plutar-„ que, qui craint les Dieux, craint toutes „ choſes; il craint la terre, la mer, l'air, „ le ciel, les ténebres & la lumiere, le „ bruit & le ſilence, les ſonges, &c: les „ eſclaves, quand ils dorment, oublient „ la dureté de leurs maîtres; le ſommeil „ ſoulage les chagrins & les ennemis de „ ceux qui ſont dans les priſons & dans les „ fers; les plaies les plus envenimées, les „ ulceres les plus malins qui dévorent

„ cruellement les membres donnent quel-
„ que relâche à ceux qui ſouffrent pen-
„ dant qu'ils ſont endormis ..... la
„ ſuperſtition ne permet point au ſuper-
„ ſtitieux de reſpirer ; elle ſeule ne fait
„ point de trêve avec le ſommeil ; elle ne
„ permet à l'ame de prendre aucun repos,
„ ni de ſe raſſûrer en ſe débarraſſant des
„ idées funeſtes qu'elle a conçues de ſon
„ Dieu. Bien plus, comme ſi le ſom-
„ meil des ſuperſtitieux étoit un enfer &
„ le ſéjour des damnés, il leur ſuſcite des
„ imaginations horribles, des viſions ef-
„ frayantes & monſtrueuſes ; il leur mon-
„ tre des Démons & des Furies qui tour-
„ mentent leurs ames infortunées & les
„ privent de leur repos par leurs propres
„ ſonges, dont le ſuperſtitieux n'a point
„ le courage de ſe moquer, même quand
„ il eſt éveillé..... la mort, dit-il plus
„ loin, eſt la fin de la vie pour tous les
„ hommes, mais elle ne met point fin à la
„ ſuperſtition ; elle étend ſon empire au
„ delà même du trépas ; ſes craintes ſont
„ plus longues que la vie, puiſqu'elle at-
„ tache à la mort l'idée de malheurs éter-
„ nels..... les ſuperſtitieux craignent
„ les Dieux, & néanmoins ils recourent
„ à eux ; ils les flattent & les accuſent, ils

„ les prient & les outragent..... d'où
„ il ſuit qu'ils les haïſſent; ils ne peuvent
„ avoir d'autres ſentimens pour ces Dieux,
„ vû qu'ils ſe perſuadent qu'ils leur ſont
„ redevables des plus grands maux qu'ils
„ aient enduré déjà, ou qu'ils s'attendent
„ à ſouffrir dans la ſuite. (37)

L'on ne peut rien ajouter aux traits vigoureux ſous leſquels un des plus grands peintres de l'antiquité nous montre le ſuperſtitieux; nous y retrouvons ceux des ſuperſtitieux de notre tems, ou de toutes ces malheureuſes victimes de l'enthouſiaſme, de l'ignorance & de la crainte, que la Religion rend les ennemis d'eux mêmes. Lorsqu'ils ont une fois placé dans les cieux des êtres malfaiſans, par leſquels ils ſuppoſent la nature gouvernée; dès qu'ils en

(37) *V. Plutarch. de ſuperſtitione.* Les Grecs nommoient la ſuperſtition Δειδαιμονία ou *crainte des génies malfaiſans.* Les hommes tant qu'ils ſont heureux ne ſe livrent gueres à la ſuperſtition. C'eſt le malheur qui les y diſpoſe. Quinte-Curce remarque qu'Alexandre, depuis la défaite de Darius, ne conſultoit plus les devins, mais quand il vit les Bactriens révoltés, les Scythes inondant ſes Etats, & ſa bleſſure qui le tenoit au lit, il dit à Ariſtander de faire des ſacrifices. *V. Quint. Curt. Lib. VII.* Cléomene Roi de Sparte devint fort ſuperſtitieux à la ſuite d'une longue maladie, tandis que pendant toute ſa vie il avoit négligé la Religion; quelqu'un lui en ayant montré ſa ſurpriſe, *de quoi vous étonnez vous?* lui dit-il, *je ne ſuis plus ce que j'étois alors, & n'étant plus le même, je ne ſuis plus du même avis.*

V. ERASMI APOPHTEGMATA.

font dépendre leurs deſtinées dans cette vie & dans une autre, il faut néceſſairement que leur eſprit ſe rempliſſe de troubles & de terreurs ; il faut qu'ils s'occupent ſans ceſſe de ces objets importans ; ils rechercheront continuellement leur propre conduite, ils ſe feront peur à eux-mêmes ; leur conſcience allarmée ſans cauſe, leur formera des ſcrupules ; à leurs yeux prévenus les actions les plus naturelles & les plus innocentes ſe changeront en crimes, & leur imagination leur montrera les bûchers éternels déjà préparés pour les expier.

Ainſi le ſuperſtitieux, s'il eſt conſéquent à ſes principes religieux ou aux notions funeſtes qu'il s'eſt faites de la Divinité, doit vivre dans l'amertume & dans les larmes ; il faiſit avec transport les pratiques les plus inſenſées qu'on lui propoſe pour appaiſer ſon Dieu ; ſes triſtes jours ſe paſſent à expier des fautes ſouvent imaginaires ; uniquement abſorbé par ſes devoirs religieux, il ne peut vaquer à ce qu'il doit à ſes ſemblables, il ſe feroit un crime de perdre ſon Tyran un inſtant de vue. (38)

(38) Un Empereur Chrétien ſe croyoit obligé de demander pardon à Dieu de tout le tems qu'il otoit à ſes prieres pour le donner au gouvernement de l'Etat. Une ſecte de Chrétiens appellés ΕΥΧΙΤΑΙ ou *Meſſaliens* faiſoit conſiſter la perfection à toujours prier. Les Prêtres & les

Perpétuellement occupé d'un objet désagréable, non seulement il devient inutile, mais encore sa mélancolie habituelle le rend farouche, insociable: toujours mécontent de lui-même, comment seroit-il content des autres? Obligé par devoir de se refuser tous les plaisirs & les douceurs de la vie, comment s'occuperoit-il de procurer à ceux dont il est entouré des amusemens qui déplairoient à son Dieu? Enfin forcé de se haïr lui-même, auroit-il de l'affection, de l'indulgence, de la douceur pour ses semblables, & leur pardonneroit-il des fautes qui les rendent les objets de la colere divine? Non; le superstitieux toujours malheureux au dedans de lui-même, ne peut souffrir le spectacle du bien-être; les plaisirs l'importunent; la sérénité des autres doit elle-même l'offenser, & pour se rendre agréable à son Tyran céleste, il travaille sans relâche à se rendre insupportable à tous ceux qui l'approchent.

Tels sont communément, & tels devroient être toujours, les effets de la Religion sur ceux qui, pénétrés de ses no-

Moines Papistes, Japonois, Chinois, Indiens, Mahométans ne font que prier, ce qui suppose un Dieu qui ne sçait pas ce qu'il leur faut, ou qui est assez malin pour ne point vouloir l'accorder facilement.

tions terribles, veulent être conſéquens à leurs principes. Il eſt impoſſible qu'un homme qui croit ſon Dieu ſuſceptible de colere, de vengeance & de jalouſie; qui l'a toujours préſent à l'eſprit; qui voit ſes yeux étincelans perpétuellement ouverts ſur ſa conduite; qui s'imagine que l'on peut l'offenſer, même à ſon inſçu & contre ſon intention; qui penſe que ce Dieu jaloux ne veut point que le cœur ſe partage entre lui & ſes créatures; il eſt, dis-je, impoſſible qu'un tel homme ſe livre à la gaieté, ſe permette d'aimer ceux qui l'entourent, & s'occupe d'autre choſe que du redoutable *Argus* aux regards duquel rien ne peut le ſouſtraire: tout plaiſir eſt interdit à un mortel, qui ne voit ce monde que comme un ſéjour d'épreuves, où il vit ſous les loix d'un Maître rigoureux, prêt à le rendre éternellement malheureux pour avoir transgreſſé ſes volontés captieuſes & ſouvent inintelligibles; ſe livrer à la joie en pareil cas, ſeroit le comble de la folie; le rire eſt inſenſé ſous un Dieu lugubre, chagrin, capricieux; il s'offenſeroit, ſans doute, de la gaieté de ſes eſclaves, qu'il peut à chaque inſtant envoyer au ſupplice; un Dieu triſte &

TAYLOR INST. OXFORD

un Dévot gai ſont des choſes incompatibles. (39)

Il ne faut donc point être ſurpris de l'extérieur ſombre & ſévere, ni de l'humeur atrabilaire que nous trouvons dans la plupart des hommes profondément infectés du venin de la ſuperſtition; une Religion affligeante eſt faite pour anéantir la paix de l'ame & pour déclarer la guerre aux plaiſirs; il faut gémir, ſouffrir & prier ſous un Dieu qui lui-même a donné l'exemple des ſouffrances. De quel droit en effet la créature coupable ſe diſpenſeroit-elle de ſouffrir quand ſon Dieu innocent a conſenti à s'immoler lui-même? C'eſt, ſans doute, d'après ces principes que tous ceux qui ſe ſont ſervis de la Religion pour prendre de l'aſcendant ſur les peuples, ont communément affecté une grande ſévérité & beaucoup de mauvaiſe humeur, que l'on regar-

(39) Les Chrétiens les plus dévots ſont ordinairement chagrins & mélancoliques; tout doit continuellement les ramener à la triſteſſe. Eſt-il permis d'être gai quand on adore un Dieu flagellé, couronné d'épines, crucifié? Apulée reproche aux Egyptiens leurs chants & leurs cérémonies lugubres; leur *Oſiris* fut, comme le Chriſt, un Dieu très-malheureux & qui avoit eſſuyé bien des traverſes. L'*Adonis* des Syriens fut encore un Dieu malheureux, dont les triſtes adorateurs ſe mutiloient & ſe déchiroient comme les Prêtres de Cybele ou comme les Joghis Indiens, ou comme les Moines Chrétiens du Papiſme.

L'idée de Dieu doit perpétuellement affliger celui qui le médite; ce Dieu eſt pour lui un *Lutin Domeſtique*, (Οικειος Δαιμονιον) dont il ne peut ſe débarraſſer.

da toujours comme une véritable perfection. Plus une Secte eſt rigide, plus une ſuperſtition eſt triſte, plus elles en impoſent au vulgaire, qui les juge, avec raiſon, plus conformes aux intentions de ſon Dieu. Un enthouſiaſte, dont tout l'extérieur annonce l'auſtérité, dont le viſage pâle & décharné porte l'empreinte de la pénitence, dont les yeux creuſés paroiſſent mouillés de larmes, dont la voix plaintive fait retentir ſourdement les voûtes d'un temple obſcur, eſt très-propre à remuer les eſprits; ſa préſence ſeule vaut un diſcours éloquent. (40)

L'on ſe tromperoit néanmoins ſi l'on s'imaginoit que la Religion dût agir de la même maniere ſur tous ceux qu'elle ſoumet à ſon joug; ſes effets ſont auſſi variés que les tempéramens des hommes; une organiſation heureuſe l'empêche ſouvent de faire des impreſſions également profondes. D'ailleurs cette chimere ſe montre ſous différens

(40) Les fanatiques qui ont cauſé les plus grands ravages ſur la terre, en ont communément impoſé au vulgaire par une grande rigidité. Nos *Puritains* n'ont acquis tant de pouvoir dans le ſiecle paſſé que parce qu'ils affectoient des mœurs auſteres & qu'ils prêchoient en parlant du nez. A l'aide de ces grimaces ces fripons enthouſiaſtes ſe perſuadoient qu'ils étoient parfaits, & les Chrétiens parfaits ne ſont point diſpoſés à laiſſer en repos ceux qu'ils jugent moins parfaits qu'eux. Les plus grands libertins ſont moins à craindre pour un Etat que des ſaints.

aſpects, & chacun s'arrête à celui qu'il trouve le plus analogue à ſon propre caractere. C'eſt, ſans doute, un bonheur pour les nations ſuperſtitieuſes, qui ne raſſembleroient qu'un amas de citoyens inutiles, ſans énergie, haïſſables les uns pour les autres, ſi leurs ſpéculations religieuſes influoient ſur tous de la même façon. Quoique les mortels, pour la plupart, n'enviſagent la Divinité que du côté de la terreur & de la ſévérité, il en eſt, comme on a vu, qui ferment les yeux ſur ces qualités effrayantes pour ne fixer leurs regards que ſur ſa bonté, ſa clémence, ſa douceur; tous les Dieux ſont des JANUS, ils nous montrent deux faces; ainſi chacun choiſit la face qui lui convient le mieux, & c'eſt toujours celle qu'il trouve la plus conforme à ſa propre façon d'être. Un homme ſenſible & tendre ne ſe perſuadera jamais que ſon Dieu ſoit inhumain; il l'aimera comme un pere, il ne le verra point régner avec un ſceptre de fer, ou muni d'un cœur d'airain; il ſentira pour cet être, qu'il ſe peint ſous des traits aimables, des accès de tendreſſe, de ferveur, de dévotion: ſi à ces diſpoſitions il joint une ame douce & honnête, ſes idées religieuſes ne le rendront point l'ennemi de ſes ſemblables; il aura de l'indulgence pour eux; en gémiſſant de

leurs fautes, il ne ſe croira point en droit de les en punir ou de les reprendre avec aigreur. Un autre, pourvu d'une imagination vive, d'un tempérament échauffé & d'organes foibles, aura des extaſes, des viſions, des inſpirations d'en-haut; il croira de bonne foi aux chimeres produites par les mouvemens déréglés de ſon cerveau. Toutes ces différentes nuances ſont les dévots & les enthouſiaſtes. C'eſt ſur-tout chez les femmes que la ferveur religieuſe agit avec le plus de force; la foibleſſe de leur organiſation, leur timidité naturelle, leur peu d'expérience les diſpoſent à la dévotion, & la vivacité d'une imagination que la réflexion refroidit rarement, les expoſe plus ſouvent que les hommes aux délires religieux: (41)

(41) C'eſt ſurtout parmi les femmes que l'on voit des Inſpirées, des dévotes, des illuminées. Les révolutions fréquentes qu'éprouve leur machine les rend ſusceptibles d'extaſes, de viſions, de mouvemens convulſifs que l'on prend pour ſurnaturels. C'étoit une femme qui rendoit les oracles à Delphes. *Velleda*, ſelon Tacite, régloit les entrepriſes des Germains, qui reſpectoient beaucoup les femmes, parce qu'ils leur ſuppoſoient le don de Prophétie. Bien des Chrétiens ont eu les mêmes idées; ils ont fait des Saintes & des Prophéteſſes d'un grand nombre de femmes hyſtériques, mélancoliques & viſionnaires, qui ſouvent ſe ſont crû des Inſpirées, & l'ont fait croire à d'autres. Il eſt bon de remarquer que ce fut à l'inſtigation des femmes que preſque tous les Rois du Nord & de l'Occident ont embraſſé la Religion Chrétienne. Dans les querelles religieu-

Si la Religion s'empare de l'eſprit d'un homme ardent ou d'un ſang bouillant, elle en fait un zélateur; ſi elle opere ſur celui d'un homme bilieux, ſombre, mélancolique, tels que ſont pour l'ordinaire les méchans tourmentés de remords, elle le rendra lâche & cruel; la trahiſon & le crime ne lui couteront plus rien dès qu'on lui promettra l'expiation des forfaits dont l'idée l'importune, ou dès qu'on lui montrera ſa grace écrite au ciel. Ce ſont ces diſpoſitions qui forment des fanatiques, des perſécuteurs, des aſſaſſins; par de nouveaux crimes ils eſperent obtenir le pardon de ceux dont le ſouvenir vient troubler leur repos.

La Religion n'a pas le même pouvoir ſur les hommes d'un tempérament flegmatique, ceux-ci ſont trop tiedes pour elle, il lui faut des ſectateurs zêlés; ce n'eſt que ſur des ames ardentes & ſuſceptibles de paſſions fortes qu'elle agit fortement. Les détails de la ſuperſtition ſont infiniment variés, le merveilleux qui lui ſert de baſe fournit une pâture continuelle à l'imagination; voilà, ſans doute, pourquoi la dévotion remplace ſi ſouvent les paſſions frus-

ſes les femmes ſont les plus âcres & les plus obſtinées, parce que ce ſont elles qui ſont le moins au fait de la queſtion.

trées & malheureuſes ; elle s'empare pour l'ordinaire de tous ceux que leurs paſſions aſſouvies plongent dans le vuide, dans le chagrin, dans l'ennui ; elle donne des protecteurs & des conſolateurs dans le ciel à ceux qui ſe ſont attiré des mépris, des disgraces ſur la terre ; les malheurs, les dégoûts, la honte, les remords, l'impuiſſance de jouir, la ſatiété, la vieilleſſe ramenent ſouvent les hommes aux pieds de la Religion ; la dévotion dédommage leur imagination du rang, de la fortune, de la réputation, de l'amour même.

L'homme du peuple eſt communément attaché à ſa Religion parce qu'il eſt ignorant & malheureux ; le pauvre croit y trouver de la conſolation à ſes peines, il l'aime parce qu'elle lui fait entrevoir un meilleur ſort ; le riche s'y livre parce que ſouvent au milieu de ſon opulence il éprouve des chagrins qui le rendent miſérable ; le ſoldat en eſt ſuſceptible parce qu'il vit au ſein des dangers ; les Princes, les Grands, les Courtiſans la jugent utile, non ſeulement pour pouvoir opprimer impunément, mais encore parce qu'ils la trouvent toujours diſpoſée à calmer leurs remords. L'homme éclairé eſt quelquefois la dupe de la ſuperſtition parce qu'elle met ſon imagination en

travail; le ſage a ſouvent de la peine à s'en défendre; on le voit très-fréquemment céder à ſes attaques lorsque le chagrin l'abbat & confond ſon jugement, ou lorsque la maladie, lui otant l'uſage de ſes facultés, le livre aux mains d'un Prêtre qui le ſollicite, qui le trompe par des ſophismes, & vient porter le trouble dans ſes derniers momens. Voilà d'où viennent les triomphes ſi fréquens que la Religion remporte au lit de la mort ſur ceux-mêmes qui l'avoient mépriſée ou négligée pendant toute leur vie. Cependant c'eſt l'homme ſain & jouiſſant de ſa raiſon qui ſeul eſt en état de juger; (42) il n'y a que l'impoſture qui puiſſe ſe prévaloir du témoignage d'un mourant.

(42) Le Docteur Burnet nous a donné de grands détails ſur la mort édifiante du Comte de Rocheſter, qui après avoir vécu en libertin, ſe convertit à la mort; il en tire des preuves en faveur de ſa Religion, mais cette converſion ne prouve rien, ſinon qu'un débauché, qui a fort peu raiſonné toute ſa vie, peut encore moins raiſonner à la mort.

CHA-

CHAPITRE XV.

De l'inutilité & de l'impoſſibilité de corriger ou de réformer la ſuperſtition. Des remedes efficaces que l'on peut lui oppoſer.

DE tous les liens qui attachent les hommes à la Religion, l'habitude eſt le plus fort; l'éducation identifie avec nous les opinions les plus étranges, nos premieres idées nous reſtent communément toute la vie: elles ne nous choquent point dès que nous les avons reçues dans notre enfance, dès que nous les voyons autoriſées par l'exemple, par l'opinion publique, par les loix, & ſur-tout lorsque nous les voyons munies du ſceau de l'antiquité. (43) Ainſi

(43) Eſt-il un homme parmi nous à qui dans l'âge de raiſon l'on pût perſuader que trois ne ſont qu'un & qu'un fait trois; que Dieu a pu mourir pour s'appaiſer lui-même; que ce Dieu peut ſe changer en pain &c.....? Cependant l'éducation parvient tous les jours à mettre de pareilles idées dans l'eſprit des perſonnes les plus raiſonnables d'ailleurs; & ſi elles ont de l'enthouſiaſme, elles ſe feront égorger pour les défendre: à leur avis c'eſt celui qui refuſe de croire ces dogmes merveilleux, qui paſſe pour un in-

tout concourt à rendre la ſuperſtition chere aux hommes, ou à les maintenir dans une honteuſe inertie qui les empêche de rien examiner. En matiere de Religion presque tout le monde eſt peuple: les grands & les riches occupés de leurs affaires ou de leurs plaiſirs, ne ſongent pas plus que le vulgaire à examiner les fondemens de leurs opinions; presque perſonne d'entre eux ne ſe trouve aſſez gêné par ſa Religion pour ſe révolter contre elle, on la quitte & on la reprend ſuivant que les paſſions l'ordonnent; ſes ſpéculations paroiſſent ſacrées à tout le monde, mais l'intérêt le plus foible l'emporte ſur elles dans la pratique; elles n'influent ſur la conduite que lorsqu'elles s'accordent avec les paſſions ou lorsqu'elles les juſtifient. C'eſt ainſi que la Religion devient une arme ſure

ſenſé. Il y a pourtant une raiſon qui rend les opinions les plus folles très-durables, c'eſt qu'on ne les examine point, & que lors même qu'on les examine l'eſprit n'y trouve jamais que des mots vuides de ſens ou des idées qui ne préſentent aucun côté direct par où l'on puiſſe les attaquer. Les myſteres & les dogmes de la Religion ſont d'une nature auſſi fugitive que les Dieux ou les phantômes qui leur ſervent de baſe; des Dieux inintelligibles, de purs Eſprits, des chimeres doivent enfanter des chimeres. Comme ces Dieux exigent des ſacrifices, on a cru qu'on ne pouvoit leur en faire un plus grand que celui de la raiſon & du bon ſens; ou bien chacun a dit: *que ſçait-on ſi des Etres que je ne conçois pas, ne peuvent point agir d'une façon dont je n'ai nulle idée?* Voilà, je crois, comme on parvient à croire tous les myſteres.

pour nuire aux hommes, ſans jamais leur fournir des remedes utiles. Le Dieu bon les invite à mal faire, le Dieu vengeur & méchant les rend inſenſés & cruels ſans les rendre meilleurs.

Bien des gens ſont convaincus de l'utilité & de la néceſſité d'une Religion, très-peu en connoiſſent les dangers: les ſouverains, ou ſuperſtitieux ou tyrans, la regardent comme l'appui de leur pouvoir, ſans vouloir s'appercevoir qu'elle devient leur ennemie dès qu'ils refuſent de ſe rendre ſes eſclaves. Les perſonnes les plus détrompées d'ailleurs des préjugés religieux ne laiſſent pas de ſe perſuader que la Religion eſt néceſſaire pour contenir le peuple: cependant ce peuple ſans avoir rien examiné eſt toujours prêt à ſe ſoulever à la voix de ſes Prêtres dès qu'on lui dit en gros que ſa Religion eſt attaquée. En un mot les erreurs religieuſes acquierent une ſolidité inébranlable, parce que jamais on ne peut les attaquer ſans péril, tandis que ceux qui les défendent ſont applaudis, honorés, récompenſés.

Tout ſemble donc conſpirer à donner à la Religion des défenſeurs ardens & à décourager ſes adverſaires; toute innovation, toute opinion hazardée, toute cérémonie

changée devient un monſtre aux yeux des peuples; ils ſe figurent que les foudres du ciel vont tomber en éclats ſur eux pour les punir des blasphêmes de quelques ſpéculateurs. Si quelquefois une nation s'apperçoit des malheurs dans lesquels la ſuperſtition l'a plongée, jamais elle n'a ni aſſez de lumieres ni de courage pour remonter juſqu'à leur ſource & pour détruire le levain qui tôt ou tard produira de nouvelles fermentations. Les hommes ne font que diverſifier leurs folies religieuſes; ils ne quittent une ſuperſtition dont les abus les dégoûtent que pour en adopter une nouvelle, qu'il faut toujours acheter au prix du ſang, & qui ſouvent devient encore plus funeſte que la premiere. Ce ſont des Dieux atroces & déraiſonnables, formés ſur le modèle des plus méchans des hommes, ce ſont leurs attributs inſenſés & contradictoires, ce ſont leurs oracles trompeurs, annoncés par le fanatiſme & l'impoſture, qui ont inondé l'univers de crimes & de miſeres: c'eſt le trône de ces idoles malfaiſantes, ce ſont ces phantômes dangereux qu'il faut renverſer & détruire; ſi l'on veut tarir la ſource des maux dont le genre humain eſt inondé.

En effet les mortels ont-ils beaucoup gagné aux changemens ſucceſſifs que leurs

Religions ont éprouvés? Hélas! ils n'ont fait que changer de délire, ils n'ont été ni moins eſclaves, ni moins inſenſés, ni moins diſpoſés à ſe nuire. Il n'appartient qu'à la vérité pure d'être toujours la même & de procurer pour toujours la liberté, le calme & la concorde. Les ouvrages découſus du menſonge & de l'enthouſiaſme ſe détruiſent d'eux-mêmes: le tems n'a point reſpecté ces Dieux, qui pendant une longue ſuite de ſiecles ont fait trembler les nations & uſurpé leur encens. Les *Oſiris*, les *Bélus*, les *Jupiters*, autrefois ſi redoutés, ſont aujourd'hui la riſée de quelques peuples bien fiers de s'être détrompés de ces Divinités futiles; ils les ont néanmoins remplacées par d'autres plus ridicules encore. Notre Europe a-t-elle donc lieu de ſe vanter d'avoir quitté les Dieux des Celtes & des Romains pour un vil artiſan de Judée, mis à mort ſur une croix, qui mille fois fut le ſigne de la révolte & du carnage pour ſes diſciples forcenés?

Que les mortels ne nous parlent point de l'antiquité de leurs cultes; ils n'ont adoré dans tous les tems que les mêmes phantômes, habillés diverſement, ſuivant leurs beſoins, leurs caprices, les fantaiſies de

leurs modes, de leurs opinions, de leurs folies. Toujours leurs vaines idoles regnerent par les mêmes voies; leur trône fut établi ſur la crainte & ſur la crédulité. D'ailleurs l'ancienneté d'une erreur ne ſera jamais un titre valable aux yeux de la raiſon: les témoignages ſucceſſifs & multipliés de la crédulité & de l'impoſture; les traditions du menſonge; des fables & des merveilles racontées de pere en fils pendant des milliers de ſiecles, ne pourront jamais rendre des folies reſpectables. Le Philoſophe verra toujours dans les Dieux des nations des génies malfaiſans, qui, ſemblables à ces lueurs trompeuſes que le voyageur égaré a l'imprudence de ſuivre, n'ont ſervi qu'à faire quitter aux hommes la route de la félicité.

En effet ces ſyſtêmes religieux apportés aux nations par leurs légiſlateurs, les ont-elles rendues plus heureuſes? Ces révélations merveilleuſes que l'on a fait deſcendre du ciel, ont-elles ſoulagé les peuples des maux dont ils étoient accablés? Ces changemens ſucceſſifs, que leurs circonſtances ont obligé de faire à leurs Religions, ont-ils amélioré leur ſort? Non, ſans doute; tous ces pompeux menſonges, toutes ces rêveries diverſifiées, loin de les guérir, n'ont fait

que multiplier & diverſifier leurs infortunes, combiner des erreurs nouvelles à des erreurs anciennes. (44). L'homme qui ſe crut inſtruit par la Divinité même n'en fut que plus malheureux ; l'importance qu'il fut obligé de mettre à des opinions & à de prétendus devoirs en fit ſouvent un être très-dangereux pour lui-même & pour d'autres. Les Dieux ne ſemblent s'être révélés à la terre que pour rendre plus fâcheux le ſort de ſes habitans ; ils ſe montrerent par-tout comme des Conquérans, qui ne laiſſent ſur leur paſſage que les ſignes de la déſolation, ou comme ces mé-

(44) Toutes les Religions du monde ſont des amas confus de dogmes, de myſteres, de rites anciens, amalgamés avec des inventions modernes. En remontant à la ſource de la plupart des uſages & des opinions du Chriſtianiſme, on les retrouvera chez les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains & les Celtes. Cette Religion eſt un cahos dans lequel on appeçoit des veſtiges de toutes les extravagances anciennes. Les nouvelles révélations qu'on annonce aux hommes ſont toujours greffées ſur des révélations antérieures ; les cultes ſe fondent les uns ſur les autres comme les langues, & ſont, comme elles, ſujets à des variations continuelles. La plupart des Dogmes & des Myſteres des Chrétiens ſont évidemment empruntés de Pythagore & de Platon, qui ont été puiſer leur Doctrine chez les Prêtres Egyptiens : d'où l'on voit que les opinions les plus reſpectées parmi nous ne ſont que des rêveries de quelques Payens enthouſiaſtes ou trompeurs. Pallavicini convient que ſans Ariſtote l'Egliſe n'auroit point eu pluſieurs de ſes articles de Foi.

V. Diction. de Bayle art. ARISTOTE.

téores terribles, dont le ſouvenir ne ſe perpétue que par les traces des ravages qu'ils ont cauſés.

Les ſociétés humaines furent communément ſauvages, ignorantes, dépourvues de lumieres & de connoiſſances dans les tems où leurs Légiſlateurs leur donnerent des Dieux, des cultes & des loix: à meſure que les mœurs, les circonſtances & les beſoins des nations changerent, leurs idées religieuſes durent auſſi ſouffrir des changemens; le Dieu de l'homme ſocial, policé, plus raiſonnable, ne peut être le même que celui de l'homme errant, ſtupide & féroce: ainſi l'homme civiliſé & plus éclairé ſur ſes intérêts doit peu-à-peu ſe dégoûter de la Religion, lorſqu'elle eſt devenue trop contraire à ſes mœurs adoucies, aux idées qu'il a pu acquérir, à ſa raiſon plus cultivée. Voilà pourquoi l'on voit ſouvent les peuples ſecouer le joug de leurs Dieux ſurannés pour en adopter d'autres dont ils attendent plus de bonheur: fatigués de leur tyrannie ou de celle de leurs Prêtres, détrompés des erreurs & des fables qu'on leur débite, ils adoptent quelquefois des nouveautés avec empreſſement, ou du moins ils prêtent l'oreille à ceux qui leur préſentent leur ancienne Religion ſous

une forme nouvelle, moins contraire à leurs idées préſentes.

Cependant les changemens dans la Religion ne ſe font point tranquillement ; c'eſt toujours par des guerres, des révolutions, des maſſacres que les hommes ſont forcés d'apprendre ce qu'ils ont à penſer ſur cette matiere. La Religion ancienne, ayant communément pour elle la poſſeſſion, le grand nombre & le pouvoir, opprime & perſécute les Novateurs qui lui diſputent ſes titres ; à force de mauvais traitemens elle irrite leur opiniâtreté & les oblige de s'armer pour repouſſer les violences qu'elle leur fait. Ainſi la guerre s'allume, & la force décide de la ſecte qui demeurera maîtreſſe du champ de bataille. Chez les hommes ce ne ſont jamais que des paſſions & des folies, qui combattent d'autres paſſions & d'autres folies ; le délire le plus impétueux oblige le plus foible à lui céder la place. Au milieu de ces tumultes la raiſon ne peut ſe faire entendre ; des combattans également acharnés ne ſont point en état de l'écouter ; vainement cette raiſon, d'accord avec leurs intérêts véritables, leur crieroit-elle qu'ils ſe battent pour des chimeres indignes de les occuper ; vainement leur montreroit-el-

le la futilité des objets qui les diviſent & de cette Religion qui donne lieu à leurs diſputes ; les fanatiques ſont ſourds, ils s'obſtinent à ſe détruire pour ſoutenir la cauſe de leur entêtement.

Dans les diſputes religieuſes jamais on ne ſonge à diſcuter le fond, perſonne ne doute de ſa bonté ; c'eſt toujours de la forme dont les combattans ſont occupés. (45) Après que des ſectes fougueuſes ſe ſont fatiguées à force de combats, ſe ſont tourmentées tour-à-tour, ont fait couler des flots de ſang, les nations n'en ſont pas plus guéries de leurs folies ; elles laiſſent toujours ſubſiſter la racine d'un mal qui tôt ou tard produira de nouvelles calamités. Ce ſont les idées funeſtes de la Divinité qu'il faut éteindre chez les hommes, ſi l'on veut leur ôter pour toujours le pré-

(45) Rien de plus utile à l'Egliſe que des héréſies, un Apôtre l'a dit ; les querelles des Novateurs abſorbent communément les plus grands génies d'un pays, qui prennent parti pour ou contre. Ainſi les hommes les plus capables d'attaquer les erreurs de l'eſprit humain & de la ſuperſtition, au lieu d'être utiles, deviennent des chefs de parti & perdent leur tems en diſputes futiles. Quels biens n'auroient pas fait nos *Réformateurs*, ſi au lieu d'attaquer quelques dogmes ridicules de l'Egliſe Romaine, ils euſſent employé leur génie à démolir le Chriſtianiſme, qui depuis tant de ſiecles fait le malheur des nations Européennes ! Quels ſervices n'auroient pas pu rendre à la raiſon humaine des hommes tels que Luther, Calvin, Mélanchton, Eraſme, &c !

texte de ſe nuire: la raiſon ne pourra jamais ſe faire entendre d'eux tant qu'on leur dira de la ſoumettre à l'autorité de ces Dieux qui n'eſt que celle des interpretes de leurs décrets; ceux-ci ne leur font parler que le langage de leur propre délire ou de leur propre intérêt.

Ce n'eſt pas non plus la raiſon ni l'amour de la vérité, ni le deſir ſincere de ſoulager les peuples & de leur procurer le bien-être, qui arment quelquefois les Princes contre la Religion: s'ils ſont divorce avec elle c'eſt lorsqu'elle s'oppoſe à leurs paſſions, à leurs intérêts, à leurs caprices. Ce ne fut pas l'idée de rendre plus heureux nos ancêtres qu'il tyranniſoit qui détermina Henry VIII. à ſecouer le joug de la Religion Romaine, devenue depuis tant de ſiecles ſi fatigante pour eux. Ce fut le deſir de jouir d'une femme que cette Religion lui défendoit d'épouſer. La Nation Britannique débarraſſée d'une ſuperſtition onéreuſe crut envain reſpirer en faiſant des changemens à ſes opinions religieuſes toujours entées ſur le ſyſtême ancien; la Religion parmi nous ſe partagea en des ſectes différentes, qui donnerent lieu par la ſuite à de nouvelles guerres, & qui nous couterent des torrens de larmes & de ſang. C'eſt par le Dieu jaloux

& dévorant que l'on doit commencer la réforme de la Religion; tant que les hommes regarderont un tel Dieu comme l'arbitre de leur ſort, ils s'en occuperont néceſſairement, leur eſprit fermentera ſur ſon compte, ils en diſputeront ſans fin, ils ſe battront pour leurs opinions, qu'il croiront importantes.

On conviendra, peut-être, que dans toutes les Religions les Prêtres n'ont donné que des idées abſurdes & fauſſes de la Divinité; mais qui peut ſe flatter d'en avoir des idées véritables? qui pourra ſe vanter de connoître ſon eſſence? Le parti le plus ſage ne ſeroit-il donc pas de n'en jamais parler? Ne voit-on pas que les hommes ne ceſſeront jamais de ſe quereller ſur un objet dont ils n'auront jamais des idées ni préciſes ni uniformes? Que ſera-ce s'ils ſe perſuadent qu'un Dieu s'intéreſſe à leurs argumens ridicules, & ſe fâche contre ceux qui raiſonnent mal de ce qu'il ne leur eſt point donné de ſçavoir?

La Théologie ſera toujours une ſcience de conjectures, ſur leſquelles les mortels ne peuvent être d'accord; s'ils veulent parler des Dieux, ils devroient au moins les ſuppoſer aſſez ſages pour ne point ſe mêler de leurs diſputes inſenſées, aſſez grands pour ne point s'allarmer de leurs

opinions enfantines, assez justes pour ne point leur sçavoir mauvais gré d'avoir déraisonné sur des objets impossibles à comprendre. (46)

Faute de sentir la nécessité des maux que le Dieu bizarre de notre superstition moderne devoit nécessairement produire, les spéculateurs, qui en des tems différens ont prétendu la réformer ou la rapprocher du bon sens, n'ont fait qu'élaguer & rajeunir un vieil arbre, prêt à reproduire en tout tems des rejettons funestes & des fruits empoisonnés; ils ont greffé sur des mensonges un petit nombre de vérités stériles. D'accord sur les dogmes fondamentaux d'un système nuisible, les Prêtres des différentes sectes disputerent sur des abus & des questions accessoires, sur des sophismes, des cérémonies, des détails ridicules. Dominés eux-mêmes par des passions & des intérêts étrangers à ceux de la société, ou trop aveugles pour s'élever jusqu'à la vérité, ils n'eurent communément pour objet que de nuire à leurs adversaires, de

(46) „ C'est assez, dit Théophraste, de permettre au „ peuple d'être sot sans souffrir qu'il devienne une bête „ féroce... que l'on donne cours à sa folie mais qu'on s'op„ pose à sa fureur". Dans toutes les révolutions & les séditions causées par la Religion, on ne voit que des dévots imbéciles conduits par des fripons hypocrites.

s'élever ſur leurs ruines, de faire valoir leurs propres opinions, & de décrier celles des Théologiens qui ne penſoient pas comme eux. Le ſacerdoce, ſous quelque forme qu'il ſe ſoit montré, n'eut jamais que ſes intérêts en vue. Lorgueil, la jalouſie, l'avarice & l'ambition diviſeront toujours les membres d'un corps dont l'exiſtence ne ſe fonde que ſur l'aveuglement des nations, dont ils diſputent les dépouilles.

Ainſi les différentes réformes que l'on fit dans la Religion ne firent que multiplier les querelles, les combats & les miſeres des peuples : les prétendus *réformateurs*, fiers d'avoir découvert quelques abus, quelques erreurs, quelques fraudes groſſieres, les retrancherent & bâtirent des ſyſtêmes nouveaux ſur des fondemens ruineux. Au lieu d'examiner des révélations menſongeres, au lieu de rejetter avec mépris des livres ſacrés ou ces recueils de fables révérées, de dogmes contradictoires, de myſteres incompréhenſibles, d'ordonnances oppoſées à la nature & à la raiſon, ces vains ſpéculateurs ne s'occuperent que de commentaires, de diſtinctions, de ſubtilités; & les nations n'en furent que plus malheureuſes par les diſſentions nouvelles,

les perſécutions, les tyrannies auxquelles ces idées diſcordantes donnerent lieu à chaque pas. Quelles que fuſſent ſes opinions, le Prêtre trouva toujours, ſoit dans les ſouverains, ſoit dans les ſujets, des eſprits diſpoſés à entrer dans ſa querelle; ſes déciſions importantes furent toujours ſoutenues par le fer & par le feu. Se trouva-t-il opprimé, foible, perſécuté? il prêcha la tolérance, la douceur, la liberté de conſcience. Devint-il le plus fort pour avoir mis les puiſſances de ſon côté? il ne parla que de zêle, de vengeance & d'exterminer les ennemis du Seigneur (47). Par un aveuglement qui tient du prodige, ſes inconſéquences les plus marquées ne furent jamais ſenties; ſes paſſions furent toujours écoutées, le repos des nations lui fut toujours ſacrifié.

Si dans ces combats des ſectes les unes contre les autres le masque de l'impoſture fut quelquefois forcé de tomber, les peuples ne s'en apperçurent jamais. Le bandeau de l'opinion recouvrit bientôt leurs

(47) Dans tous les ſchiſmes & démêlés ſur la Religion les parties diſputantes ont communément le ſecret d'avoir tort de part & d'autre. Toute ſecte eſt rampante quand elle eſt foible, & quand elle eſt forte elle veut tout envahir. Les Anabatiſtes, qui ont été les devanciers de nos paiſibles *Quakers*, ont mis autrefois l'Europe en combuſtion.

paupieres, parce que jamais l'on n'eut le courage de l'écarter tout-à-fait. Malgré les révolutions continuelles dont la Religion fut le germe, elle fut toujours *militante* & *triomphante*, elle eut toujours le crédit de faire immoler ſes ennemis à ſon Dieu ou à ſa propre ſûreté ; elle infecta les Rois ; elle enivra les ſujets, elle porta l'incendie & le trouble dans le ſein des Etats. Si les nations rougiſſent quelquefois des frénéſies de leurs ancêtres, elles ne voient pas qu'à chaque inſtant elles ſont elles-mêmes prêtes à tomber dans des excès également dangereux : elles ne ſentent pas que l'éducation fanatique qu'on leur donne, l'aveuglement & l'ignorance de la morale où on les tient, les préjugés qu'on leur inſpire, les haines religieuſes dans leſquelles on les nourrit contre tous ceux qui ne ſe conforment point à leurs cultes, les injuſtices & les mépris que l'on fait éprouver aux ſectaires, les richeſſes & le pouvoir immenſe qu'on accorde par-tout à des Impoſteurs autoriſés à infecter les peuples & à dominer les conſciences, enfin les paſſions toujours indomptées des Prêtres, peuvent à tout moment faire éclore de nouvelles extravagances & de nouvelles tragédies.

Il

Il s'eſt trouvé de tout tems des hommes qui ont réclamé plus ou moins fortement contre les abus & les excès de la ſuperſtition, mais très-peu ont oſé l'attaquer dans ſa ſource ; & d'ailleurs que pouvoit leur foible voix contre les cris du ſacerdoce, les menaces de la Tyrannie, les préventions de la multitude toujours eſclave de l'habitude & du préjugé. Comment propoſer des remedes à des malades parvenus à chérir leurs maux, à les regarder comme utiles & néceſſaires, & prêts à détruire leurs médecins? Les priſons, la cigue, les bûchers furent communément les récompenſes dont on paya le zèle de ceux qui voulurent rompre le charme: leurs concitoyens, ſemblables à ces oiſeaux de nuit pour qui le jour eſt incommode, s'élancerent avec furie ſur les mortels bienfaiſans qui leur préſentoient des lumieres peu faites pour des yeux accoutumés aux ténebres.

L'Autorité ſouveraine fut elle-même obligée de reculer cent fois devant les forces de la ſuperſtition. Les Princes éclairés qui lui ont marqué de l'indifférence & du mépris, en furent communément punis par le fanatiſme irrité qui ne veut point qu'on dédaigne les objets de ſa vénération.

C'eſt en vain que des Rois ſages, fatigués des excès de la ſuperſtition, ont voulu réprimer & dompter ce monſtre, il trouva le moyen d'éluder leurs coups, l'hydre montra toujours des têtes renaiſſantes; ſemblable à cet inſecte étonnant qu'on voit ſe multiplier ſous le couteau qui le diviſe, la chimere mutilée produiſit de nouvelles chimeres. Cela devoit, ſans doute, arriver; temporiſer avec le mal ce n'eſt point le détruire. Il n'eſt qu'un remede contre l'erreur, c'eſt la vérité. Mais les Tyrans, ainſi que les Prêtres, en furent toujours les ennemis; les Souverains les mieux intentionés crurent cette vérité dangereuſe à leurs peuples, ils ne s'apperçurent point qu'elle ne peut nuire à leur pouvoir quand ils voudront ne l'employer qu'à faire des heureux; l'erreur ſacrée & ſes preſtiges ne ſont néceſſaires qu'aux impoſteurs ou aux Princes ignorans & pervers qui veulent tromper les hommes & les aſſervir à leurs paſſions; mais ces paſſions deviennent tôt ou tard fatales à des inconſidérés, qui ſont communément les premieres victimes de la ſtupidité des peuples. Nul Prince n'eſt intéréſſé à devenir Tyran. (48)

(48) *Ad generum Cereris ſine cæde & vulnere pauci Deſcendunt Reges, & ſiccâ morte Tyranni.*
JUVENAL. SATYR. X.

Souverains des Nations! régnez par la juſtice, la morale, & les loix, & vous régnerez ſans les Prêtres. Vous n'aurez pas beſoin des ſecours du menſonge pour gouverner des hommes, que vos ſoins vigilans rendront véritablement heureux. Vous n'aurez point à craindre que la vérité ſouleve des ſujets, à qui la raiſon fera ſentir le prix de vos bienfaits. Soyez grands, actifs, bienfaiſans, équitables; reſpectez la liberté & les poſſeſſions du citoyen; ne ſouffrez point qu'on l'opprime en votre nom; donnez-lui des loix utiles & ſages; faites qu'on lui forme le cœur; qu'on lui inſpire de bonne heure des talens & des vertus réelles; récompenſez fidélement ces talens & ces vertus; que le vice ſoit déshonoré & le crime puni partout où ils ſe trouveront, & bientôt votre Empire, fondé ſur des idées véritables, ſera plus ſolide que celui qui ſe fonde ſur des menſonges & ſur de vains préjugés. Princes! ſoyez Citoyens. Citoyens, choiſis par les autres pour les guider, que votre cœur ſoit plus flatté de la gloire ſi douce de commander à des amis, à des hommes libres, à des patriotes actifs, induſtrieux, éclairés & vraiment vertueux, qu'à des ennemis, aigris

par la captivité, engourdis, par la miſere, dépourvus de lumieres & de mœurs, dont l'unique vertu eſt d'obéir aveuglément à des Prêtres, rivaux de votre pouvoir. Armez-vous enfin d'une juſte défiance contre des hommes altiers dont les intérêts ténébreux ne ſeront jamais les votres. Tremblez à la vue des avantages inouis dont jouiſſent des Citoyens qui ont le droit de ſe révolter & de nuire au nom du ciel; arrachez de leurs mains ces armes ſi ſouvent dangereuſes à vos pareils; faites rentrer les Nations dans ces poſſeſſions depuis tant de ſiecles uſurpées par la fraude; que les richeſſes de l'impoſture ſi longtems employées à payer l'ignorance, l'orgueil, l'oiſiveté, ſoient enfin appliquées à l'inſtruction des peuples. Que vos ſujets n'apprennent plus à ſe haïr, à s'égorger, à ſe ſoulever pour des opinions. Qu'ils apprennent à être juſtes, humains, bienfaiſans, modérés; qu'ils apprennent à ſervir la Patrie & les chefs qui la rendront heureuſe. Qu'ils apprennent de bonne heure à reſpecter la raiſon & la nature qui jamais ne leur conſeilleront d'être ſéditieux & méchans.

Si la force de l'habitude a rendu les illuſions cheres à vos peuples, permettez

à la ſcience de ſapper l'empire du fanatiſme; tenez une balance egale entre les ſectes; n'entrez jamais dans leurs querelles indifférentes, que le poids de l'autorité rendroit trop ſérieuſes. Souffrez que chaque Citoyen ſpécule à ſa maniere pourvu qu'il agiſſe toujours conformément à la raiſon. Ainſi les Gouvernemens ſeront les vrais guides des peuples; ces peuples ſeront ſoumis pour leurs propres intérêts à un pouvoir que tout leur prouvera néceſſaire à leur bonheur. Légiſlateurs! gouvernez bien des hommes, heureux & libres, & les Dieux ſeront toujours propices à vos ſujets: quelles que ſoient leurs opinions, elles ne ſeront dangereuſes que lorsqu'on voudra les gêner. (49)

Pous vous, Tyrans aveugles & méchans! qui dépourvus de raiſon, d'éner-

(49) Un Gouvernement ſenſé ne peut pas ſe propoſer de guérir tout d'un coup toute une Nation de ſes préjugés religieux, mais il peut, & il doit empêcher que ces préjugés ne deviennent nuiſibles; il y parviendra ſurement en ne ſe mêlant jamais ni des diſputes des Prêtres ni des opinions des citoyens, & en puniſſant quiconque troublera le repos des autres ſous prétexte de leurs opinions. Quand la façon de penſer ſur la Religion ſera auſſi libre que la façon de penſer ſur les ſciences, telles que la Phyſique ou la Géométrie, l'on n'aura point à craindre que la Théologie excite dans l'Etat des ſecouſſes plus dangereuſes que les diſputes ſur ces objets, qui jamais n'intéreſſent la tranquillité publique.

gie, de vertus, ne vous ſentez point capables de régner ſans le ſecours des Prêtres, & de leurs illuſions: vous! dont le lâche cœur ne ſait commander qu'à des eſclaves abrutis; vous! dont la puiſſance, ainſi que celle de la ſuperſtition, n'eſt fondée que ſur la crainte, l'opinion & le preſtige; gardez-vous de permettre que le moindre rayon de lumiere vienne éclairer vos Etats engourdis: tenez vos peuples enſévelis dans de profondes ténebres, dans une léthargie perpétuelle; redoublez, s'il ſe peut, la nuit de leurs préjugés; que la liberté ſoit bannie même de leur penſée; que la vérité, toujours funeſte pour vous & déſolante pour eux, ne leur ſoit jamais montrée; que la raiſon enchaînée, que la ſcience proſcrite, que la ſageſſe perſécutée, n'élevent point leurs importunes voix pour troubler le ſilence de vos triſtes contrées. Réprimez un courage qui oſe diſcuter les droits de vos Dieux; craignez qu'il ne reſpecte pas plus vos titres uſurpés. Appellez donc la Religion à votre ſecours; que ſes Prêtres ordonnent à vos ſujets de plier ſous votre joug & de baiſer vos chaînes; mais ſongez que les oracles de leurs Dieux ſeront toujours plus forts que vos loix arbitraires. Cette Religion, dont

vous empruntez l'assistance, tournera quelque jour contre vous-mêmes ses armes terribles & sacrées; vous n'aurez du pouvoir qu'autant qu'elle le voudra; vos sujets, rendus vos ennemis par vos vexations, n'hésiteront point entre elle & vous; ses Prêtres vous précipiteront du trône auquel ils vous auront élevés, dès que vous refuserez d'être leurs premiers esclaves.....

La Tyrannie & la Superstition sont deux monstres auxquels la félicité de nul Empire ne peut jamais résister quand ils combinent leurs efforts; mais si leurs intérêts se séparent, la superstition triomphera tôt ou tard du Tyran son ouvrage. Régente impérieuse elle ne permet aux Princes d'être méchans, qu'à condition de les tenir en tutele & de diriger leurs coups: Sans cela bientôt marâtre elle méconnoît ses enfans.

Les Tyrans sont des enfans capricieux, gâtés par la superstition: uniquement occupés des vains jouets de leur enfance, ils sacrifient à leurs fantaisies passageres leur vraie gloire, leur bonheur solide, leur propre sureté. Ils veulent que leurs sujets aveuglés soient guidés par des Prêtres aveugles, qui conduiront toujours & le Souverain & le Peuple dans des abîmes dangereux.

C'eſt pour ſe rendre heureux dans le monde actuel que les hommes ſe ſont mis en ſociété; c'eſt pour y vivre tranquiles & ſûrs qu'ils ont choiſi des chefs, formé des Gouvernemens, reconnu l'autorité des Loix qui les forçaſſent de conformer leur conduite à la raiſon, à l'intérêt général de leurs Aſſociés. Ils n'ont jamais pu ni voulu ſoumettre leur penſée à l'autorité de perſonne; vouloir l'enchaîner ou la rendre uniforme, c'eſt de tous les attentats le plus extravagant: la penſée ſera toujours auſſi libre que l'air, auſſi incoërcible que les vents.

La juſtice, la raiſon, la vertu, les talens peuvent ſeuls affermir les trônes des Souverains & la proſpérité des Empires. Sans juſtice, point de ſûreté pour les Gouvernemens ni de liberté pour les citoyens: ſans liberté, point de raiſon, ni de lumieres, ni d'activité; ſans raiſon, point de mœurs; ſans lumieres & ſans mœurs un Etat ne peut être ni heureux ni puiſſant.

FIN.

Magis
4.10.84

840426